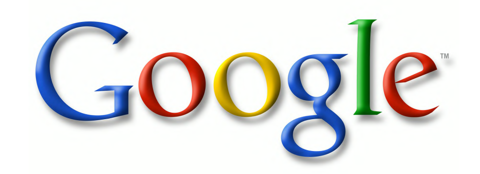
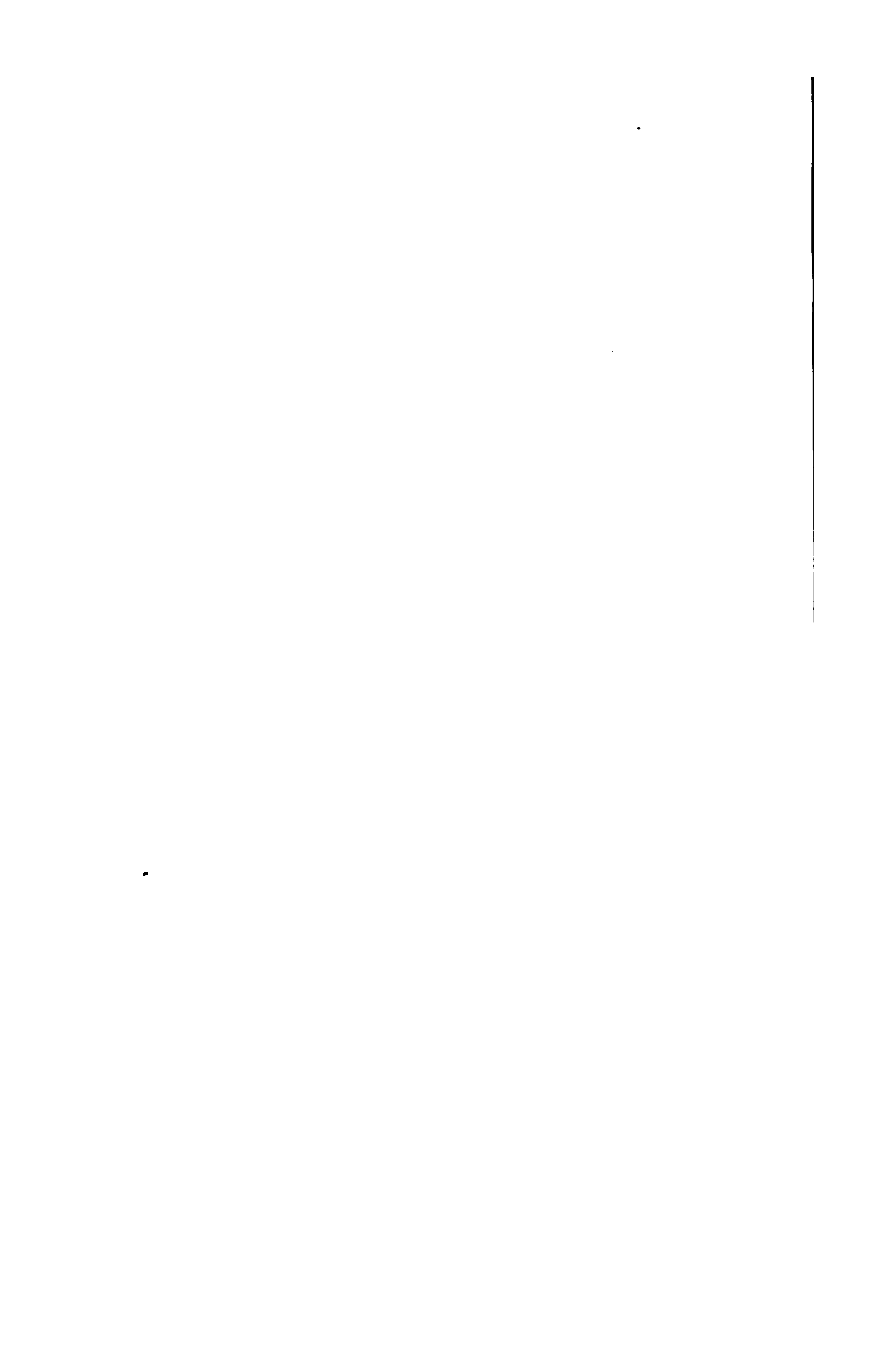



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06737444 1



HISTOIRE

DES LETTRES

AUX 16e, 17e ET 18e SIÈCLES.

Paris. — Imprimerie de COSSON, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

HISTOIRE
DES LETTRES

AUX 16e, 17e ET 18e SIÈCLES.

— *COURS DE LITTÉRATURE.* —

Par Amédée Duquesnel.

Le beau est la spendeur du vrai.
PLATON.

VII.



PARIS.
W. COQUEBERT, ÉDITEUR
48, RUE JACOB.

1844.

I.

État des lettres en Portugal au dix-huitième siècle.

Nous avons laissé la littérature portugaise très-languissante à la fin du dix-septième siècle; pendant le règne de Jean V, de 1705 à 1750, le gouvernement s'efforça de ranimer les goûts littéraires de la nation; l'Académie portugaise de la langue fut fondée en 1714, celle de l'histoire en 1720; mais rien de grand ne sortit de la création de ces deux sociétés. Le poète le plus célèbre du dix-huitième siècle en Portugal est François Xavier de Ménésès, comte d'Ericeyra, né en 1673. Dès l'âge de vingt ans, il se rendit illustre par l'étendue de ses connaissances et la vivacité de son esprit. Pendant la guerre de la succession, Ericeyra fit plusieurs cam-

pagnes et parvint au grade de général. Cet homme éminent travailla toute sa vie à introduire les idées françaises dans sa patrie ; dès sa première jeunesse, il avait traduit en vers portugais l'*Art poétique* de Boileau, qui entretint fort long-temps une correspondance avec lui. Ericeyra mourut en 1744, deux ans après avoir publié son *Henriquéide*, poème épique auquel il avait travaillé toute sa vie. Le poète s'était proposé de donner au Portugal une épopée nationale plus régulière que celle de Camoëns : il prit pour héros Henri de Bourgogne, fondateur de la monarchie portugaise, gendre d'Alphonse VI de Castille et père d'Alphonse Henriquez. Le sujet est la conquête du Portugal sur les Maures, racontée en douze chants et en strophes de rimes octaves. Toutes les règles sont fidèlement observées, la vraisemblance historique respectée, et l'intérêt assez soutenu. Ericeyra a évité avec soin les défauts de Camoëns; mais il a fait une œuvre froide. Les leçons de Boileau ne sauraient donner à un poète l'enthousiasme, l'âme, le génie. Aussi Camoëns, avec ses inégalités, est-il resté l'écrivain le plus populaire du Portugal, tandis qu'Ericeyra n'est lu que des gens de lettres.

Pendant la vie de ce poète on vit renaître à Lisbonne un théâtre portugais, bien faible, il est vrai, mais s'efforçant d'enlever la nation à l'exploitation de l'Espagne. Un juif, nommé Antonio José, écrivit des poèmes d'opéras comiques qui attirèrent la foule

au théâtre. Ces pièces ne manquaient pas de verve, mais elles étaient déparées par un langage souvent grossier et des idées très-bizarres. Pedro Antonio Correa Garçao, heureux imitateur d'Horace, donna quelques pièces dans le genre de Térence, qui obtinrent beaucoup de succès, tandis qu'une femme, la comtesse de Vimieiro, faisait applaudir une œuvre intitulée *Osmia*, tragédie nationale qui révèle une grande délicatesse de sentimens et une rare connaissance des passions. M. de Sismondi a dit de cette pièce qu'elle était en quelque sorte aujourd'hui la seule tragédie du théâtre portugais.

Plusieurs écrivains distingués ont vu le jour dans le nouvel empire fondé au Brésil par les compatriotes de Camoëns. Claude Manuel da Costa étudia les poètes italiens et principalement Métastase et Pétrarque, dont il a imité les sonnets. Ses élégies et ses églogues ressemblent à mille pièces amoureuses et pastorales que répètent depuis des siècles les échos des bords du Tage. On préfère du même poète des chansons et des cantates dans le goût de Métastase ; mais nous n'avons pu découvrir la moindre originalité dans tout cela. M. de Sismondi cite encore un poète brésilien, Manuel Ignacio da Silva Alvarenge, professeur de rhétorique à Rio-Janeiro. Ses œuvres sont des poésies érotiques. « Leur principal attrait, dit le critique déjà cité, c'est leur couleur locale, les images empruntées aux arbres, aux papillons, aux serpens d'Amérique, ou l'invi-

tation à fuir, dans l'onde fraîche d'un ruisseau, les ardeurs de *décembre*. En lisant les premiers poèmes écrits dans ces climats si éloignés de nous, on songe à ce qu'ils nous promettent, plus encore qu'à ce qu'ils nous donnent déjà. »

Boutterweck et M. de Sismondi ont cité encore quelques poètes portugais appartenant à la fin du dernier siècle ou au commencement du nôtre. Ils placent au premier rang Francisco Manuel, dont les poésies lyriques sont pleines de noblesse et d'élévation. Antonio Dinez da Creuz e Pilva imita les Anglais et surtout Pope, dont il traduisit *the Rape of the lock* (la Boucle de cheveux enlevée). Ce poète écrivit aussi trois cents sonnets dans le genre de Pétrarque. J.-A. da Cunha, célèbre par ses travaux mathématiques, fut néanmoins un poète éminent; ses vers sont inspirés par une rêverie mélancolique et une douce sensibilité. Voici un fragment de l'ode qu'il écrivit pendant une maladie qu'il croyait mortelle:

« Angoisse pénible, cruel accablement, est-ce la douleur qui te cause? es-tu la mort elle-même? Je me résigne et j'attends avec fermeté le coup fatal, le dernier coup. Et toi, entendement, souffle léger, âme immortelle, quelle route vas-tu prendre? Tel que la lumière d'un flambeau exposé au vent, tu paraissais déjà t'éteindre. Ah! si la vie seule devait s'éteindre! Qu'est-elle, cette vie et ce monde? Rien encore. Mais pour une âme, se voir séparer, bien

plus que de soi, de ce qu'elle aime, mourir, et ne pouvoir montrer à l'objet qui m'enchante toute ma tendresse, ne pouvoir lui montrer combien je suis uniquement à elle! Ciel!..... Et cependant je me résigne! Mais si mes jours doivent finir ici, que du moins un zéphyr bienveillant porte cet adieu à mon amour! Adieu! objet de mon idolâtrie, de l'amour le plus pur et le plus ardent! d'un amour si doux, dont le destin cruel tranche dans sa fleur la plante délicate! Adieu! adieu! Tu le sais, aussi long-temps que ce corps, que cette âme existeront, ils seront à toi! Vis heureuse, aussi heureuse que je l'aurais été si tu t'étais donnée à moi. »

Nous nous apercevons que ceci ressemble à mille élégies écrites dans toutes les langues; mais les vers portugais ont du charme et de la grâce. Boutterweck cite encore plusieurs noms de poètes, mais sans porter de jugement sur leurs œuvres et sans les faire connaître par des citations.

« Peut-être le règne de la langue portugaise est-il sur le point de finir en Europe, dit M. de Sismondi. Le vaste empire des Portugais dans les Indes a déjà disparu; il ne leur reste plus au milieu de ces contrées, autrefois tributaires, que deux villes à moitié désertes, où ils conservent des comptoirs languissans. Les grands royaumes d'Afrique, de Congo, de Loango, d'Angora, de Benin, au couchant, ceux de Mombaza, de Quilva et de Mozambique au levant, où ils avaient introduit leur religion, leurs lois et

leur langue, leur ont retiré peu à peu leur obéissance et se sont détachés presque absolument de l'empire portugais; mais l'immense étendue du Brésil leur reste. Dans le plus beau climat et le plus riche sol, ils ont fondé une colonie qui surpasse douze fois en surface leur ancienne patrie; ils y ont transporté aujourd'hui le siége de leur gouvernement, leur marine et leur armée : des évènemens que rien ne pouvait faire prévoir y donnent à la nation une nouvelle jeunesse et une nouvelle énergie, et peut-être le temps approche-t-il où l'empire du Brésil produira, dans la langue portugaise, de dignes successeurs de Camoëns. »

Nous avons terminé notre voyage à travers les contrées méridionales; nous avons esquissé l'histoire de la naissance, du progrès et de la décadence des littératures romanes, nées du mélange des Latins et des Goths, du midi et du nord. Le provençal, l'italien, l'espagnol, le portugais ne sont que les dialectes divers d'une seule langue.

Il nous reste à terminer l'histoire de la plus glorieuse des langues romanes, de la langue française, et à achever notre pèlerinage à travers les régions du nord et du centre de l'Europe. Nous allons y rencontrer de nouveau ce génie profond et sévère que nous avons déjà admiré dans nos précédens volumes. C'est une poésie plus accessible aux traducteurs, parce que la forme y joue un rôle moins dominant, parce que cette poésie consiste plus dans la

pensée que dans la musique. Il est presque impossible de faire sentir à des Allemands, à des Anglais, et même à des Français, qui ne connaissent que leurs langues nationales, tout ce qu'il y a d'enivrement dans les vers sonores et brillans des nations méridionales, tout ce qu'il y a de jouissance dans le seul bruit de ces langages dont chaque syllabe est une note métallique qui agit puissamment sur nos organes.

LITTÉRATURE DES PEUPLES DU NORD DE L'EUROPE.

II.

De la littérature anglaise au dix-huitième siècle. — Mouvement sceptique. — Poésie. — Addison. — Steel. — Swift. — Pope, etc. — Littérature écossaise. — Thomson. — Burns. — Macpherson, etc. — Roman anglais. — Richardson. — Fielding, etc. — Histoire. — Hume. — Robertson. — Gibbon.

Lorsqu'en 1688 Guillaume s'empara du pouvoir, il se fit contre l'Église catholique, et par suite contre tout le christianisme, une réaction violente. Toland, Tindal, Collins et Shaftesbury poursuivirent la religion révélée de leurs sarcasmes. Wollaston combattit avec éclat, à défaut de raison, les miracles de Jésus-Christ. Le scepticisme débordait; un peu plus tard, le célèbre ministre de la reine Anne, Bolingbroke, en fut le représentant le plus brillant, le plus hardi et le plus spirituel; on sait que sa conversation exerça sur Voltaire une énorme influence.

Tout ce mouvement sceptique de la fin du dix-septième siècle était fort approuvé par la duchesse de Mazarin, par Saint-Évremont et quelques autres réfugiés français, que M. Villemain appelle les restes de la société de Ninon.

La religion avait des défenseurs illustres : Clarke, nourri de tous les grands apologistes français du règne de Louis XIV, défendit dans la chaire de saint Paul, et par de savants écrits, l'existence de Dieu, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, et la révélation. Il fut soutenu dans cette grande lutte par de savans théologiens, Pearce, Lardner, Warburton, Tillotson, Berkley.

Mais cependant les opinions sceptiques se répandaient de plus en plus, ce qui n'empêchait pas notre belle littérature du dix-septième siècle d'être étudiée en Angleterre avec enthousiasme. On imitait sa forme, on cherchait à reproduire la clarté et l'ordre qui président à toutes ses conceptions. Sous Charles II, l'Angleterre nous avait copiés sans goût ; elle approcha plus de l'élégance française sous Guillaume, et surtout sous la reine Anne.

Guillaume Congrève, né en Irlande dans le comté de Corck, en 1672, imita Molière avec succès; mais il ne reproduisit pas les mœurs de l'Angleterre. *Le Trompeur, Amour pour amour, le Train du monde,* sont des pièces très-spirituelles. Voltaire a dit avec sa malice ordinaire : « On y trouve le langage des honnêtes gens avec des actions de fripons :

ce qui prouve que Congrève connaissait bien son monde et vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. » Ce poète se lassa vite du théâtre, parvint à un emploi élevé, et dédaigna tout le reste de sa vie la gloire de sa jeunesse. Prior, né à Londres, en 1664, fut également arraché à la poésie par la politique; il aurait eu plus d'originalité que Congrève; mais, employé dans la diplomatie, envoyé même à la cour de France comme plénipotentiaire, il ne consacra que peu de temps à son travail de poète. Ses poésies, où l'on reconnaît souvent l'imitation d'Horace, sont généralement faciles et gracieuses, ses idées sont remarquables par leur hardiesse. M. Villemain a dit qu'en se moquant des louanges de Louis XIV, Prior chantait celles de Guillaume, qui s'en souciait peu [1].

Guillaume mourut sans avoir excité de très vives sympathies : caractère froid, sceptique, calculateur, il ne pouvait faire naître l'amour ; mais il fut

[1] Un grand nombre de poètes dramatiques dont les noms ne peuvent trouver place dans une histoire générale, fixèrent momentanément l'attention de l'Angleterre en même temps que Congrève ; Farquhar et Cibber, moins connus que lui en France, sont à peu près ses égaux ; Vanburg lui est préféré par plusieurs critiques anglais. La tragédie de *Jane Shore*, de Rowe, est très-pathétique et se joue encore à Londres. Plusieurs écrivains, Murphy, Colman, Garrick, Hoadley, etc., cherchèrent à marcher loin des voies de Shakspeare; mais aucun n'est parvenu à se créer une position littéraire éminente.

regretté comme un politique habile. L'avènement de la reine Anne calma les partis en Angleterre; les victoires de Marlboroug étendirent la gloire britannique; les lettres fleurirent à l'abri du trône, et la société anglaise rappela l'urbanité de l'époque française de Louis XIV.

Addison fut l'homme de lettres qui domina la fin du dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième. Né à Milton, en 1672, il eut pour père le révérend Lancelot Addison, doyen de Lichfield. Les vers latins du jeune poète étonnèrent dès son enfance les professeurs d'Oxford et du collége de Magdoline. Dans sa vingt-deuxième année, alors que sa réputation ne s'était pas encore répandue parmi les beaux esprits qui fréquentaient les cafés voisins du théâtre de Drury-Lane, il adressa des strophes anglaises à Dryden, auquel Congrève le présenta. Il publia, vers le même temps, la traduction d'une partie du quatrième chant des *Géorgiques*, des vers au roi Guillaume et quelques autres pièces. Ces compositions, quoique très-médiocres, conduisirent tout d'un coup leur auteur à la renommée : il y a ainsi des destinées toutes faites, mais ce ne sont jamais les plus grandes.

L'ingénieux écrivain eut quelque temps l'idée d'entrer dans les ordres; il en fut, dit-on, détourné par son ami Charles Montague, comte de Manchester. Depuis la chute des Stuarts, la presse était devenue libre et assurait aux gens de lettres de talen

une position sociale éminente; Addison avait vingt-sept ans lorsqu'il se décida à embrasser la carrière diplomatique: lord Somers lui fit obtenir une pension de trois cents livres, et le poète quitta son cher Oxford dans l'été de 1699, pour passer sur le continent, afin d'étudier la langue française, indispensable pour l'emploi qu'il ambitionnait. Reçu avec une grande distinction à Paris par le comte et la comtesse de Manchester (le comte était alors ambassadeur près la cour de Louis XIV), le jeune littérateur se trouva facilement en rapport avec les personnages célèbres de cette époque. Sa correspondance présente de très-curieux détails sur l'état de Paris pendant la triste vieillesse du grand roi. Il se retira quelque temps à Blois, ville célèbre pour la pureté de son langage, afin de puiser la langue française à sa source la plus pure. Puis il revint à Paris: « Il parlait parfaitement le français, dit M. Macaulay, et il prit plaisir à fréquenter les plus grands philosophes et les plus grands poètes de la France. Dans une lettre qu'il écrivait à l'évêque Hough, il lui raconte deux conversations fort intéressantes qu'il avait eues avec Malebranche et avec Boileau. Malebranche montrait une grande partialité pour les Anglais, et il exalta le génie de Newton; mais il secoua dédaigneusement la tête au nom de Hobbes, il eut même l'injustice d'appeler l'auteur du *Leviathan* un pauvre esprit. La modestie d'Addison l'obligea de supprimer quelques-uns des dé-

tails de son entrevue avec Boileau. Survivant seul aux amis et aux rivaux de sa jeunesse, vieux, sourd, mélancolique, Boileau vivait alors dans une profonde solitude, n'allait jamais à la cour ni à l'Académie, et ne consentait que très-difficilement à recevoir les visites des étrangers. Il ne connaissait ni l'Angleterre ni la littérature anglaise; à peine même s'il avait entendu prononcer le nom de Dryden. Quelques-uns de nos compatriotes, égarés par leur patriotisme, ont eu tort d'affirmer que cette ignorance devait être affectée. Sous le règne de Louis XIV, la littérature anglaise demeura aussi complètement inconnue en France que la littérature allemande l'était encore il y a cinquante ans en Angleterre. »

Au mois de décembre 1700, Addison s'embarqua à Marseille pour l'Italie; il passa trois ans à visiter cette belle contrée, la Suisse, l'Allemagne et la Hollande. Puis il retourna en Angleterre.

La reine Anne venait de monter sur le trône, et le premier acte de son pouvoir avait été de retirer le ministère aux wighs. Addison perdait ses protecteurs naturels, il fut quelque temps dans une grande gêne pécuniaire. Vint la victoire de Blenheim et une série de vers ridicules à la louange du vainqueur. Ils mortifièrent le ministre Godolphin, qui demandait un poète à tout le monde; Halifax, après s'être fait long-temps prier, indiqua Addison, qui vivait alors dans une mansarde au troisième étage d'une maison de Haymarket. Le lendemain de cette

conversation entre Godolphin et Halifax, le poète très-surpris vit entrer chez lui le très-honorable Henry Boyle, alors chancelier de l'échiquier, et créé plus tard lord Carleton. Tel était l'ambassadeur choisi par le lord trésorier pour aller demander au pauvre écrivain l'obole de son talent en faveur d'une grande victoire nationale. Ces propositions étaient fort agréables à un wigh prononcé comme Addison; elles furent acceptées, et le poème intitulé *la Campagne* ne tarda pas à paraître. Il fut très-admiré et valut à l'auteur une place de commissaire avec des appointemens annuels de deux cents livres sterling.

La Campagne est loin d'être un chef-d'œuvre, mais ce poème doit occuper un rang distingué parmi les œuvres poétiques publiées entre la mort de Dryden et les commencemens de Pope. La comparaison de Marlborough à un ange dirigeant un orage a été long-temps célèbre en Angleterre. Peu de temps après ce poème, Addison publia la relation de ses voyages en Italie, qui fut reçue d'abord assez froidement et devint à la réflexion un livre fort recherché. Le style en est élégant, délicat, plein de douceur et de bienveillance; l'auteur fait un heureux usage de ses connaissances littéraires; il cite souvent les poètes latins : son livre a un parfum antique. Addison donna encore vers le même temps son opéra de *Rosamonde*, qui n'eut qu'un médiocre succès au théâtre, mais réussit à la lec-

ture. Au milieu de ces travaux littéraires, les wighs revinrent au pouvoir, et Addison, qui fut nommé sous-secrétaire d'État, suivit en Hanovre Halifax, chargé de porter au prince électoral de Hanovre les décorations de l'ordre de la Jarretière. Nommé en 1708 représentant du bourg de Malmesbury, le poète ne put jamais vaincre sa timidité : il se leva une seule fois pour prendre la parole, et ne parvint pas à surmonter son émotion. Depuis ce moment il n'essaya plus de sortir de son silence. Tel fut cependant l'ascendant de son talent d'écrivain, qu'il devint successivement sous-secrétaire d'État, premier secrétaire de l'Irlande et secrétaire d'État. « Il s'éleva, dit M. Macaulay, à un poste que des ducs, les représentans des grandes familles de Talbot, de Russel et de Bentinck avaient été fiers d'occuper; le plus haut de tous ceux auxquels Chatam et Fox purent atteindre. »

Addison était digne de cette fortune par son caractère honorable et bienveillant : dans l'intimité, son esprit était délicieux; tous ses amis, Marie Montaigu, Swift, Steele, Young, Pope lui-même, se sont plu à le proclamer.

Le seul reproche que l'on adresse à Addison, c'est son penchant pour la table; mais il faut dire pour l'excuser que c'était un déplorable abus très à la mode alors en Angleterre parmi les hommes littéraires et politiques. Il se laissa aller aussi un peu trop à l'orgueil de se voir entouré d'un petit cercle d'ad-

mirateurs dont quelques-uns étaient d'assez mauvais sujets. Les plus célèbres des amis intimes d'Addison sont Richard Steele et Thomas Tickell.

Le premier était né à Dublin et fut élevé avec Addison à Charton-House et à Oxford. Voici le portrait de Steele tracé par un écrivain anglais contemporain :

« Steele quitta l'Université sans y prendre un seul grade, se fit déshériter par un parent fort riche, erra de ville en ville, servit dans l'armée, essaya de trouver la pierre philosophale, écrivit un traité religieux et plusieurs comédies. C'était un de ces hommes qu'il est aussi impossible de haïr que de respecter. La nature l'avait doué d'un caractère doux, d'un cœur aimant, d'un esprit vif et ardent, de passions énergiques, mais d'une conscience trop facile à satisfaire. Il passa sa vie à commettre des fautes et à s'en repentir, à prêcher le bien et à faire le mal. Il avait cependant un si excellent naturel, qu'il était difficile de se fâcher sérieusement avec lui. Les plus austères moralistes eux-mêmes se sentaient plus disposés à le plaindre qu'à le blâmer quand ses pertes au jeu l'avaient conduit captif chez un recors, ou quand l'ivresse lui donnait la fièvre. Addison témoigna toujours à Steele une bonté mêlée de mépris. Il essaya, mais sans succès, de lui faire perdre sa passion du jeu. Il l'introduisit dans le grand monde, lui procura une bonne place, corrigea ses pièces, et, bien qu'il ne fût pas riche, il

lui prêta de grosses sommes d'argent. Un de ces prêts s'élevait, d'après une lettre du mois d'août 1708, à mille livres sterling. Ces relations pécuniaires durent nécessairement occasioner entre eux de fréquentes contestations. On assure qu'un jour la négligence et la déloyauté de Steele forcèrent Addison à se servir de l'utile secours d'un huissier pour obtenir un remboursement. Est-il juste d'accuser Addison d'une trop grande rigueur? Le meilleur des hommes n'a-t-il pas raison de s'indigner s'il voit dépenser avec une prodigalité insensée l'argent qu'il a gagné péniblement, et qu'il n'a consenti à prêter, en s'imposant à lui-même des sacrifices, que dans l'espérance de tirer d'embarras un ami nécessiteux?

» Tickell était un jeune homme sorti tout récemment d'Oxford, qui avait attiré sur lui l'attention publique par un petit poème plein d'esprit et de grâce en l'honneur de l'opéra de *Rosamonde*. Il méritait, et il finit par l'obtenir, la meilleure place dans l'amitié d'Addison. Pendant quelque temps Steele et Tickell vécurent en assez bons termes; mais ils aimaient trop Addison tous deux pour s'aimer l'un l'autre, et ils devinrent ennemis mortels[1]. »

Addison fut bientôt arraché au cercle de ses amis et de ses admirateurs par la nomination de Whar-

[1] Macaulay, *Revue d'Édimbourg*.

ton au poste de lord lieutenant d'Irlande Choisi pour premier secrétaire, il alla habiter Dublin et obtint des lettres patentes qui lui confiaient la garde des archives irlandaises pour tout le reste de sa vie, avec des honoraires annuels de trois ou quatre cents livres sterling. Ses appointemens de secrétaire s'élevaient à environ deux mille livres. Addison se trouva alors dans une position très-brillante.

Pendant l'été de 1709 et tandis qu'Addison habitait Dublin, Steele conçut le projet de publier une feuille périodique qu'il intitula *the Tatler* (le Babillard). Cet écrivain avait un style correct, un esprit enjoué; mais ses plaisanteries n'étaient pas toujours d'un excellent goût. Il écrivit à Addison pour lui demander son concours, et le poète, sans se faire prier, lui adressa quelques articles qui devaient commencer d'une manière brillante la première réputation d'écrivain moraliste, d'*essayste* (pour se servir de l'expression anglaise), qu'ait eue la Grande-Bretagne. « Jamais aucun écrivain, dit un critique anglais, pas même Dryden, pas même Temple, n'avait écrit l'anglais avec autant de douceur, de grâce et de facilité. Mais le style d'Addison est son plus faible titre à l'immortalité. Se fût-il servi de l'anglais demi-français et demi-latin d'Horace Walpole et du docteur Johnson, ou du jargon demi-allemand de notre époque, son génie eût encore triomphé de toutes les fautes de langage. Le fond l'eût emporté sur la forme. »

En 1710, les wighs furent encore une fois précipités du pouvoir et Addison disgracié avec eux ; le spirituel écrivain sentit vivement ce malheur: car dans la brillante position qu'il occupait il avait osé élever ses vœux jusqu'à l'alliance d'une grande dame de la société anglaise, et ce revers brisait ses espérances. Toutefois il supporta son chagrin avec une philosophie digne d'Horace, son maître. L'Angleterre rendit de nouveau hommage à son caractère en le renommant membre du parlement ; sa popularité était telle, que Swift écrivait : « Je crois que s'il demandait à être nommé roi, il n'éprouverait peut-être pas un refus. »

Addison continua à dominer la presse périodique. Il fonda un journal quotidien qui exerça pendant quelque temps une grande influence sur l'opinion; puis, en 1711, il remplaça *le Tatler* par un autre journal qui acquit bientôt dans toute l'Europe une immense renommée sous le titre du *Spectateur*.

Toute l'Angleterre s'émut à cette peinture, si vraie, si profonde, si spirituelle, si colorée, des mœurs nationales. Les portraits étaient tracés de main de maître, et rien de semblable n'avait encore paru dans ce pays : Richardson exerçait obscurément son état d'imprimeur, Fielding était enfant, Smollet n'était pas né. Les critiques anglais trouvent qu'Addison rappelle Lucien, La Bruyère, Voltaire, Goldsmith, Horace et Massillon. Cette opinion donne une idée de la variété de cet esprit si souple,

si fin et si pénétrant tout à la fois. *Le Spectateur* obtint, pendant toute la durée de sa publication, un succès que rien n'a égalé plus tard, si l'on a égard au nombre de lecteurs qui a tant augmenté depuis cette époque. Ce recueil était digne de sa gloire. Son seul défaut important ne peut être évité dans ce genre d'ouvrages : il consiste à insérer auprès d'excellentes choses des travaux médiocres que l'on n'ose pas toujours refuser à un collaborateur susceptible.

Le Spectateur cessa de paraître en 1712; *le Guardian*, qui voulut lui succéder, fit une lourde chute; Addison y travailla très-peu; frappé de la simplicité harmonieuse des tragédies françaises, il voulut essayer une œuvre sur ce modèle, et cela lui parut nouveau, car Dryden, tout en admirant les poëtes français dans ses préfaces, n'a reproduit que bien imparfaitement les chefs-d'œuvre de la France. Le succès de *Caton* fut immense. Les torys et les wighs y virent de fréquentes allusions à la politique contemporaine, et la vogue de cette pièce en fut très-augmentée. Et cependant qu'était *Caton* auprès des drames si terriblement passionnés du vieux Shakspeare? une œuvre régulière, respectant les règles classiques, renfermant de nobles pensées exprimées éloquemment; mais où étaient le mouvement et la vie, où était le génie enfin?

L'amour mêlé à cette pièce est souvent ridicule et toujours ennuyeux; mais des beautés sévères

décorent l'œuvre du poète; c'est un magnifique moment que celui où *Caton* rencontre le cadavre de son fils mort pour Rome:

« J'aurais rougi de honte si la maison de Caton était demeurée entière et florissante en temps de guerre civile. Porcius, regarde ton frère, et souviens-toi que ta vie n'est pas à toi quand Rome la demande. Hélas! mes amis, pourquoi pleurez-vous ainsi? Qu'une perte particulière n'afflige pas vos cœurs; c'est Rome qui a droit à vos larmes. La maîtresse du monde, la nourrice des héros, le délice des dieux, celle qui a humilié les tyrans de la terre et affranchi les nations, Rome n'est plus! O liberté! ô vertu! ô mon pays!

Le *Caton* d'Addison fut l'essai d'un homme de talent, l'œuvre d'un critique plutôt que d'un poète: on comprend dès lors son impuissance à lutter contre le monument colossal du poète d'Élisabeth. Cette tragédie est restée en Angleterre comme la meilleure imitation de l'école française, mais la forme shakspearienne y est à jamais consacrée.

En 1714, Addison eut l'idée d'ajouter un huitième volume au *Spectateur*, et c'est un des plus remarquables. Ce volume touchait à sa fin quand la reine Anne mourut. Les wighs revinrent aux affaires à l'avènement de Georges Ier, et Addison retourna à Dublin en qualité de premier secrétaire; mais en 1715 il échangea cette place contre un siége au conseil du commerce, et revint à Londres, où il

fit jouer sa comédie du *Tambour nocturne*, pièce inégale, qui renferme d'excellentes scènes; vers la même époque il publia, sous le titre du *Freeholder*, un journal plein de talent, que Steele trouva pâle et auquel il voulut suppléer par un autre journal nommé *the Town Talk*, qui resta fort loin de son rival.

En 1716 Addison, qui jouissait désormais d'une brillante position, épousa la comtesse douairière de Warwich, à laquelle il faisait la cour depuis fort long-temps. Peu de temps après ce mariage il fut nommé secrétaire d'État par le ministre Sunderland; il est certain que les sceaux lui furent offerts et qu'il les refusa.

Mais le poète ne tarda pas à être atteint d'une maladie grave qui ne lui permit plus la vie politique; il se retira, et les ministres lui accordèrent une pension de retraite de mille livres par an. Les dernières années d'Addison furent troublées par le caractère impérieux de sa femme et par une querelle avec Steele, son ancien ami, à l'occasion d'un bill présenté par Sunderland. Il expira le 17 juin 1719, au commencement de sa quarante-huitième année, après avoir montré en mourant toute la résignation d'un chrétien. Sa dépouille mortelle fut exposée dans la chambre de Jérusalem et transportée de là à l'abbaye de Westminster.

Addison fut en relation avec tous les hommes littéraires de son temps; nous avons déjà parlé de

Steele; la vie de Swift fut aussi mêlée plusieurs fois à celle de l'auteur de *Caton*. Jonathan Swift naquit à Dublin, en 1667, d'une famille honorable; sa mère était alliée de la femme du chevalier Temple, et cet homme célèbre fut toujours le protecteur de Swift. Ce seigneur, ayant renoncé aux carrières publiques, s'était retiré dans une terre où il recevait quelquefois le roi Guillaume, avec lequel le jeune Swift eut souvent l'occasion de causer. Ce prince lui offrit une place de capitaine de cavalerie qu'il refusa pour solliciter en Irlande un bénéfice qu'il obtint à la recommandation du chevalier Temple. Mais Swift avait alors besoin du séjour de Londres et de la société de ses amis; il abandonna donc son bénéfice et alla retrouver son protecteur. Pendant ce séjour chez lui, le docteur Swift (il avait pris ses grades à Oxford) devint amoureux de la fille d'un intendant, qu'il a célébrée sous le nom de Stella, et qu'il épousa secrètement, son orgueil ne s'accommodant guère de l'obscure naissance de cette jeune fille. On raconte même que cette pauvre femme fut atteinte d'une noire mélancolie en voyant l'étrange conduite de son mari à son égard, et que cette tristesse contribua à la faire mourir dans sa jeunesse. Swift perdit son protecteur et se trouva sans ressources; il adressa au roi Guillaume une pétition pour solliciter une nouvelle prébende; mais depuis long-temps le prince avait oublié le pauvre docteur : de là l'aigreur de Swift contre les courti-

sans et les rois. Il obtint cependant quelque temps après plusieurs bénéfices, entre autres le doyenné de Saint-Patrice, en Irlande, qui lui valait près de trente mille livres de rente. En 1735, il fut attaqué d'une fièvre violente qui altéra sa mémoire et le laissa plongé dans un chagrin amer. Il traîna dans cet état le reste de sa vie, qui ne se termina que dix ans après. Son testament disposait d'une grande partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous : il avait toujours été vivement ému des souffrances de l'humanité. Swift défendit, par des pamphlets éloquents, les droits du peuple irlandais, opprimé dès lors par quelques riches seigneurs insolens, et le parlement recula devant l'opposition qu'il fit à une loi sur la monnaie. Aussi était-il devenu l'idole du peuple de Dublin ; sa fête se célébrait dans les familles, et des acclamations publiques s'élevaient sur son passage. Swift était plein de caprices et d'inconstances; ambitieux, il ne se nourrissait que de vastes projets dans lesquels il échouait presque toujours; il recherchait le commerce des grands et vivait dans l'intimité du comte d'Oxford, de Bolingbroke et du célèbre Pope; mais en même temps il aimait à causer avec le peuple. Il voyageait à pied, logeait dans les plus humbles auberges, et mangeait volontiers avec des voituriers et des valets d'écurie, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer la société des dames, qui idolâtraient le spirituel et bizarre docteur. Son talent se ressentait

nécessairement de ce caractère fantasque; il ne faut pas lui demander le goût d'Addison, mais une imagination brillante, des fantaisies ingénieuses, un esprit prodigieux, souvent déparé par des défauts de jugement, par des hardiesses incompréhensibles et des plaisanteries grossières. Tel est son livre si populaire intitulé : *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput,* etc. Jamais écrivain n'a jeté un regard plus dédaigneux sur l'espèce humaine; quels amers sarcasmes cachés sous cette apparente gaîté! On a comparé l'auteur à Rabelais : il n'a ni l'abondant génie, ni la fougue éloquente de Rabelais; mais sa finesse est charmante et son ironie bien incisive. Le *Conte du tonneau* est encore une histoire allégorique et satirique dirigée contre la religion catholique, le luthéranisme et le calvinisme. Déplorable abus du talent qui cherche à détruire au lieu d'édifier! Sa plaisanterie est souvent piquante, mais très-rarement elle se renferme dans les limites du goût : elle dépasse le but. On a dit de Swift, à l'occasion du *Conte du tonneau,* qu'il était bien difficile de montrer plus d'esprit et moins de jugement. L'auteur a encore publié quelques autres ouvrages oubliés aujourd'hui; le plus remarquable est son poème intitulé : *Cadmus et Varussa.* C'est l'histoire de ses amours, ou, pour mieux dire, de son indifférence pour une femme qui l'adora vainement; son véritable nom est Esther Vanhomrigh; elle était fille d'un négociant d'Amsterdam, enrichi

en Angleterre. Après la mort de son père, elle alla s'établir en Irlande, où l'ambition de passer pour bel esprit lui fit rechercher la société du docteur, qui, insensible à son amour, la jeta dans une mélancolie dont elle mourut. Singulière et déplorable destinée de cet homme, de causer la mort de deux femmes qui l'aimaient si tendrement! Swift porta dans la politique le même esprit bizarre et moqueur. Il fut le principal conseiller du ministère tory de Bolingbroke et d'Oxford. Sous le rapport de la verve, rien n'est comparable en Angleterre à *l'Examinateur,* publié par cet écrivain en 1710, et ses pages satiriques contre les flatteurs de Marlborough sont encore piquantes aujourd'hui.

Auprès de ces hommes on remarquait dans les lettres anglaises, à cette époque, le fabuliste Gay, poète très-correct, mais froid; le spirituel critique Arbuthnot; Thompson, arrivé pauvre d'Écosse et n'ayant pour protecteur que le plus beau chant du poème des *Saisons,* qu'il apportait dans son petit bagage; Young, auteur de tragédies médiocres, mais qui ne tardera pas à prendre rang comme un des premiers poètes élégiaques de son temps; enfin le plus grand poète de cette époque, Alexandre Pope, né à Londres en 1688 : il était d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Dès l'enfance, il étonna ses professeurs par la facilité avec laquelle il apprit le grec et le latin, par son sentiment profond des beautés de la littérature antique. A douze

ans, il écrit une ode sur la vie champêtre, et les critiques anglais le comparent à Horace; à quatorze ans, il publie d'habiles traductions de Stace et d'Ovide; à seize ans, il imite avec bonheur Théocrite et Virgile. Son poème sur la forêt de Windsor offre des descriptions charmantes et un sentiment très-vif de la nature; sa pastorale sur la naissance du Messie renferme des idées réellement sublimes. L'*Essai sur la critique*, qui vit le jour en 1709, eut un grand retentissement en Angleterre et fut placé, par les critiques contemporains, au-dessus de *l'Art poétique* de Boileau. L'œuvre du poète français est très-supérieure cependant, quoique l'*Essai sur la critique* allie la solidité de l'âge mûr aux grâces de l'imagination d'un jeune poète. *La Boucle de cheveux enlevée* est un poème galant et léger, souvent plein de grâce et de finesse, l'*Épître d'Héloïse à Abailard*, une composition d'un ordre très-supérieur : Pope s'est élevé ici à la plus haute éloquence passionnée; le combat de la religion et de l'amour humain dans une âme ardente n'a peut-être jamais été peint de plus vives couleurs. Le vers de Pope est devenu dans cette épître d'une solennité, d'une harmonie large et savante, que les grands poètes seuls possèdent.

La renommée de Pope arriva à son apogée lors de la publication de sa traduction d'Homère; toute l'Angleterre souscrivit. Ce travail est d'une rare beauté; la poésie en est harmonieuse, élégante, mais trop souvent elle s'éloigne de la rude simpli-

cité du vieux et saint poète de l'Ionie ; cette muse antique si naïve, si pathétique, si vraie, se pare de vêtemens modernes qui sentent les salons du dix-huitième siècle plutôt que les mœurs sauvages des héros de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Cette réserve faite, nous n'avons plus qu'à admirer cette œuvre habile qui soutient encore auprès du public anglais sa brillante réputation.

Pope était désormais arrivé à la gloire; aussi de tous côtés l'envie le déchira sans pitié. L'auteur anglais des *Mémoires sur sa vie* dit qu'il avait paru contre lui soixante-deux libelles pleins d'injures violentes. Pope, né irritable, ne put contenir sa colère et composa *la Dunciade*, satire terrible qu'il hésita à publier. Swift écrivait au poète Gay à cette occasion, le 23 novembre 1727 : « Pourquoi Pope ne publie-t-il pas son *Temple de la stupidité?* Les faquins qu'il y immortalise mourront d'eux-mêmes en paix : et comme il en est de même de ses amis, ses délais seront cause qu'il n'y aura ni châtiment ni récompense. » *La Dunciade* parut en 1728, et en six mois il s'en fit cinq ou six éditions. Le sujet est le rétablissement de l'empire de la stupidité et du mauvais goût. Les pamphlétaires ennemis de Pope y étaient flagellés d'une façon terrible. Toute l'Angleterre retentit de ces sarcasmes brûlants. Mais la guerre ne cessa pas pour cela, et les libelles contre le poète continuèrent à paraître.

Les dernières années de la vie littéraire de Pope

furent consacrées à quelques épîtres philosophiques d'un ton grave et à son *Essai sur l'homme*, dédié à Bolingbroke. Pope exprimait en beaux vers de hautes pensées sur la destinée humaine. Le docteur Swift lui écrivit à propos de cet ouvrage : « J'avoue que je ne vous croyais pas si habile en morale, ni que cette science fût susceptible de tant de règles excellentes et nouvelles. »

L'*Essai sur l'homme* fut très-vivement attaqué ; on l'accusa de *spinosisme*, de *fatalisme*, de suivre avec aveuglement les théories de Leibnitz. M. de Crousaz publia à Genève plusieurs brochures contre ce poème, qui fut défendu par Warburton, si connu en Angleterre par son ouvrage sur la mission divine de Moïse. Louis Racine se mêla bientôt de la querelle et attaqua les idées de Pope dans son poème de la religion. Le poète anglais lui écrivit à ce sujet ; comme presque tous les ouvrages métaphysiques, l'*Essai sur l'homme* donnait lieu à bien des interprétations diverses, chacun prêtant aux mots le sens qu'il concevait. Aussi Pope était-il réduit à déclarer qu'il n'attachait pas à telle expression la valeur, la signification qu'y voyaient ses adversaires. L'*Essai sur l'homme* est écrit en vers solennels d'une grande pureté ; quoique l'on ait soutenu qu'il ne contenait rien contre la religion révélée, ce poème semble surtout inspiré par le déisme tolérant du dix-huitième siècle, déisme dont Rousseau est en France l'interprète le plus sublime.

Pope reste sans doute bien loin de Shakspeare et de Milton, ces deux géans de la poésie anglaise. Ce n'est pas un de ces génies instinctifs qui créent pour ainsi dire malgré eux et pour obéir à un besoin invincible de leur nature. C'est un esprit élevé et élégant, qui travaille sans cesse à s'approprier les pensées des philosophes et des poètes, et sait les orner d'un beau langage. Pope est un peu, dans la langue anglaise, vis-à-vis de Shakspeare et de Milton, ce qu'est dans la nôtre Despréaux vis-à-vis de Corneille et de Molière : son *Épître d'Abeilard à Héloïse* lui donnerait quelque droit à rappeler Racine; mais cet élan passionné est trop évidemment un accident exceptionnel dans sa vie. Pope a un caractère qu'il ne faut pas oublier, c'est sa fécondité, qui ne cessa de produire de belles choses. Byron admirait profondément le style de Pope.

Ce poète était petit, laid, maladif et contrefait; on impute à cette bizarrerie de la nature l'aigreur de son caractère. Il se brouilla avec plusieurs de ses amis. Nous citerons parmi eux Wicherly, auteur de quelques comédies pleines de verve, mais d'un style souvent incorrect. La querelle de Pope et d'Addison, dont l'Angleterre fut long-temps occupée à cause de la célébrité de ces deux écrivains, eut une origine assez puérile. Pope accusait Addison de lui avoir donné le perfide conseil de ne pas ajouter un chant à son poème de *l'Enlèvement de la boucle de cheveux!* Addison trouvait Pope faux et mal-

veillant, et était conséquemment très-susceptible à son égard. Le caractère satirique de Pope n'est pas contestable. En quittant la forêt de Windsor, il alla habiter le hameau de Twickenham, près de la célèbre lady Montague, revenue de l'ambassade de Constantinople, d'où elle avait entretenu une correspondance avec le poète. On dit que Pope oublia sa laideur et sa difformité, et qu'il osa parler d'amour à l'illustre lady, qui eut la barbarie de l'accueillir par des sarcasmes. Pope s'en vengea par des traits de satire grossière, et lady Montague l'appela la méchante guêpe de Twickenham. Pope mourut dans ce village à l'âge de cinquante-six ans.

Addison et Pope sont les deux plus brillans écrivains qui aient imité l'école française; en même temps qu'eux vivaient des poètes plus originaux, qui cependant ont occupé une moins belle place parmi leurs compatriotes. L'Écossais Jacques Thompson, né à Ednan en 1700, arriva à Londres sans ressources, et réussit à y vivre, à force de sollicitations, près de cette fière et riche aristocratie anglaise qui régnait de l'autre côté du détroit, tandis que les gens de lettres trônaient à Paris. Le poème des *Saisons* est remarquable par un profond sentiment de la nature et de la religion. Il y a là une âme de poète. Depuis les *Géorgiques* de Virgile, on n'avait rien vu d'aussi beau comme peinture de la vie des champs. Thompson n'a pas le goût exquis du poète romain; il ne sait pas s'arrêter comme lui

dès que l'effet poétique est atteint. Il a parfois une abondance malheureuse et une certaine obscurité d'expression, mais parfois aussi des élans magnifiques, une poésie forte et sombre en harmonie avec les climats du Nord, avec les glaces des montagnes écossaises, dont la description fut très-admirée en Angleterre et en France. Cette âme religieuse, non de la religion vague du déisme d'alors, cette âme véritablement pieuse et biblique, surprit le dix-huitième siècle, mais fut peut-être moins populaire qu'Young, sans doute parce que Young fut encore plus prosterné aux pieds de Dieu. Ce dernier poète, né dans le comté de Hampt en 1684, entra dans l'Église d'Angleterre vers l'âge de soixante ans. Il vit mourir en quelques mois sa femme et sa fille et un jeune homme auquel il l'avait promise. La douleur le rendit poète. Son poème des *Nuits* eut un retentissement énorme; l'âme sombre de l'écrivain anglais émut les populations. Toutefois nous soupçonnons sa poésie d'avoir été peu admirée des hommes d'élite. Elle est souvent forte, mais monotone; elle est trop verbeuse; elle épuise chaque pensée; elle la répète cent fois. La gloire d'Young s'affaiblit de plus en plus et finira par mourir.

La poésie anglaise continua de marcher dans les voies de la mélancolie et de la religion. *Le Cimetière de campagne* de Gray, son ode sur une vue lointaine du collége d'Eton, sont des morceaux d'une douce et sainte tristesse qui a fait leur popularité. Le

même poète porte souvent dans l'ode une véritable inspiration. Le pauvre William Cowper, né à Berhamstead, en 1731, dans le comté d'Oxford, était une de ces âmes maladives que le contact des hommes froisse et tue. On l'a comparé à Rousseau parce qu'il avait comme lui la monomanie de voir des ennemis partout; atteint d'aliénation mentale, il passa quelque temps dans une maison de santé, puis alla vivre chez une mistress Unvinn, dont l'amitié un peu mystique fut pour lui tout un bonheur. L'attachement aussi pur d'une autre femme, lady Austen, contribua puissamment à l'arracher au spleen. L'imagination méditative et exaltée de Cowper, sans cesse repliée sur elle-même au milieu du très-petit nombre de personnes mêlées à son existence, finit par s'exprimer en vers (Cowper avait cinquante ans lorsqu'il devint poète). Ses poèmes *le Sopha* et *la Tache* sont une suite de rêveries, d'aspirations, de tableaux flamands; le poète, sans s'astreindre à un plan, change de sujet à chaque page; son style a une grande beauté, ses sentimens sont très-profonds, ses pensées très-religieuses. Les Anglais regardent Cowper comme le fondateur de cette poésie intime et pénétrante que les *lakistes* [1] et surtout Wordsworth ont cultivée depuis avec un talent si original et souvent très-sublime. L'âme

[1] Nom donné aux poètes qui habitent sur les bords du lac du Westmoreland.

maladive de Cowper se réfugia dans la poésie comme dans une religion; ses vers sont souvent inspirés par une piété tendre, qui s'exalte peu à peu et arrive parfois jusqu'à l'extase. On voit qu'il aime la campagne comme une consolatrice qui le dérobe au bruit des hommes; il ne s'attache pas à peindre de vastes tableaux à la manière de Thompson, mais le verger ou la prairie accoutumés, sur lesquels son œil se repose chaque jour avec une joie mélancolique. Un autre talent très-imprégné aussi des parfums du christianisme fut chéri de l'Angleterre vers la même époque. Olivier Goldsmith, né à Roscommon en 1731, ne vécut que quarante-trois ans. Jamais la vie d'un homme n'a mieux démontré la puissance du caractère contre les évènemens extérieurs. Goldsmith a eu une existence insoucieuse, errante, pleine de gaîté, et cependant dès sa jeunesse il fut forcé de quitter l'Écosse, où il étudiait la médecine, parce qu'il avait répondu d'une somme considérable qu'il lui était impossible de payer. Loin de se désoler, il se mit à parcourir l'Europe à pied, toujours joyeux, et gagnant le plus souvent sa vie en jouant de la flûte. De retour à Londres, il fut heureux de trouver une place chez un pharmacien, et plus tard celle de sous-maître dans une pension d'enfans. Ses livres lui rapportèrent d'assez fortes sommes; mais sa générosité et sa passion pour le jeu ne lui permirent jamais la moindre ai sance. Ses poèmes du *Voyageur* et du *Village aban-*

donné sont empreints d'une mélancolie suave qui révèle une âme rêveuse et bonne. *Le Vicaire de Vakefield* est un chef-d'œuvre; ce roman, ou plutôt cette magnifique églogue chrétienne si pleine d'observation, de naïveté toute divine, de finesse sans malice, et souvent d'une grandeur morale admirable, est restée dans la littérature anglaise comme une œuvre à part que tout le monde lit encore avec autant de plaisir qu'au temps de son apparition.

Nous sommes obligé de ne faire qu'indiquer plusieurs noms de poètes qu'une histoire spéciale des lettres anglaises aurait à étudier. Tels sont Glover, qui ne manque pas d'énergie; Collins, dont les églogues offrent de brillantes images; l'infortuné Chatterton, plus célèbre par sa déplorable mort que par ses vers, qui s'efforcent de reproduire le style du treizième siècle; l'évêque Percy, qui rajeunit les ballades des ménestrels; le didactique Darwin, le modèle de Delille, Darwin, aussi fameux dans son temps qu'il est oublié aujourd'hui; les satiriques Gifford et Wolcot, surnommé Peter Pindar, pleins de verve et de malice, imitateurs de *la Dunciade* et imités plus tard par Byron; Akenside, Falconner, Blackmoore, Shenstone, et ce malheureux Savage, auteur du *Wanderer,* qui a peint ainsi la furie du suicide : « Le sourcil à moitié brisé par l'agonie de la pensée, elle crie à l'homme : Pâle misérable, attends de moi ton soulagement; née du désespoir, le suicide est mon nom. »

Tous ces poètes, et bien d'autres encore, appartiennent à peine à l'histoire générale de la littérature; mais nous devons nous arrêter devant un homme qui a exercé une très-grande influence sur l'Angleterre et sur toute l'Europe : l'Écosse a joué un grand rôle au dix-huitième siècle; on lui doit non-seulement les historiens Hume et Robertson, le poète national Burns, mais encore Macpherson, le créateur de la poésie ossianique. En 1758, il était précepteur dans la maison du comte de Graham, de la famille de ce Claverhouse célébré par Walter Scott. C'est là que, s'entretenant avec un littérateur écossais, nommé Home, auteur d'une tragédie de Douglas, il eut l'idée de publier des poésies ossianiques. Son premier recueil fut intitulé : *Fragmens de poésie ancienne*, recueillis dans les montagnes d'Écosse, et traduits de la langue erse au gaëlic. Édimbourg en fut émerveillé. Toute l'Écosse tressaillit d'enthousiasme patriotique. Au bout de quelques années, Macpherson fit paraître le poème de *Fingal*, puis celui de *Temora*. L'enthousiasme allait toujours croissant; mais les littérateurs anglais, jaloux de toute cette gloire, et à leur tête l'âpre docteur Johnson, soutinrent que cette antique poésie n'existait pas et qu'il ne fallait juger les publications de Macpherson que comme l'œuvre d'un contemporain. La querelle s'échauffa. Le docteur écrivit même à Macpherson des lettres fort dures; mais ce dernier, devenu riche, ne sembla pas se troubler beaucoup

de cette ardente polémique. Une commission fut nommée; on se livra à de consciencieuses recherches, et il est resté admis qu'il a existé une poésie ossianique, mais que Macpherson n'avait pu en découvrir que des fragmens, dont le plus long n'excédait pas vingt vers.

Néanmoins l'œuvre de Macpherson continua d'avoir dans toute l'Europe un retentissement énorme. Paris, alors si brillant, si spirituel, si sceptique, si loin de la poésie primitive, se passionna pour ce vieux barde en cheveux blancs, errant la nuit à la clarté de la lune qui perce de sombres nuages, prêtant l'oreille aux mugissemens de la mer, et pleurant, comme Jérémie, sur les débris des cités détruites. Au milieu de ces romantiques déserts, de ces combats sanglans, l'auteur avait placé de pâles figures de femmes, mélancoliques et tendres, douces consolatrices des guerriers. Cette poésie était monotone, souvent emphatique, mais toujours vivement coloriée et parfois sublime. Aucun poète n'a plus éloquemment pleuré sur des ruines, n'a rendu avec plus de charme les douleurs du souvenir. Il y avait là une incontestable puissance, car Macpherson eut pour admirateurs des hommes comme Goëthe et Napoléon, et son influence reste visible sur toute l'école française moderne. Qui n'en retrouve facilement la trace, pour ne parler que du plus illustre, dans les écrits de Chateaubriand? L'Écosse regarde encore Macpherson comme un poète inspiré qui a

fait revivre les vieilles traditions et célébré avec gloire une patrie qu'il chérissait.

Le culte de la terre a encore inspiré admirablement le poète écossais Robert Burns, jeune paysan qui conduisit la charrue dans les plaines de l'Ayrshire et finit par occuper une petite place dans l'excise (droits réunis). Il aimait l'Écosse comme les habitans du Jura aiment leurs montagnes, comme les paysans bretons aiment leurs landes sauvages.

« Que les contrées étrangères, dit-il, vantent leurs doux bocages de myrte, dont le brillant été fait exhaler le parfum. Combien m'est plus chère la verte bruyère de cet obscur vallon où le ruisseau s'échappe sous les touffes de genêts en fleurs jaunes! Combien je préfère ces humbles genêts du taillis où la campanette et la marguerite se cachent timidement! car c'est là que, sautillant parmi les fleurs sauvages ou écoutant la linotte, ma Jeannette vient souvent s'égarer.

» Bien qu'une brise embaumée caresse leurs vallons dorés par un beau soleil et que le vent de la Calédonie répande son souffle glacé sur les ondes, que sont-ils ces bosquets odorans qui entourent leurs superbes palais d'un rideau de feuillage?... La demeure des tyrans et des esclaves! Les bocages parfumés, les fontaines au sable d'or de la servitude n'excitent que le dédain du brave Calédonien. Il peut errer à son gré, libre comme le vent de ses montagnes; il ne connaît d'autres chaînes que les chaînes

volontaires de l'amour, les chaînes de sa Jeannette [1]. »

Ces stances ont dans la poésie de Burns une originalité et une harmonie délicieuses. Amour de l'Écosse et de la liberté, amour du paysage, communion de l'âme avec toutes les manifestations de Dieu dans la nature, amour de la femme, telle est la poésie de Burns, le poète le plus national de l'Écosse, le plus répété encore aujourd'hui dans les salons et dans les chaumières. Il aime tant la nature que la souffrance de la plus petite fleur devient pour lui le sujet d'une douleur charmante. On se rappelle que le pauvre laboureur, ayant avec sa charrue déraciné une paquerette des montagnes, lui adressa une élégie que l'Angleterre et l'Écosse savent par cœur. Une autre fois il soupire sur le malheur d'un petit mulot dont sa barbare charrue avait détruit la demeure. Cette douce commisération, jointe à une ardente passion pour la liberté et la patrie, fait de la poésie de Burns quelque chose de tendre et de fier, dont nous concevons que l'Écosse soit orgueilleuse. C'est le digne interprète de ce peuple des montagnes, brave, chevaleresque, hospitalier, plein de dévouement et d'amour. Quoi de plus chrétien, de plus calme, de plus grand que son églogue intitulée : *le Samedi soir du laboureur?* Tous les enfans de la Bretagne ont souvent été témoins dans la vie réelle de tableaux

[1] Traduction de M. Pichot.

du même genre. La religion donne aux familles villageoises une majesté inconnue aux habitans de nos grands centres de civilisation. La poésie de Burns est, dans ce morceau et dans quelques autres, toute patriarcale : ses paysans écossais rappellent la vie solennelle des commencemens du monde.

La vieille terre d'Écosse fut toujours fertile en poésie ; sans avoir le génie de Burns, Allan Ramsay, Fergusson, Bloomfield ont laissé de charmantes peintures de la vie des champs. James Hogg, surnommé le berger d'Ettrick, a publié des poèmes fantastiques long-temps fort estimés dans les trois royaumes. Mais l'époque était venue où la littérature anglaise devait acquérir une de ses plus grandes gloires, celle du roman. Richardson naquit à la fin du dix-septième siècle ; les premières années de sa jeunesse furent obscures et pauvres ; il les passa dans une imprimerie et se livra à cette profession jusqu'à cinquante ans. Un des plus grands peintres de la société anglaise vécut éloigné d'elle : Richardson ne fréquentait que des familles pauvres comme la sienne ; il put y étudier les passions humaines, mais non les manières, les mœurs et les vices du grand monde que ses écrits aiment à retracer. C'est donc à la méditation solitaire et à son propre génie qu'il dut surtout les chefs-d'œuvre dont il a honoré sa patrie. Cependant sa profession le mit une fois en rapport avec un des types les plus brillans et les plus corrompus de son époque : le duc de Wharton,

intrigant audacieux et éloquent, récemment tombé du pouvoir, chargea Richardson d'imprimer ses pamphlets; mais on sent que les relations de ces deux hommes durent être rares et peu intimes.

A cinquante ans, l'imprimeur ayant acquis une fortune se retira des affaires et put se livrer à ses goûts pour l'étude et la contemplation. Dès sa jeunesse il s'était senti tourmenté par une imagination créatrice et inquiète. Cependant son instruction était fort incomplète; il ne savait pas le latin, et n'avait reçu que l'éducation du peuple; c'est ici qu'il faut admirer la puissance de l'intelligence humaine luttant contre les obstacles sociaux.

Son premier livre, *Paméla*, révéla un rare talent d'observation et éveilla tout d'abord l'attention de l'Angleterre. Toutefois cet ouvrage a le défaut de présenter une situation qui demeure trop longtemps la même; malgré quelques portraits excellens, Richardson n'avait pas trouvé encore le grand art qui allait créer *Clarisse*. Les quatre premiers tomes de ce livre excitèrent une commotion extraordinaire dans le public; on ne parlait plus que de Clarisse; l'auteur recevait de nombreuses lettres qui lui demandaient avec anxiété la suite de son livre. Ses correspondans étaient inquiets de la destinée de ses personnages, comme s'il eût été question de personnes vivantes. Richardson était sans nul doute plus ému encore que le public : sa création devenait pour lui une réalité. Ses personnages vi-

vaient librement, selon leurs passions, leurs principes, leurs caractères; ce n'étaient pas des types arrangés pour plaire à certains goûts dominans, à certaines sociétés factices, guindées; ce n'était ni l'imagination aventureuse de mademoiselle de Scudéry ou de la Calprenède, ni la grâce rêveuse et un peu monotone de madame de La Fayette, mais la nature elle-même reproduite sans fard, avec un art si admirable qu'il n'était plus visible. Ces lettres n'avaient aucune ressemblance : chaque écrivain possédait son style, sa personnalité bien distincte. Comme Shakspeare, comme Molière, comme tous les peintres de premier ordre, Richardson peignait l'homme de tous les siècles et de tous les pays, et non l'homme de tel salon ou de telle ville. Lovelace, Clarisse, le colonel Morden, tous les personnages qu'il a fait vivre sont aussi facilement compris à Bénarès qu'à Londres. Comme les créations des véritables génies, ils ont droit à l'admiration de l'univers.

Les femmes doivent aimer Richardson : aucun poète ne les a peintes avec plus d'amour, n'a reconnu en elles plus de vertus, plus de grandeur idéale. Il n'est pas donné à une créature humaine de s'élever au-dessus des types du romancier anglais. Paméla, Charlotte, Henriette Byron, miss Howe, Clémentine et Clarisse présentent des beautés morales de l'ordre le plus pur et le plus divin. Le récit de la mort de Clarisse est si admirable que nous ne

connaissons aucun morceau de ce genre dans aucune langue que nous puissions lui comparer. Jamais la douleur d'une perte si terrible n'a été aussi heureusement mêlée au sentiment religieux qui plane sur le tableau comme une consolation sublime; Clarisse est ici l'idéal suprême de la femme.

Le caractère de Lovelace est resté comme un type populaire et complet; jamais peintre n'a mieux saisi toutes les imperceptibles nuances d'une physionomie, plus profondément pénétré les plus mystérieuses retraites du cœur. Cet amour d'une femme pure et sainte pour un homme sans mœurs est basé sur une observation que le spectacle du monde nous offre journellement, et a donné lieu à ce magnifique drame domestique qui vint enthousiasmer non-seulement l'Angleterre, mais toute l'Europe. L'effet fut prodigieux en France.

Voltaire, qui d'abord rit des longueurs de l'auteur anglais, écrivait au milieu de ses immenses travaux : « Vient un roman de *Clarisse* en six volumes que des anglomanes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage; je suis assez fou pour le lire; je perds mon temps et le fil de mes études. »

L'enthousiaste Diderot écrivait : « Cet ouvrage m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure; quelquefois l'on s'en aperçoit et l'on me demande : Qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre état naturel; que vous est-il arrivé? On m'interroge sur ma

santé, sur ma fortune, sur mes parens, sur mes amis. O mes amis! Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible ; je laissais là le devoir, et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir. »

On voit que Voltaire et Diderot étaient loin de sentir de la même manière, mais enfin l'antagoniste lui-même avoue que ce livre lui fait perdre le fil de ses études. Quant à Diderot, son opinion fut celle de la plus grande partie du public français.

Le grand défaut reproché à Richardson est la longueur de ses compositions. Sans doute *Clarisse* ne peut être lue tout entière que par des personnes dont la vie permet bien des loisirs. Notre époque surtout, si avide d'évènemens, de drames qui se croisent et excitent sans cesse la curiosité, a perdu l'intelligence de cet admirable art des nuances qui est certainement celui des plus grands maîtres. Il faut bien cependant que les antagonistes de Richardson reconnaissent sa puissance et conviennent que son œuvre disparaît si on lui enlève ces mille détails merveilleux qui concourent si admirablement à former son tableau, parce qu'ils sont tous basés sur une observation profonde et minutieuse, et sur un sentiment si vrai des passions et des douleurs de la vie, que ce roman semble une réalité. *Clarisse Har-*

lowe est un livre trop long, selon le goût ordinaire, selon les habitudes consacrées de la littérature, mais non au point de vue de la vérité absolue, qui devrait être la loi de l'art.

Le *Grandisson* de Richardson n'est pas placé sur la même ligne que *Clarisse*, malgré des beautés de premier ordre, parce que cet ouvrage a paru une peinture moins vraie de la nature humaine, et aussi précisément parce que l'auteur ne s'y déploie pas avec autant de liberté. C'est un tableau beaucoup moins varié et moins vaste. Et d'ailleurs personne n'ayant rencontré sur son chemin un homme aussi parfait que Grandisson, il s'est répandu dans le public que le héros du livre n'était pas naturel.

Le seul roman qui ait approché de la popularité de *Clarisse* dans l'Angleterre du dix-huitième siècle, c'est le *Tom Jones* de Fielding. Cet écrivain naquit le 22 avril 1707, dans le comté de Sommerset. Sa jeunesse fut, à ce qu'il paraît, très-abandonnée à la débauche; à trente ans il se maria et dissipa très-promptement la dot de sa femme. La goutte le força de quitter la carrière du barreau, dans laquelle il s'était d'ailleurs engagé sans vocation. Quelques comédies souvent assez triviales et plusieurs romans, joints à une place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre la misère. Ses pièces de théâtre sont oubliées depuis long-temps, mais *Tom Jones* vivra autant que

la langue anglaise. Il ne faut pas demander à ce livre la morale transcendante de *Clarisse Harlowe* ni l'idéalisme magnifique d'un grand nombre de lettres de ce roman ; Fielding ne s'élève jamais à cette hauteur. Mais son *Tom Jones* est une peinture libre et puissante de la vie humaine, dans ses réalités visibles, si je puis ainsi m'exprimer. Les personnages vivent et agissent sous nos yeux avec une telle vérité que l'illusion est parfois complète. On aime le héros du livre malgré son sensualisme et sa violence, parce que l'on sent qu'une nature généreuse et aimante vibre sous cette enveloppe. Tous les types créés par Fielding se retrouvent encore aujourd'hui à chaque pas dans la société anglaise. Les autres romans de l'auteur semblent un peu des épisodes détachés de *Tom Jones*. On reproche avec raison à Fielding quelques détails d'un sensualisme trop hardi et l'abus des digressions ; ce dernier défaut rend parfois la lecture de ses livres fatigante.

Clarisse et *Tom Jones* sont les deux sources du roman anglais ; jusqu'à l'apparition de Walter Scott, on peut regarder les romanciers comme des imitateurs de ces deux hommes de génie. On comprend que nous ne pouvons citer les noms innombrables de cette armée d'écrivains des deux sexes qui, depuis la fin du dix-huitième siècle, produit par milliers des romans que dévore le public de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Il serait peut-être juste de nommer Smollet, dont les romans pleins de gaîté,

et particulièrement *Humphrey Clinker*, présentent une galerie d'originaux très-amusans; mais l'imitation de Fielding est encore visible ici. Pour échapper aux imitateurs, il faut se souvenir d'Anne Radcliff, dont on ne peut nier l'imagination tout en condamnant ses excès, et de Sterne, né à Dublin; vicaire de la cathédrale d'York, il fut long-temps absorbé par son ministère. On raconte que la lecture de Rabelais le préoccupa tellement qu'il négligea et les soins de son état et les sociétés dont il faisait le charme. Ses deux premiers volumes de *Tristram Shandy*, pour lesquels il trouva bien difficilement un éditeur, eurent tout d'un coup un retentissement immense. Ce livre, quelques sermons et le *Voyage sentimental* forment à peu près toutes les œuvres de Sterne.

M. de Chateaubriand a spirituellement, mais sévèrement peut-être, appelé Sterne un *entrepreneur d'originalité*. Il est le plus célèbre interprète de l'*humour* si aimé de l'Angleterre, si peu compris du reste de l'Europe. Ses romans sont un mélange de gaîté bizarre et folle et de sensibilité un peu maladive, mais profonde et charmante. Il semble par instans se moquer de tout, même de la douleur. L'amertume de sa pensée est adoucie par je ne sais quel mélancolique et fin sourire. Sterne a eu bien des imitateurs dans son pays, en Allemagne et en France; il est permis de compter parmi eux lord Byron lui-même, principalement dans la partie humoristique du *Don Juan*.

Mais un livre très-original est le *Robinson Crusoé*, que l'Angleterre possède depuis l'année 1719. Son auteur, Daniel de Foë, mêlé aux querelles religieuses et politiques de la fin du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième, poursuivi, incarcéré à l'occasion de ses écrits, éprouvé par des malheurs dans le commerce, était un homme d'un caractère noble et fort, qui a inspiré son livre. Ce simple récit des aventures périlleuses d'un marin était bien fait pour intéresser un peuple qui vit pour ainsi dire sur les flots; mais le succès n'a pas été moins immense sur le continent. Cela s'explique par la haute moralité de l'œuvre, qui en a fait un livre d'éducation, et, comme on l'a dit, une sorte d'hymne en l'honneur du travail et de la résignation à la volonté de Dieu.

La critique anglaise eut pour principal représentant au dix-septième siècle un homme d'État célèbre qui défendit avec chaleur les anciens contre les modernes, le chevalier Temple; nous l'avons trouvée plus tard spirituelle et piquante, mais élégante et modérée, aux mains d'Addison et de Steele; elle eut encore au dix-huitième siècle un représentant très-célèbre, mais bien autrement despote et mordant: nous voulons parler du docteur Samuel Johnson, né à Litchfield, dans le Staffordshire, le 18 septembre 1709. Son père, libraire à Litchfield, lui légua, comme un triste héritage, son amour pour les Stuarts et une humeur mélancolique parfois voi-

sine de la folie. Ses études furent bonnes, mais un peu arrêtées par la position gênée de sa famille. Son père, en mourant, le laissa sans ressources. Il commença par traduire pour les libraires, et se procura ainsi avec peine les choses nécessaires à la vie; à vingt-six ans il épousa une femme qui avait le double de son âge. Après des tentatives infructueuses pour asseoir sa position en province, il alla à Londres, essaya en vain d'y faire jouer une tragédie d'*Irène*, et fut heureusement employé au *Magazine* de M. Cave. La publication de son poëme intitulé *London*, satire dans le genre de Juvénal, le mit en rapport avec Pope et lui valut quelques livres sterling. Johnson se répandit alors de plus en plus, écrivant beaucoup dans les journaux et les revues, préparant son grand dictionnaire de la langue anglaise, donnant au théâtre de Drury-Lane un prologue que lui avait demandé le célèbre acteur Garrick, qui fut son élève, lançant dans le public des vers qui ne sont pas parvenus à le poser parmi les poëtes de sa patrie, et enfin rédigeant presque seul son journal *le Rôdeur*, qu'il continua pendant deux années. La publication de son *Dictionnaire de la langue anglaise* lui donna une position très-élevée dans l'estime de sa patrie et dans toute l'Europe savante. Johnson ne tarda pas à devenir l'arbitre redouté des écrivains anglais; sa publication périodique sous le titre du *Paresseux* peut être considérée comme une suite du *Rôdeur;* rien ne convenait moins que ce nom à

l'homme qui avait toujours gagné son existence par l'effort incessant de sa pensée. Une circonstance bien touchante de sa vie, c'est que lorsqu'il perdit sa mère dans les premiers mois de 1759, il fut obligé d'emprunter une petite somme pour la faire enterrer. Il acquitta cette dette et quelques autres contractées par sa mère en écrivant son *Rasselas, prince d'Abyssinie;* ce petit ouvrage est remarquable par une morale élevée et un peu solennelle, à la manière des livres orientaux. En 1762, la fortune sourit enfin au célèbre docteur, qui reçut de Guillaume III une pension de trois cents livres sterling; il s'entoura vers ce temps de plusieurs hommes éminens, parmi lesquels on citait Burke, Nugent, Beauclerk, Langton, John Hawkins et Goldsmith. Il est inutile de rappeler comme faisant partie de cette société le grand peintre Josua Reynolds, qui vivait depuis long-temps dans l'intimité de Johnson. Les plus graves sujets de la littérature, de la politique et de l'histoire étaient traités par les associés, qui se réunissaient tous les lundis à la Tête-Turque, dans Gerrard street, soho square.

Johnson publia encore plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels nous devons citer principalement le *Voyage aux îles occidentales de l'Écosse*, ouvrage très-spirituel déparé par quelques préjugés, et ses *Vies des poètes anglais*, livre de critique resté populaire en Angleterre.

Quelques autres travaux de critique fixèrent

vers le même temps l'attention publique; les plus célèbres sont : *l'Histoire de la poésie anglaise*, de Warton, et le *Cours de littérature* du grave et religieux Écossais Hugues Blair, l'ami et le conseil des hommes éminens de son époque, de l'économiste Adam Smith, de Hume, de Macpherson, de Ferguson, de Johnson et surtout de Robertson.

Johnson passa une vieillesse mélancolique, ayant vu mourir la plupart de ses amis; il expira le 13 décembre 1784, dans sa soixante-quinzième année, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, au pied du monument de Garrick, ainsi qu'il en avait souvent exprimé le désir.

Le caractère des écrits de Johnson est une sévérité franche et parfois rude qui ne cédait devant aucune considération. Il était très-aimé de ses amis, et cependant la sensibilité apparaît peu dans ses livres.

Le dix-huitième siècle, qui avait donné le roman à l'Angleterre, devait aussi lui donner l'histoire, car les historiens précédens ont vu leur gloire éclipsée par les noms célèbres de Hume, de Robertson, de Gibbon et de quelques autres moins connus de l'Europe.

Le premier des écrivains que nous venons de citer, David Hume, né en 1711 à Édimbourg, d'une famille noble, mais peu riche, se sentit entraîné dès sa première jeunesse par l'amour de l'étude. Cicéron et Virgile furent dans l'antiquité ses auteurs favoris; mais l'immense retentissement de la littéra-

ture et de la philosophie française au dix-huitième siècle agita la studieuse capitale de l'Écosse. Les écrits de Voltaire et de Montesquieu enflammèrent l'imagination de Hume. Il se voua à leur culte, et vint en France comme pour se pénétrer plus profondément de l'esprit qui les avait inspirés ; il se retira en Anjou, à La Flèche, où il vécut surtout avec les ouvrages de Locke, qu'il ne tarda pas à trouver timide. Dans son pyrrhonisme, il arriva jusqu'à l'abîme du doute absolu, jusqu'à nier la cause première et l'existence du monde. Il déposa ses idées dans son *Traité de la nature humaine*, et retourna à Londres pour le publier ; mais les Anglais, tout occupés de politique (c'était pendant la popularité de lord Chatam), ne s'aperçurent guère du début de ce nouveau philosophe. Hume ne se déconcerta pas. « Je n'eus même pas la joie, dit-il, de scandaliser les dévots. » Il alla passer plusieurs années dans la solitude avec sa mère et son frère, continuant ses travaux avec calme; puis il devint précepteur d'un grand seigneur anglais, puis secrétaire du général Saint-Clair, qu'il suivit à la cour de Vienne et à celle de Turin. « Au milieu des douceurs de cette vie nouvelle dont le philosophe s'accommodait volontiers, dit M. Villemain, il s'occupait de refaire son *Traité de la vie humaine*, sans pouvoir le rendre assez sceptique, assez scandaleux pour réveiller l'apathie de l'orthodoxie anglicane.

Ce ne fut qu'après un nouveau séjour en Écosse

et la publication de plusieurs traités philosophiques que le clergé presbytérien s'émut de tant de folles hardiesses. Hume, persécuté, fut obligé de quitter sa petite place de bibliothécaire des avocats d'Édimbourg, et ne put obtenir une chaire de philosophie morale qu'il sollicitait.

Enfin les premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre* virent le jour. Voici ce qu'il dit lui-même de l'accueil qu'ils reçurent : « Wighs, torys, anglicans, non conformistes, courtisans, patriotes, tout le monde éleva, dit-il, une clameur de blâme et de haine contre mon ouvrage. On ne put me pardonner d'avoir donné une larme généreuse à Strafford et d'avoir plaint Charles Ier. » Malgré ces obstacles, il continua son œuvre, et les derniers volumes obtinrent un véritable triomphe. Mais ce triomphe fut peut-être encore plus vif dans notre France, qui saluait alors avec enthousiasme tous les scepticismes, toutes les négations. Hume s'empressa d'accourir à Paris avec le titre de secrétaire d'ambassade.

Il écrit à Robertson, de Paris, le 1er décembre 1763 :

« Me demandez-vous, cher Robertson, quel est mon train de vie? Voici tout ce que je puis vous dire : je ne me nourris que d'ambroisie, ne bois que du nectar, ne respire que l'encens, et ne marche que sur des fleurs. Tout homme que je rencontre, et encore plus toute femme, croiraient manquer au

plus indispensable des devoirs s'ils ne m'adressaient un long et ingénieux discours à ma gloire.

» Ce qui m'arriva la semaine dernière, où j'eus l'honneur d'être présenté aux enfans du dauphin, à Versailles, est une des scènes les plus curieuses où je me sois encore trouvé. L'aîné de ces jeunes princes, le duc de Berri, un enfant de dix ans, s'arrêta droit devant moi et me dit combien j'avais d'amis et d'admirateurs dans ce pays, ajoutant qu'il se mettait lui-même du nombre, par le plaisir qu'il avait trouvé dans la lecture de beaucoup d'endroits de mon ouvrage. Quand il eut achevé, son frère, le comte de Provence [1], de deux ans plus jeune, prit la parole, et me dit que j'avais été long-temps et impatiemment attendu en France, et qu'il espérait pour son compte un grand intérêt de la lecture de ma belle histoire. Mais ce qui est plus curieux, quand je fus devant le comte d'Artois, qui n'est âgé que de quatre ans, je l'entendis balbutier avec grâce quelques mots qui me parurent faire partie d'un compliment qu'on lui avait sans doute appris, et que l'enfant n'avait pas retenu tout entier.

» On conjecture que cet honneur m'était rendu par l'ordre exprès du dauphin, qui, dans toute occasion, ne m'épargne pas les louanges [2]. »

Un historien français ne pouvait négliger ce do-

[1] Louis XVIII.

[2] Life of David Hume by Edward Ritchie.

cument; mais qu'est-elle donc cette histoire d'Angleterre qui préoccupe tellement le dauphin de France et toute la nation? Le sceptique David Hume porte-t-il en lui l'amour du vrai et de l'humanité si indispensable à l'histoire d'un grand peuple? Le culte de la vérité est-il pour lui une passion? Lisez ses traités philosophiques et vous me répondrez.

L'*Histoire d'Angleterre* est un livre écrit facilement, élégamment, avec clarté : c'est la manière de Voltaire; mais le style de Hume est monotone, il n'a pas de mouvement, pas d'aspérités, pour employer un mot de Napoléon. Rappelez-vous la variété de Tacite : son langage est tantôt solennel et grandiose, comme celui d'une oraison funèbre de Bossuet, tantôt serré, concis, regorgeant de pensées, tantôt brisé et dans un désordre apparent, comme celui d'une bataille. Hume a bien peu de chose de ces grandes qualités de l'historien. Voilà pour la forme. Quant au fond, nous avons déjà expliqué ce qui lui manque sous le rapport de l'âme et du cœur. Il est souvent très-peu satisfaisant sous celui de l'exactitude; il n'a pas cette autre passion indispensable de l'historien, l'avidité dans la recherche consciencieuse des faits. Il avoue lui-même que les plaisirs de Paris ne lui avaient pas permis de consulter de précieux documens qui lui étaient offerts.

Le dix-huitième siècle a vivement admiré l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, d'abord parce qu'il était philosophe, c'est-à-dire sceptique (ces deux mots

avaient le même sens), ensuite parce que son œuvre était réellement très-supérieure à tout ce que l'on possédait alors. Hume est en histoire l'élève de Voltaire, et certainement il n'est pas resté au-dessous de son maître; son esprit est souvent plein de sagacité; parfois aussi il juge mal parce qu'il ne sent pas assez. On ne trouve pas en lui cet amour de la patrie et de la société qui vivifie et échauffe: il semble s'intéresser froidement aux luttes qui déchirent le cœur de l'Angleterre; il est froid devant les vertus et devant les crimes. Il rapetisse souvent les causes pour rendre son récit plus piquant et plus étrange. Il cherche plus l'extraordinaire que le vrai. Les mystères des passions humaines lui échappent souvent, et le véritable drame de l'histoire disparaît. Sa vaste composition marche un peu au hasard, et chaque partie n'est pas disposée avec un art suffisant. Mais son récit est clair, sa raison froide, souvent élevée, son esprit plein de liberté. Il distribue certains détails avec ordre; son style, comme nous l'avons déjà dit, est correct, pur, élégant; il était à la mode comme philosophe sceptique, et il venait le premier: en voilà assez pour justifier son succès.

Pendant ces ovations de Hume à Paris, Rousseau, défenseur éloquent du spiritualisme et du déisme, Rousseau, par instans si religieux qu'on le prendrait pour un disciple de l'Évangile, était persécuté par les admirateurs du philosophe anglais. Il

se lia avec Hume et le suivit en Angleterre, où ils ne tardèrent pas à se brouiller. Nous savons que le caractère de Jean-Jacques était aigri, qu'une monomanie déplorable lui faisait voir partout des ennemis et des conspirateurs contre son repos. Mais quelle sympathie pouvait exister entre le plus enthousiaste des écrivains français et le froid et sceptique David Hume?

L'historien de l'Angleterre fut sous-secrétaire d'État dans le ministère du général Conway. Puis il renonça entièrement aux affaires publiques, et se livra à une vie douce et tranquille jusqu'à sa mort, arrivée en 1776, à l'âge de soixante-cinq ans.

La calme et studieuse Écosse fut, à cette époque, la patrie de l'histoire. Fils d'un ministre presbytérien d'Édimbourg, Robertson fit de fortes études et entra dans l'état ecclésiastique. Sa vie se passa dans les soins de la famille, car le jeune ministre s'occupa de l'éducation de ses six frères. La prédication et les études historiques complétèrent son existence solitaire et à l'abri des orages du monde. Robertson fut aussi un élève de Voltaire; il imita sa manière et les principales dispositions de ses histoires, mais il fut plus grave; il rejeta le scepticisme voltairien et prit souvent pour guide la pensée chrétienne. Là est dans le dix-huitième siècle son caractère propre, sa personnalité. Cet esprit de l'historien chrétien anime surtout un de ses sermons, qui n'est qu'un tableau de l'état du monde à l'avènement du christianisme.

L'*Histoire de Charles-Quint* de Robertson, son *Histoire d'Écosse* et son *Histoire d'Amérique* présentent les mêmes qualités et les mêmes défauts. C'est un style élégant et sage, mais un peu froid. L'imagination, cette grande faculté qui ressuscite les époques et les hommes avec leurs idées et leurs passions, manque à Robertson comme à Hume; c'est là le principal défaut de l'école écossaise du dix-huitième siècle. Ses qualités, comme nous l'avons déjà dit, sont la clarté et l'élégance. Dans l'appréciation des grands faits historiques, Robertson manque souvent de profondeur : voyez comment il juge les croisades dans son introduction à l'histoire de Charles-Quint ; voyez ce qu'il dit de Luther et combien peu il comprend la puissance oratoire de cet homme. Robertson efface toutes les aspérités, et souvent aussi la nature même des caractères ou des évènemens qu'il veut peindre. Il passe sur tout une sorte de niveau; l'élégance académique de son style ne lui permet pas de reproduire la rudesse du moyen âge. Malgré tout cela, ses histoires sont des récits larges et clairs, sérieux et dignes, exempts des plaisanteries frivoles de Voltaire. Gibbon a bien plus obéi aux passions de l'écrivain français. Il naquit à Putney, près de Londres, le 27 avril 1787. Dès l'âge de quinze ans son esprit curieux et investigateur le porte à étudier les controverses théologiques ; l'*Histoire des variations* le fait passer du protestantisme au catholicisme. Son père, irrité, l'envoie à Lausanne,

où il fut ramené à ses premières croyances par des raisons assez mesquines. Il continua de se livrer dans cette ville à son goût passionné pour l'étude de l'antiquité ; afin de donner une idée de son avidité dans ce genre, nous rappellerons qu'il avait à quinze ans commencé une histoire du règne de Sésostris. Au milieu de ses recherches, il dévorait les écrivains français du dix-huitième siècle et s'appropriait leur scepticisme. Après cinq ans de séjour à Lausanne, il retourne à Londres, y écrit en français un livre médiocre intitulé *Essai sur l'étude de la littérature*, part pour l'Italie, arrive à Rome, et là, parmi les décombres du vieux monde, la pensée de son ouvrage lui vint.

« Ce fut à Rome, dit-il dans ses *Mémoires*, le 15 octobre 1764, que, rêvant assis parmi les ruines du Capitole, à l'heure ou des moines, pieds nus, chantaient les vêpres dans le temple de Jupiter, la pensée de décrire la décadence et la chute de cette ville s'éleva tout à coup dans mon esprit. »

La passion de l'histoire remplit toute la vie de Gibbon ; il fut membre des communes et resta silencieux au milieu des solennels et dramatiques débats sur l'Amérique ; là n'était pas sa vocation. Son livre, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, est une des plus vastes compositions historiques de l'Europe moderne. Gibbon en publia d'abord deux volumes, qui furent reçus avec des éloges enthousiastes et des critiques passionnées. L'au-

teur vint en France, et y trouva l'accueil le plus gracieux. « A cette époque, dit M. Villemain, la France était comme cette Athènes pour laquelle Philippe et Alexandre faisaient la guerre et dont le suffrage donnait la gloire. » L'historien retourna de nouveau en Angleterre, puis se retira à Lausanne, où il termina son livre, comme il nous l'apprend lui-même dans une page touchante, *le jour ou plutôt la nuit* du 27 juin 1787.

L'ouvrage de Gibbon révèle une érudition effrayante, et, sous ce rapport, c'est un livre colossal. Mais que de qualités il lui manque pour atteindre à la véritable grandeur historique. Il n'a presque aucun instinct généreux. Cette énorme puissance matérielle de l'empire romain lui paraît superbe et l'aveugle; jamais nous ne le voyons blessé du gigantesque despotisme des empereurs. Mais le grand crime de Gibbon est à nos yeux son hostilité contre le christianisme, qu'il n'a jamais su comprendre. Comme nos idées à cet égard sont bien connues et que nous pourrions être accusé de partialité, nous aimons à nous appuyer ici sur l'opinion d'un homme que certains lecteurs accueilleront avec moins de prévention; M. Villemain dit de Gibbon : « Le christianisme lui-même fut à ses yeux une espèce d'accident barbare qui dérangeait cette harmonie de domination et de servitude paisible. . . . . . . Il ne lui semblera pas que le christianisme était un contre-poids donné à l'esclavage du monde; il ne

remarquera pas cette révolution qui faisait que la liberté, chassée du forum et du sénat, s'était réfugiée dans le stoïcisme; que, chassée du stoïcisme et devenant plus populaire, plus cosmopolite, elle s'était réfugiée dans l'Évangile. Il ne sera nullement touché de cette revendication que la pensée humaine fait d'elle-même. Non, les chrétiens lui paraîtront des perturbateurs; il lui semblera juste qu'on les immole; il sera sans pitié pour eux; il vous dira qu'à tout prendre les lois de l'empire étaient rigoureuses, mais sagement exécutées. . . . . . . Eh bien! j'avoue que je ne connais pas dans l'histoire une erreur plus grave et plus offensante pour la raison. »

Cette erreur est si grave qu'elle fausse toute cette grande composition de l'historien anglais, qu'elle en détruit l'effet, que, de toute cette suite prodigieuse d'évènemens qui offraient à l'auteur tant de sujets de hautes et profondes méditations, il ne sait faire sortir aucune grande leçon pour les peuples et les rois. Il a les dons de l'esprit, mais il manque de ceux de l'âme. Toutefois terminons ce que nous avons à dire de lui en admirant l'ordre avec lequel il a reproduit cette immense série historique qui s'étend depuis Auguste jusqu'à Sixte-Quint, et reconnaissons qu'il fallait de vastes facultés pour classer ces innombrables matériaux et s'orienter dans ce labyrinthe inextricable. Quelle magnifique pro-

duction Gibbon aurait pu nous donner s'il avait marché à la lumière du christianisme!

Nous avons cherché à caractériser les trois grands historiens de l'Angleterre ; il est juste de mentionner après eux Smollet, qui est resté loin de ces maîtres dans l'opinion de l'Europe. Notre contemporain, le docteur Lingard, auteur d'une *Histoire d'Angleterre* écrite d'après les idées catholiques, a vu sa renommée s'établir promptement dans sa patrie et sur le continent. Son ouvrage est encore trop récent pour être définitivement jugé.

III.

De l'éloquence parlementaire en Angleterre au dix-huitième siècle. — Lord Chatam. — Burke. — Fox. — Sheridan. — Pitt. Quelques mots sur l'éloquence judiciaire. — Lord Erskine, etc.

L'éloquence politique ne s'est guère rencontrée sur notre route depuis les temps de la Grèce et de Rome. Les républiques italiennes, malgré leurs orages, en offrent très-peu d'exemples, parce que leurs gouvernemens étaient généralement trop despotiques. Les conciles sont les assemblées du moyen âge où l'éloquence a pu se développer avec le plus de liberté. Sans doute, dans ces débats sur la religion, où venait se fondre si souvent la vie civile des peuples, les hommes inspirés par la foi, les prêtres et les évêques du moyen âge ont dû prononcer des discours magnifiques; mais il n'y avait pas là de sténographes pour les recueillir.

Nos États généraux sous le roi Jean avaient offert, au milieu de nos malheurs, un spectacle plein d'enseignemens; mais la parole ne resta pas long-temps libre, et, aux siècles suivans, les États ne furent plus une arène de discussions indépendantes, mais une simple réunion où un seul orateur exposait les vœux et les besoins de chaque ordre. C'est l'Angleterre qui, par ses institutions, donna la première la liberté à la parole de l'orateur politique, et offrit des modèles dignes d'une étude sérieuse. Nous avons vu combien l'éloquence était stérile pendant cette terrible révolution anglaise du dix-septième siècle. Cromwell fut peut-être le seul orateur de cette époque orageuse, mais il faut se garder de le comparer aux grands maîtres de la tribune. L'esprit du protecteur est empreint d'une religion sombre qui révèle toute l'histoire de son temps. Il mêle toujours les sentimens religieux à sa propre défense; il cherche à identifier sa cause avec celle du christianisme, comme si tant d'actes de sa vie ne repoussaient pas énergiquement toute similitude. Voici comment il se défend des accusations de fourberie portées contre lui :

« C'était, disent quelques personnes, la fourberie du lord protecteur, c'était la ruse de cet homme et ses intrigues qui conduisaient tout; et, comme on dit encore dans les pays étrangers, il y a cinq ou six hommes en Angleterre qui ont de l'habileté; ils font toute chose. Oh! quel blasphème

dites-vous là! Parce que des hommes qui sont sans Dieu dans ce monde ignorent et ne peuvent comprendre ce que c'est que de prier, de croire, de recevoir les réponses de Dieu et d'être inspiré par son esprit, etc., etc.; ceux qui attribuent à telle ou telle personne l'idée et l'accomplissement de ces grandes choses que le Seigneur a opérées au milieu de nous, et qui prétendraient qu'elles ne sont pas la révolution de Jésus-Christ lui-même, sur qui repose le gouvernement, ceux-là parlent contre Dieu, et ils tomberont sous sa main sans le secours d'un médiateur. Ainsi, quoi que vous puissiez penser de certains hommes, quoique vous disiez, cet homme est rusé, politique, subtil (je prends cela pour moi); prenez garde, je vous le répète, de juger les révolutions de Dieu en croyant examiner le produit des inventions des hommes [1]. »

Ce fragment révèle d'une manière vive et forte le caractère du peuple anglais à l'époque de la révolution qui sacrifia Charles Iᵉʳ. Cromwell n'était-il qu'un hypocrite, ou poussait-il le fanatisme de ses idées jusqu'à se prendre pour un continuateur du divin rédempteur des hommes? Il y avait peut-être en lui un peu de ces deux sentimens. L'aveuglement des passions et de l'égoïsme n'a pas de limites.

Il serait injuste de ne pas mentionner encore au dix-septième siècle les discours éloquens prononcés

[1] Traduit par M. Villemain.

par l'illustre et infortuné Strafford durant son procès; mais après ces deux hommes on ne rencontre que des orateurs parlant d'une façon monotone: comme l'a remarqué M. Villemain, on croirait entendre toujours le même homme.

Sous la reine Anne, un ministre habile, Bolingbroke, a dû être un grand orateur, si l'on en juge par ses écrits et par l'esprit prodigieux qu'il déployait dans la conversation, selon le témoignage de ses contemporains; mais ses discours n'ont pas été publiés. Pendant le long ministère de Walpole, Windham, lord Carteret, Pulteney, Sheridan, fixèrent sur eux l'attention de l'Angleterre. On trouve souvent, dans les discours de ces orateurs, l'éloquence positive des hommes d'affaires, des hommes d'État. Walpole est plein de finesse et de ruse, Windham est nerveux et serré, Sheridan est prodigieusement spirituel; mais le temps de la grande éloquence anglaise n'était pas encore venu. Elle n'eut son magnifique développement que vers la fin du dix-huitième siècle, lorsque la guerre d'Amérique agita l'Europe; la tribune anglaise retentit alors d'accens généreux, de pensées nobles et universelles qui trouvèrent de l'écho chez tous les peuples du continent.

William Pitt, lord Chatam, est la grande figure de cette glorieuse époque de l'histoire parlementaire d'Angleterre. Quoique né d'une famille assez médiocre, il reçut une éducation en harmonie avec

la carrière du parlement. Versé dans l'étude de l'antiquité, il pratiqua surtout Démosthènes et Cicéron, et y puisa non-seulement l'éloquence, mais des sentimens de fierté patriotique et de dignité personnelle. Après quelques voyages en France et en Italie, le jeune Pitt retourna dans son pays, et l'ascendant de son caractère et de son génie ne tarda pas à le faire nommer à la Chambre des communes par le bourg d'*Old-Sarum*. Il avait vingt-sept ans. Ses premières luttes contre le ministre corrupteur Walpole révélèrent un talent plein d'élégance, formé sur les beaux modèles antiques, et souvent d'une ironie et d'une ardeur admirables. Sa réputation s'établit rapidement dans toute l'Angleterre.

A la chute du duc de Newcastle, en 1756, William Pitt fut appelé au ministère. Fils d'un simple écuyer, ayant à peine deux cents livres sterling de revenu, il remplaça la naissance et la fortune par le génie, et succéda dans le pouvoir aux plus grands noms de l'Angleterre. Ce fut une victoire pour les idées démocratiques. Tombé du ministère et rappelé l'année suivante, William Pitt, pendant quatre années de gouvernement, étendit la puissance de l'Angleterre, qui domina alors presque tous les cabinets de l'Europe, et se répandit sur le monde pour l'asservir et l'exploiter. A l'avènement de George III, lord Bute s'empara de la confiance du prince, et William Pitt se retira des affaires, mais pour régner dans le parlement. Cet homme d'État possédait une

vertu sans laquelle l'on ne peut obéir à la voix de sa conscience, le dédain du pouvoir. Toujours ferme et ne se soumettant qu'à des principes, il porta toujours la tête haute devant les rois, parce que le gouvernement était pour lui un devoir et non une passion.

Appelé encore une fois au ministère en 1766, il fut nommé pair et créé vicomte de Chatam; mais, accablé d'infirmités et obligé de quitter le gouvernement, il se retira dans la Chambre des pairs, où il continua à défendre la liberté, la raison et la justice. Nous passons quelques détails de sa carrière parlementaire pour arriver au grand évènement qui fit éclater tout son génie de tribun. Nous voulons parler de la révolution américaine. On se rappelle combien l'Angleterre eut de peine à voir cet immense continent se détacher d'elle et revendiquer l'indépendance, qui est le droit sacré des nations. Comme toujours on vit un parti intraitable, ne tenant compte ni des idées, ni des faits, et s'obstinant à arrêter la marche des choses que rien n'arrête; en vain lord Chatam veut, par des concessions, concilier les droits de l'Angleterre et la liberté des colonies; la voix du génie est méconnue, mais au moins elle a recueilli l'admiration du monde.

Détachons des discours du grand orateur quelques fragmens qui pourront donner une idée de son talent. Le ministère venait de présenter un bill pour

l'envoi d'un nouveau corps de troupes en Amérique; lord Chatam prend la parole:

« Mylords, l'état de souffrance qui m'accable ne pouvait m'empêcher de soumettre à vos seigneuries mes pensées sur le bill aujourd'hui débattu et sur les affaires de l'Amérique. Si nous faisions un rapide retour sur les motifs qui ont engagé les ancêtres de nos concitoyens d'Amérique à laisser leur pays natal, à courir les dangers innombrables de ces contrées lointaines et inexplorées, notre étonnement de la conduite que tiennent leurs descendans devrait naturellement disparaître. Souvenez-vous que ce coin du monde est celui où des hommes d'un esprit libre et entreprenant se sont enfuis plutôt que de se soumettre aux principes serviles et tyranniques qui dominaient alors dans notre malheureuse Angleterre : et devez-vous vous étonner, mylords, que les descendans de ces hommes généreux s'indignent quand on veut leur ravir des priviléges si chèrement achetés! Si le Nouveau-Monde avait été colonisé par les enfans d'un autre royaume que l'Angleterre, ils y auraient apporté avec eux peut-être les chaînes de l'esclavage et l'habitude de la servilité. Mais ces hommes, qui se sont enfuis de l'Angleterre parce qu'ils n'y étaient pas libres, doivent garder la liberté dans le monde où ils ont cherché leur asile.

. . . .

» Mylords, je suis vieux; je voudrais conseiller au noble lord qui nous gouverne de prendre une mé-

thode plus douce pour régir l'Amérique; car le jour n'est pas loin où cette Amérique pourra rivaliser avec nous, non-seulement dans les armes, mais dans le commerce et dans tous les arts. Déjà les principales villes d'Amérique sont instruites et polies, et entendent la constitution de cet empire aussi bien que le noble lord qui nous gouverne.

» Mylords, c'est une doctrine que je porterai avec moi jusqu'à la tombe : ce pays ne possède pas sous le ciel le droit de taxer l'Amérique; cela est contraire à tous les principes de justice et de politique: il n'est point de nécessité qui puisse le justifier [1]. »

Dans tous ces débats sur la guerre d'Amérique, et ils durèrent des années, lord Chatam n'a cessé de montrer une éloquence sublime, pleine d'un profond sentiment d'humanité et solennelle comme la vieillesse; il n'a pas l'emportement terrible de Mirabeau, l'abondante et si harmonieuse parole de Démosthènes, mais il est grand de sa propre grandeur, grand surtout de la générosité de son âme, grand de son caractère. Il n'y a pas d'éloquence de premier ordre qui ne découle de cette source. La tribune française ne nous a pas offert l'alliance de tant de génie et de tant de vertu.

Plusieurs orateurs éminens se mêlèrent au drame politique dominé par lord Chatam. Burke, né en Irlande en 1730, eut pour père un avocat de Dublin;

[1] Traduit par M. Villemain.

il fit de bonnes études et se rendit à Londres à vingt-trois ans pour s'adonner au barreau. Mais il était pauvre, et cette profession se fait lentement; aussi Burke se mit à écrire pour les journaux et les éditeurs; son livre, *Réclamation en faveur de la société naturelle,* que M. Villemain a appelé une parodie des pamphlets irréligieux de Bolingbroke, lui attira beaucoup d'ennemis, surtout dans les rangs de l'aristocratie et des hommes religieux. Son active carrière d'écrivain le mit en rapport avec le célèbre critique Samuel Johnson, avec le peintre Reynolds et le comédien Garrick. Burke fit grand bruit comme publiciste, et les hommes politiques qui l'entouraient désiraient son entrée au parlement; mais sa pauvreté était un obstacle invincible. Un ministre, le marquis de Rockingham, lui fit don d'une propriété qui le rendit éligible : il arriva à la Chambre des communes à trente-cinq ans.

Les débuts oratoires de Burke étonnèrent l'Angleterre, qui n'avait jamais entendu un pareil langage; les orateurs de cette nation parlaient ordinairement la langue des affaires, langue positive et concise. Burke avait dans l'éloquence quelque chose de brillant, d'enthousiaste, d'oriental, qui est le caractère des écrivains de sa nation [1]. Aussi excita-t-il, dès qu'il parut, l'attention de tous les partis;

[1] Thomas Moore, entre autres, semble un enfant de l'Inde ou des bords de l'Euphrate, égaré dans l'Occident.

on critiquait souvent cette poésie si inattendue et si nouvelle à la tribune; mais elle avait de nombreux imitateurs, et ses détracteurs eux-mêmes contribuaient à la populariser.

Henri Fox n'eut pas, comme Burke, à lutter contre les obstacles d'une position obscure; il était fils d'Henri Fox, lord Holland, l'un des plus habiles amis de Walpole : par sa mère il était allié aux Stuarts. Chesterfield a dit de lord Holland : « Cet homme n'avait aucune notion, aucun principe de liberté, de justice; il méprisait comme des sots ou comme des hypocrites tous ceux qui pouvaient ou paraissaient y croire; et il a toujours vécu comme Brutus est mort, en appelant la vertu un vain mot. »

On comprend quelle influence un tel père pouvait avoir sur l'avenir de Fox; aussi, malgré des études brillantes, se livra-t-il de bonne heure à la dissipation et même au jeu, passion effrénée que lord Holland sembla favoriser en lui, et qui eut sur sa vie, comme sur celle de Benjamin Constant, une influence déplorable.

A dix-neuf ans il est appelé à la Chambre des communes. Le pouvoir trouva le moyen de dissimuler l'illégalité de sa nomination, et son père lui procura un emploi considérable; le jeune orateur se maintint donc pendant quelques temps dans la ligne ministérielle, dont cependant sa nature indépendante le faisait dévier quelquefois; mais, aux évènemens de la guerre d'Amérique, l'éloquence de

Burke enflamma celle de Fox, et non-seulement il passa dans l'opposition quand il s'agit de la grande question américaine, mais il défendit avec force les droits des catholiques d'Irlande, et reçut pendant la séance un billet de lord North qui lui annonçait sa destitution. De ce moment Fox sera fidèle aux idées de liberté et de justice; le grand orateur sera toujours sur la brèche quand il faudra défendre l'indépendance des peuples ou arracher un citoyen au despotisme du pouvoir.

L'homme contre lequel il devait lutter toute sa vie, le second fils de lord Chatam, William Pitt, reçut une éducation aussi sévère que celle de Fox avait été libre et imprudente. L'illustre Chatam et lady Esther, sa femme, fortifièrent de tout leur pouvoir, dans le cœur de ce jeune homme étonnant, les sentimens d'une piété austère. Il étudia les auteurs grecs et latins avec un enthousiasme étrange, non-seulement les historiens et les orateurs, mais les poètes. Son professeur Wilson a dit : « Sa sagacité était si vraie et si profonde, son intelligence si prodigieuse, il avait si bien étudié toutes les beautés, toutes les finesses de la langue grecque, que si l'on avait découvert de son temps une pièce inconnue de Ménandre ou d'Eschyle, ou une ode de Pindare, je suis persuadé qu'il l'aurait sur-le-champ mieux entendue que les plus célèbres érudits. »

La correspondance de lord Chatam révèle toute son exquise tendresse pour cet enfant de génie;

quand ce grand homme mourut, Pitt avait dix-huit ans, et trois ans après il siégeait à la Chambre des communes. On lui propose un ministère, qu'il refuse. Fox saisit le pouvoir et tomba bientôt devant la majorité de la Chambre des pairs. William Pitt avait alors vingt-quatre ans; il s'empara du ministère comme d'une conquête; les circonstances étaient graves, et tout le monde redoutait alors cette épreuve. Pitt n'avait pas l'éloquence éclatante de son glorieux père, mais plus de raison pratique, plus d'appréciation froide des choses, une logique invincible et une volonté si énergique et si patiente, que les plus fiers caractères se sentaient domptés par ce jeune homme impassible, qui accueillait avec un sourire les paroles les plus ardentes de l'opposition.

Les débats sur l'Amérique terminés, trois grandes questions se présentent dans les annales du parlement anglais pendant la dernière partie du dix-huitième siècle : le bill de l'Inde, la régence et la révolution française.

Les immenses richesses de l'Inde dédommageaient amplement l'Angleterre de ses pertes dans le Nouveau-Monde; mais les *Verrès* modernes ne manquaient pas dans ces vastes et opulentes contrées. Le procès de Hastings, le plus célèbre spoliateur des Indiens, fixa les regards de l'Europe entière. Fox, par son éloquence et l'autorité qu'il avait conquise dans le parlement, s'était saisi du

pouvoir. Peu aimé du prince dont il était ministre, le grand orateur présenta un bill sur l'Inde, dans le but de remédier aux abus énormes dont nous venons de parler, et chercha à transférer à la Chambre des communes une des plus influentes prérogatives de la couronne, la disposition de places très-lucratives. La Chambre des communes était trop intéressée dans la question pour ne pas seconder les vues du ministre; mais son projet échoua à la Chambre des lords. Fox tomba et Pitt monta au pouvoir.

La position du jeune ministre était des plus délicates; il fallait régler cette grande affaire de l'Inde et lutter contre le puissant orateur récemment ministre et redevenu le chef de l'opposition. Le nouveau bill fut rejeté, et Pitt resta trois mois inébranlable devant cette Chambre qui repoussait impitoyablement toutes ses propositions. Il déploya dans ces luttes une ténacité héroïque, qui jeta toute l'Angleterre dans une sorte d'admiration. Au bout de trois mois d'échecs, il se sentit fort, obtint du roi une dissolution, et la nation nomma une chambre qui prêta au jeune ministre l'appui d'une nombreuse majorité. Dès lors Pitt s'établit à demeure dans le fauteuil ministériel : il y resta vingt ans.

Voilà le premier drame du parlement anglais depuis la révolution américaine. Pitt, fort de l'amitié du roi et de son influence parlementaire, s'occupait de l'agrandissement de sa patrie, lorsque tout à coup, en 1788, George III, ce prince d'une vie aus-

tère, d'une âme modérée et noble, est frappé d'aliénation mentale.

Fox apprend cette nouvelle en Italie, où il était allé se délasser des fatigues d'une session laborieuse. Il accourt en toute hâte à Londres; le prince de Galles, successeur de la couronne, était dévoué à l'opposition, et l'illustre orateur comptait bien ressaisir le pouvoir.

La session s'ouvre sans discours de la couronne; Pitt annonce aux Communes le déplorable état du monarque; il demande que l'on cherche dans la législation et l'histoire d'Angleterre quelle conduite il convient de tenir dans cette circonstance solennelle.

Fox, impatient, combat tout délai, toute recherche, et déclare que le prince régent doit immédiatement recueillir le pouvoir. Pitt maintient son opinion et demande un comité de recherches; il est formé et fait son rapport. Alors la lutte s'engage, savante et vive tout à la fois, lutte de principes, mais bien plus encore (il faut malheureusement le reconnaître) d'ambition personnelle. C'est Pitt, le défenseur du pouvoir, qui invoque la souveraineté parlementaire pour régler la régence; c'est Fox, l'homme aux doctrines populaires, qui défend l'hérédité et repousse l'intervention du parlement: c'est ainsi que l'égoïsme fait taire la conscience.

En lisant ce débat, imparfaitement il est vrai, comme on peut le lire dans des fragmens insuffi-

sans, car les discours du parlement d'Angleterre à cette époque n'ont pas été conservés tout entiers, on remarque chez les deux grands maîtres de la parole un langage ferme et simple, une ironie qui des deux côtés frappe juste puisque tous deux s'accusent d'ambition, la langue des affaires, grave et le plus souvent calme. Il ne faut donc pas chercher ici ce tumulte de paroles qui retentissait dans l'agora ou dans le forum, ni cette fougue terrible que nous rencontrerons bientôt en France.

Nous choisissons le plus énergique passage de Fox :

« Je vous le demande, dit-il, est-ce ici l'occasion de déployer ce pouvoir constitutionnel de résistance à la prérogative et de combattre l'influence de la couronne dans cette Chambre? Je l'avoue, j'ai tiré gloire de cette lutte quand la couronne était dans la plénitude de ses pouvoirs; mais je rougirais de fouler aux pieds ses droits, maintenant qu'elle est gisante devant nous, dépourvue de toute force et incapable de résistance. Que le très-honorable gentilhomme s'enorgueillisse d'une semblable victoire, qu'il triomphe sans combat, qu'il prenne avantage des calamités et des misères de l'humaine nature; que, semblable à quelque avare et dur seigneur d'un manoir voisin de la mer, il se gorge de richesses acquises par le pillage des naufragés, et par ce droit rigoureux de *trouvailles* et d'*aubaines* exercé sur toutes les choses que les accidens variés du

malheur peuvent jeter en sa puissance; pour moi, je ne me vanterai jamais d'avoir remporté de telles victoires et d'avoir garni mes mains de richesses amassées à ce prix. »

L'insulte était poignante; Pitt n'en semble pas ému; il répond froidement, faisant d'abord de longues citations historiques qu'il puise dans les règnes éloignés de Richard II et de Henri VI; puis, quand il a traité longuement et théoriquement la question de régence, il aborde la question personnelle, et le fait avec une remarquable dignité. Fox avait dit qu'il redoutait la régence du prince de Galles parce qu'il savait qu'il n'avait pas sa confiance : Pitt répond :

« Quant à cette prétendue conviction de ne pas mériter la confiance du prince, tout ce que je puis dire, c'est que je ne connais qu'un moyen, pour tout autre ou pour moi, de mériter cette faveur, c'est d'avoir constamment travaillé dans la vie publique à faire son devoir envers le roi, père du prince, et envers le pays. Si, par de tels efforts pour mériter la confiance du prince, je l'avais cependant perdue, quel que fût le motif d'une chose si pénible pour moi, j'en aurais du regret sans doute, mais, je le dis hardiment, il me serait impossible d'en avoir du repentir. »

Pitt fut vainqueur dans cette lutte; il fit voter son projet de bill sur la régence, par lequel il mettait son propre pouvoir à l'abri de celui du régent.

Puis tout à coup, et comme pour le récompenser de sa victoire, Georges III recouvra la raison, et le ministre triomphant vint l'annoncer aux Chambres. . . . .

Quand la révolution française éclata, ce vaste ébranlement social retentit dans le monde entier; il étonna principalement l'aristocratique Angleterre, dont les deux révolutions avaient respecté tout ce que nous brisions avec dédain. Des débats orageux agitèrent le parlement : nous y retrouvons les mêmes orateurs; un homme d'un esprit très-brillant, l'Irlandais Sheridan, vint prendre place parmi eux. Voici sa biographie spirituellement retracée par M. Villemain :

« Le début de sa vie fut un duel, un enlèvement et un mariage avec une cantatrice. La seconde passion de sa vie fut un amour effréné pour le jeu, et la dernière, j'ai honte de le dire, un amour effréné pour le vin.

» Époux de cette jeune et brillante cantatrice, que par un sentiment d'orgueil bien placé il voulut éloigner du théâtre, Sheridan donna d'abord des soirées musicales, puis il composa pour vivre et se fit auteur dramatique; bien plus, il mit en comédie la romanesque histoire de son mariage, et, pillant une autre pièce de théâtre qu'un poète du temps avait composée sur le même sujet, il se fit à la fois le plagiaire de sa propre aventure et des plaisanteries publiées contre lui-même. Il y avait

peu de dignité dans cette manière de tirer parti de tout et de prendre ses sujets si près de soi. »

L'École de la médisance, spirituelle comédie de Sheridan, en fit bientôt l'homme à la mode; il se lia avec Fox et ne tarda pas à arriver à la Chambre, où il resta long-temps silencieux, et d'abord effrayé de ces débats de tribune auxquels il n'était pas accoutumé. Ses discours étaient des pamphlets mordans et amers qu'il répandait dans le public, qui les dévorait. Dès qu'il parla, il excita comme orateur la même admiration.

Les débats du parlement d'Angleterre eurent, à l'instant de la révolution française, une importance énorme : c'est de là que devait sortir la guerre acharnée de toutes les nations contre la France; cette guerre, Pitt la portait en lui, dès qu'il vit l'esprit envahissant de notre révolution; sa patiente volonté laissa les orateurs, et surtout Fox, user leur ardeur en des luttes qu'il savait dominer. Burke vint d'ailleurs en aide au ministre; les violences, mêlées à la régénération de la France, avaient révolté le brillant tribun. Le combat s'engagea vivement en 1791. « J'admire la constitution nouvelle de la France, dit Fox, comme le plus glorieux monument de liberté que la raison humaine ait élevé dans aucun temps et dans aucun pays. »

On sait l'amitié qui unissait Burke et Fox : aussi le premier hésita-t-il d'abord à repousser un éloge qui le blessait dans ses convictions les plus chères.

Mais il se décida enfin, et, comparant les révolutions des deux pays, il jeta un blâme amer sur la France. Comme toutes les imaginations très-brillantes, Burke était sujet à l'éblouissement; évidemment il n'aperçut pas la portée immense de la révolution française. Fox fut ému; il répondit à son ami avec l'accent d'une tendresse profonde et d'une grande admiration pour son adversaire; mais Sheridan se lança tout à coup dans le débat avec sa légèreté ordinaire et son incisive parole. Il proclama la légitimité de la révolution de France, et jeta l'ironie à pleines mains sur le discours de Burke, qui s'irrita et vint déclarer que désormais il était séparé de Sheridan en politique. Le premier de ces orateurs, esprit ardent et exclusif, ne savait pas distinguer l'homme privé de l'homme public; on le vit donc sacrifier l'amitié de Sheridan, et bientôt celle de Fox. Toutefois la liaison intime de Fox et de Burke persista encore jusqu'à la discussion sur le bill relatif au Canada.

La passion de Burke, à cette époque, était la haine de la révolution française; aussi, en discutant le bill de *Québec*, s'empressa-t-il de féliciter le ministère de n'avoir pas basé la charte donnée à cette colonie sur *cette désastreuse et coupable déclaration des droits de l'homme qui avait mis le feu à la France.* Puis il retraça, avec la véhémence ordinaire de sa parole, tous les évènemens de notre révolution, qu'il accabla de sa colère.

Fox fut admirable : la conviction profonde de l'homme politique, combattue par une amitié tendre et contristée, lui donna un accent plein de solennité et d'attendrissement. Il défendit la révolution française avec chaleur, mais sans l'enthousiasme ardent que son rival portait dans l'attaque. Burke répliqua en frémissant de colère. Enfin il arriva à cette extrémité :

« Je le sais, dit-il, dans notre carrière nous avons été divisés, M. Fox et moi, sur plus d'un sujet : sur la réforme parlementaire, sur le bill des dissenters, sur le mariage du roi ; mais jamais ces dissidences d'opinion n'avaient un seul moment interrompu notre fidèle amitié. A l'époque de la vie où je suis arrivé, il est peu raisonnable de provoquer des ennemis ou de donner à ses amis une cause de rupture et d'abandon. Mais je suis si fortement, si invariablement attaché à la constitution anglaise, que je ne puis hésiter. Mon devoir public, ma prudence, mon amour de mon pays, m'ordonnent de m'écrier : Fuyez la constitution française ; séparez-vous d'elle. » Fox, ému, prononça ces mots : « Mais ce n'est pas une rupture d'amitié. » — « C'est une rupture d'amitié, reprit l'inflexible Burke ; je sais ce qu'il m'en coûte ; j'ai fait mon devoir, au prix de la perte d'un ami : notre amitié est finie. »

Puis sa fougue alla croissant, et, avec un langage éblouissant d'images, qui était toujours dans sa bouche quand la passion l'animait, il se mit à sup-

plier Fox et Pitt de sauver par leur alliance l'Angleterre et le monde.

Fox, accablé, se lève de nouveau, et long-temps il s'arrête sur le souvenir de cette amitié si longue et si tendre. Mais enfin sa nature d'orateur ne peut s'éteindre, et, quand il arrive à discuter les faits politiques, il devient plus énergique, plus amer que jamais, et Burke, dans une nouvelle réplique, redouble à son tour d'amertume et de vivacité.

Le parlement anglais, habitué à ses froides discussions d'affaires, fut étonné de ce drame; il est resté comme un souvenir unique dans l'histoire de cette puissante nation.

Cette division des grands orateurs de l'opposition servait les projets de Pitt, qui conserva son attitude calme et dissimula le bonheur que lui donnait cette lutte mémorable. Il se sentit dès lors maître du parlement et des rois de l'Europe.

En 1789, un philanthrope, Wilberforce, demanda aux Chambres l'abolition de la traite des noirs. Fox et Pitt furent superbes dans cette discussion; mais ce dernier fixa principalement les regards de l'Angleterre, parce qu'il sut allier les vues positives d'un homme d'État, habitué à gouverner un peuple puissant, au sentiment d'humanité qui domine cette grande question. Son discours très-développé est remarquable par la méthode savante qui harmonise ses diverses parties; chaque point que l'orateur veut éclaircir est considéré sous toutes

ses faces : on sent partout le travail d'un esprit supérieur qui aperçoit d'un coup d'œil toutes les ramifications d'une idée. Pitt a ici plus de poésie que l'on n'en trouve ordinairement dans ses paroles. Voici comment il termine :

« Si nous écoutons la voix de la raison et du devoir, si nous obéissons cette nuit à leurs conseils, quelques-uns d'entre nous pourront vivre assez pour contempler le revers du spectacle dont nous détournons aujourd'hui les yeux avec honte et regret. Nous pourrons voir les naturels d'Afrique engagés dans les paisibles travaux de l'industrie et dans les soins d'un commerce légitime ; nous pourrons voir les rayons de la science et de la philosophie poindre sur cette terre qui, dans une époque plus tardive encore, pourra briller d'une pleine lumière... Alors nous pourrons espérer que l'Afrique enfin, après toutes les autres parties du monde, recevra vers le soir ces félicités qui sont descendues sur nous avec tant d'abondance à une heure plus matinale de l'univers. Alors l'Europe, profitant de cette amélioration et de ce bonheur, recevra une juste compensation de sa générosité, s'il faut appeler générosité de ne plus retenir ce continent sous les ténèbres qui, dans d'autres régions plus favorisées, ont disparu si vite. »

Voilà de l'éloquence littéraire ; malgré toutes ces belles choses, la mesure ne fut adoptée qu'avec des restrictions qui retardèrent d'un demi-siècle son

exécution entière. Toutefois, a dit M. Villemain, c'est de cette époque, de ce discours que commence la réforme de cette grande cruauté de la civilisation.

Au milieu de ces discussions orageuses, Pitt poursuivit silencieusement son dessein d'allumer en Europe cette guerre terrible qui devait réunir toutes les nations contre notre France héroïque. Les écrivains français du dix-neuvième siècle, si remarquables par l'appréciation impartiale des faits européens, ont fait taire le sentiment national et rendu toute justice au génie du ministre anglais. Pitt et la France se disputèrent l'omnipotente influence sur le sort du monde, le premier en enlaçant tous les peuples dans une vaste coalition, la seconde en luttant par de gigantesques efforts, et plus tard par la génie et la volonté colossale de Napoléon, contre l'Europe coalisée. L'habileté de Pitt dans le parlement anglais pendant ce long et terrible drame est réellement admirable. Son infatigable patience lutte avec une étonnante énergie contre chaque victoire française, contre l'opposition éloquente qui lui demandait des trêves et à laquelle il répondait par des batailles. Époque déplorable où les deux plus puissantes nations de l'Occident n'étaient animées que par la fureur de la destruction, où les intelligences qui n'auraient dû s'appliquer qu'à éclairer les hommes ne songeaient qu'à régner despotiquement sur le monde!

Ainsi qu'on a pu l'entrevoir dans ce résumé, la gloire de la tribune anglaise fut grande au dix-huitième siècle. Puis elle s'éclipsa pendant plusieurs années. De ces brillans orateurs, Burke mourut le premier; nous avons essayé de caractériser son éloquence, tout étincelante d'images orientales. Pitt quitta ce monde à quarante-sept ans, épuisé par les travaux et les émotions de la tribune et du pouvoir. Le grand homme d'État n'avait rien de la manière de Burke; sa parole était grave, concise, le plus souvent positive et logique comme la langue des affaires. Il aimait la poésie passionnément; mais il savait s'en dépouiller entièrement dès qu'il devenait homme d'action. Fox lui succéda pendant quelque temps au ministère et mourut. C'est de tous ces hommes celui qui réalise le plus complètement peut-être l'idéal de l'orateur. Son âme généreuse, qu'une mauvaise éducation n'avait pu gâter, donnait à sa parole quelque chose d'élevé et de chevaleresque; il aimait la France parce qu'il sentait que cette nation avait parmi toutes les nations de l'Europe le rôle le plus brillant et le plus noble, parce qu'il la considérait comme le foyer d'où s'échappaient les grandes et salutaires pensées, les sentimens de fraternité et de dévouement qui préparent la paix et l'unité du monde. L'éloquence de Fox était un très-heureux mélange de raison et d'imagination; moins homme d'État que Pitt et moins poète que Burke, il est peut-être plus complet que tous deux comme tribun.

Quant à Sheridan, sa manière se distinguait par un esprit sarcastique, léger, aventureux, qui excitait toujours très-vivement l'attention quand il ne portait pas la conviction dans l'esprit. On reconnaissait souvent à la Chambre l'auteur de *l'École de la médisance*. Il mourut dans une extrême misère, ayant tout perdu, même sa popularité.

L'éloquence judiciaire fleurit au dix-huitième siècle en Angleterre; lord Erskine est son plus illustre représentant. Troisième fils du comte de Buchan, il naquit en Écosse vers 1750, servit quelque temps dans la marine et dans l'armée, puis, entraîné par une irrésistible vocation, se livra au barreau, dont il devint la gloire. Il fut successivement procureur général, chancelier du prince de Galles, pair d'Angleterre, puis grand chancelier sous le ministère de Fox. Son rôle dans le parlement fut secondaire, mais il régna au barreau. Toute l'Europe a ratifié ces mots de madame de Staël, dans ses *Considérations sur la révolution française* : « Je ne saurais trop recommander le recueil des plaidoyers de lord Erskine, l'avocat le plus éloquent et le plus ingénieux de l'Angleterre. » Il combattit toute sa vie pour la raison, la justice et la liberté; son caractère était aussi beau que son talent. Erskine réalisait l'idée de l'orateur romain : *vir bonus dicendi peritus*. Parmi les nombreux plaidoyers de cet avocat, l'Angleterre admire surtout

barreau des trois royaumes : le style anglais proprement dit, simple, sans ornement, réduit à l'aride discussion du fait ; le style irlandais, fleuri, pathétique, exalté ; et le style écossais, qui tient de l'un et de l'autre : ce dernier serait donc le type de la perfection. Il en approche en effet dans les discours d'Erskine. »

Nous arrivons au terme de notre étude sur la littérature anglaise ; recueillons-nous un moment devant cette grande manifestation de l'intelligence humaine.

La littérature du Nord descend des bardes calédoniens, de la mythologie islandaise et des poésies scandinaves. L'Angleterre est le peuple qui résume le mieux le génie du Nord ; il s'est, pour ainsi dire, incarné dans Shakspeare.

La poésie des peuples du Nord est surtout admirable comme expression de la douleur ; elle tire sa puissance de cette tristesse. Madame de Staël a dit avec sa profondeur ordinaire : « La poésie mélanco-

lique est la poésie le plus d'accord avec la philosophie. La tristesse fait pénétrer bien plus avant dans le caractère et la destinée de l'homme que toute autre disposition de l'âme. Les poètes anglais qui ont succédé aux bardes écossais ont ajouté à leurs tableaux les réflexions et les idées que ces tableaux mêmes devaient faire naître ; mais ils ont conservé l'imagination du Nord, celle qui se plaît sur le bord de la mer, au bruit des vents, dans les bruyères sauvages, celle enfin qui porte vers l'avenir, vers un autre monde, l'âme fatiguée de sa destinée.

» L'imagination des hommes du Nord s'élance au delà de cette terre dont ils habitent les confins ; elle s'élance à travers les nuages qui bordent leur horizon et semblent représenter l'obscur passage de la vie à l'éternité[1]. »

L'influence du climat sur la législation et les mœurs, signalée par Montesquieu, n'est pas moins puissante sur la littérature. La lumière et la chaleur font aimer la terre et communiquent leur éclat à l'intelligence. Le ciel terne ou sombre, les tempêtes qui mugissent, les montagnes de glaces, remplissent le cœur d'effroi et de mélancolie, et portent notre pensée et nos souhaits vers une existence meilleure.

Ce raidissement de l'âme humaine contre sa destinée terrestre, cet effort sublime vers une destinée

[1] De la littérature.

supérieure, voilà la magnifique inspiration de la poésie de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France du dix-neuvième siècle.

Depuis le christianisme il n'existait qu'un seul grand chef-d'œuvre poétique, *la Divine comédie* du Dante, lorsque Shakspeare créa son théâtre, que l'on pourrait, par analogie, appeler la *comédie humaine*. Jusque-là la langue anglaise n'avait fait que préluder à sa gloire : elle en atteignit le sommet d'un seul bond. Jamais tableau plus vaste et plus varié des caractères et des passions n'avait été présenté aux hommes. Ce grand peintre de la souffrance, de l'amour et du remords a une profondeur de sentiment et de génie qui révèle une des plus puissantes natures de l'histoire. Jamais le pathétique et la terreur n'ont été poussés aussi loin. La vie tourmentée que nous expose presque toujours le drame de Shakspeare est conforme à l'idée d'expiation; mais, pour un poète venu seize siècles après le Christ, il ne fait pas assez rayonner l'espérance céleste.

Le second grand poète de l'Angleterre, qui vint dans le siècle suivant, Milton, est plus près de Dieu; sa poésie élève l'âme comme les livres saints; son éloquence est sublime comme celle des prophètes. Ces deux grands hommes dominent de bien haut toute la poésie anglaise.

Que sont auprès d'eux Dryden, Pope, et même toute l'école moderne? Byron a des fragmens aussi

beaux peut-être que les plus beaux de Shakspeare et de Milton; mais où est l'œuvre du noble lord que l'on osera comparer à *Macbeth*, à *Othello*, au *Paradis perdu?*

Toutefois le temps de l'histoire n'est pas venu pour le dix-neuvième siècle; aucun contemporain ne peut l'apprécier comme le fera la postérité; aucun ne peut dire quelle place occuperont dans la littérature tels écrivains venus entre le dix-huitième siècle et le travail inconnu du vingtième. Nécessairement le point de vue changera selon la pensée et le génie de l'époque qui nous succédera dans l'histoire générale du monde. Nous devons donc seulement donner ici une idée de l'opinion actuelle de l'Europe sur les poètes anglais des commencemens du dix-neuvième siècle. Les deux écrivains les plus populaires de cette pléiade glorieuse sont Byron et Walter Scott. La pensée orageuse, l'âpre amertume, le désespoir sombre, l'esprit de révolte du premier ont impressionné profondément toutes les âmes ardentes. L'éclat magnifique de la poésie de Byron a été salué par les critiques anglais comme une renaissance de leur grande poésie nationale. La vie aventureuse du noble lord a encore augmenté le bruit qui s'est attaché à ses pas.

Les poèmes de Walter Scott furent effacés par ceux de Byron et par les romans de l'auteur lui-même. Richardson, Fielding et un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels plusieurs femmes de-

venues très-célèbres, ont fait de l'Angleterre la patrie du roman, de la peinture des douceurs et des souffrances de la vie privée. Walter Scott s'est emparé de l'histoire, et cela avec une telle profondeur de coup d'œil, que, par ses romans, il a pour ainsi dire créé des historiens. C'est un conteur délicieux, spirituel, moral, plein de variété, abondant, trop abondant peut-être, tendre sans passion, un observateur admirable, dont l'œuvre peint autant de caractères que l'œuvre de Shakspeare lui-même. Il a charmé le monde entier par ses récits. L'Irlandais Moore, fidèle à son origine, a jeté sa brillante poésie sur la mythologie orientale et ressuscité les vieilles mélodies nationales de sa patrie.

Bien moins connus de l'Europe, Crabbe, Wordsworth, Coleridge, Shelley, Southey et bien d'autres encore sont aujourd'hui très-feuilletés en Angleterre. Wordsworth et Crabbe nous paraissent les deux plus grands parmi ces hommes. Le premier pénètre d'un regard profond les mystères du monde invisible : sa poésie reproduit les plus hautes pensées de la métaphysique chrétienne. Comme Shakspeare, Milton, Byron, comme tous les poètes anglais, il tire des beautés sublimes de la contemplation de la nature ; comme eux il est mélancolique, mais le plus consolateur de tous : c'est dire qu'il est le plus religieux. Tel est le chef de l'école appelée lakiste, parce que ses poètes habitent les rives des lacs du nord de l'Angleterre. Wordsworth

a souvent chanté les souffrances et le travail du peuple, comme le révérend George Crabbe, dont les poèmes sont une histoire philosophique du paysan et de l'ouvrier anglais. Il peint leurs mœurs et leurs vices et fait ressortir de cette peinture des leçons très-hautes de morale sociale. Les vers de Crabbe sont à consulter comme les statistiques de la justice criminelle, pour apprécier l'état des classes laborieuses en Angleterre au commencement de ce siècle.

La poésie anglaise suit dans notre époque sa voie mélancolique et sublime; la douleur continue à être sa véritable inspiration. La gaîté anglaise elle-même a quelque chose de triste; *l'humour* est un rire amer; les auteurs de la Grande-Bretagne n'ont jamais pu atteindre au rire franc et de bon ton de la comédie française. Aucune nation n'aurait pu produire cette charmante scène du salon de Célimène, qui est le reflet de la plus brillante société de Paris au temps de Louis XIV. Pour arriver à ce ton exquis, il fallait fréquenter les réunions du grand monde parisien à cette époque d'élégance et de manières aristocratiques, perdues aujourd'hui. La comédie anglaise est presque toujours une imitation de la nôtre ou un assemblage grotesque de farces grossières.

« Il y a trois époques très-distinctes dans la situation politique des Anglais, dit madame de Staël : les temps antérieurs à leur révolution, leur révo-

lution même, et la constitution qu'ils possèdent depuis 1688. Le caractère de la littérature a nécessairement varié suivant ces diverses circonstances. Avant la révolution, on ne remarque en philosophie qu'un seul homme, le chancelier Bacon. La théologie absorbe entièrement les années mêmes de la révolution. La poésie a presque seule occupé les esprits sous le règne voluptueux et despotique de Charles II; et ce n'est que depuis 1688, depuis qu'une constitution stable a donné à l'Angleterre du repos et de la liberté, qu'on peut observer avec exactitude les effets constans d'un ordre de choses durable. »

Avant le chancelier Bacon, il serait juste de ne pas oublier le moine Roger Bacon, qui eut un magnifique pressentiment de toutes les sciences. Quant au chancelier, c'est un des plus beaux noms de l'histoire philosophique; il lança le monde dans la voie de l'expérimentation, et apprit aux hommes qu'ils devaient s'emparer de plus en plus des forces de la nature pour la dominer et la faire servir à augmenter la somme de bonheur qui est accordée dans ce monde à l'espèce humaine[1]. Cette marche

[1] Bacon a été réfuté de nos jours par un de nos plus illustres écrivains, le comte Joseph de Maistre. Son livre offre le caractère emporté, qui est celui de ses autres ouvrages. Les élèves insensés de Bacon au dix-huitième siècle ont nui à leur maître, dont l'œuvre immense est sans doute entachée d'erreurs gra-

scientifique imprimée par Bacon à la nation anglaise sera désormais celle de sa philosophie tout entière. Newton, si profondément religieux, et si prodigieux dans le domaine scientifique, donna son puissant appui aux vues d'analyse de Bacon, et démontra la mécanique céleste avec une force de génie inconnue jusqu'à lui. Locke, en réduisant les études métaphysiques à la sensation, se plaça à un point de vue incomplet sans doute; mais il ne faut pas oublier que son sens élevé le fit mettre en réserve dans l'ordre de foi tout ce qui ne peut être observé par nos sens.

La même passion pratique domine les études politiques des Anglais; on peut s'en convaincre dans les écrits de Hobbes, Ferguson, Locke, Shaftesbury, Hume, Bolingbroke, etc. L'expérience est leur règle. Nous sommes loin des temps de Thomas Morus; avec cette tendance l'Angleterre avancera désormais lentement : elle semble abandonner le vaste champ des théories à la France.

Un défaut remarquable dans les livres de l'Angleterre est le manque de concision dans le style; ses écrivains ne savent pas se borner; ils n'ont pas non plus autant que les Français ce tact appelé goût et qui ne s'acquiert que par la fréquentation d'une société élégante dont, il est vrai, nous avons aujourd'hui bien moins de modèles sous les yeux.

ves; mais ce n'est pas une raison pour fermer les yeux sur sa véritable gloire.

Les vers anglais sont supérieurs à la prose, les pages les plus éloquentes des écrivains de cette nation sont certainement en langage métrique. Cette littérature a cela de commun avec la littérature italienne, quoique rien ne diffère plus que le génie des deux peuples.

Les meilleurs prosateurs anglais, Bolingbroke, Addison, sont froids et manquent d'images, si on les compare aux poètes de leur nation. Burke seul, cet illustre ennemi de la France, rappelle dans son livre contre elle l'éloquence de notre patrie. Les *Lettres de Junius* sont un des plus brillans écrits politiques de la Grande-Bretagne; l'auteur de ce célèbre pamphlet reste encore aujourd'hui un mystère.

Le même caractère de raison froide, de sens pratique, observé chez presque tous les prosateurs anglais, se retrouve chez leurs orateurs politiques et religieux. C'est avec cet esprit que la Grande-Bretagne est devenue la première nation commerçante du monde, et nous n'aurions qu'à saluer sa puissance si son gouvernement était plus scrupuleux sur les moyens employés pour parvenir à l'accomplissement de ses vastes desseins.

Comme nous avons vu l'espagnol et le portugais se répandre dans l'Amérique du sud, ainsi l'émigration anglaise dans l'Amérique du nord y a formé une des plus fortes nations du globe, et la langue

de la Grande-Bretagne y a trouvé de nouveaux interprètes. Les détails de la littérature américaine n'ont pas encore été assez étudiés pour que le temps d'une histoire générale soit venu pour elle[1]. Cependant, depuis près d'un siècle, l'intelligence humaine travaille sur cet immense continent, qu'elle a élevé sous plusieurs rapports à un admirable degré de civilisation. Les États-Unis citent avec orgueil dans l'histoire Marshall, Sparks, Ramsay, Irving, Prescott et quelques autres. C'est dans cette contrée qu'il faut étudier les véritables théories démocratiques : les Hamilton, les Madison, les Jefferson, n'ont rien à envier aux publicistes européens. L'Amérique cite dans l'éloquence de la chaire Buckminster, Channing, Deway; dans la morale, l'illustre Francklin, si remarquable déjà par sa grande découverte du paratonnerre, et dont les écrits sont un modèle de haute raison pratique et de sentiment religieux; dans la métaphysique, Jonathan Edwards; dans les sciences naturelles, Francklin, Wilson, Bowdietch; dans la jurisprudence, Livingston, Duponceaux, Slory, etc. Parmi les orateurs

[1] Nous recommandons aux lecteurs qui voudraient connaître quelques détails sur la littérature américaine le volume de M. Eugène-A. Vail, intitulé : *De la littérature et des hommes de lettres des États-Unis d'Amérique*. Le style rappelle souvent que l'auteur parlait habituellement une autre langue; mais ce livre contient des documens intéressans que nous ne connaissons pas ailleurs.

politiques des États-Unis on cite surtout les Adams, Clay, Webster, Everett.

Les travaux d'imagination ont popularisé en Europe deux noms américains : Washington Irving et Cooper. Le premier est souvent un moraliste plein de douceur et d'esprit, le second un peintre magnifique du désert et de l'Océan.

Quant aux poètes Percival, Bryant, Halleck, Sigourney, Barlow, ils jouissent de l'estime de leurs concitoyens, sans être parvenus à faire retentir leurs noms en Europe, et à vrai dire nous ne pensons pas qu'ils puissent occuper une place très-élevée parmi les interprètes d'une poésie si riche et si justement célèbre.

Que deviendra ce travail de l'intelligence américaine? quel sera un jour le rang de cette poésie? Il est difficile de le prévoir; mais cependant on doit reconnaître que les États-Unis se trouvent sous ce rapport dans une position malheureuse; ils naissent à peine et sont précédés par une des premières littératures de l'Europe. Il ne peut naître parmi eux de ces génies qui créent une langue et ont presque toujours quelque chose d'instinctif et de spontané qui ne se retrouve pas dans les époques plus avancées. Il manquera éternellement à l'Amérique le signe le plus caractéristique peut-être de toute nation, un langage qui soit à elle.

DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

AU 18e SIÈCLE.

IV.

Commencement du dix-huitième siècle. — Wieland. — Klopstock. Gessner. — Lessing. — Winkelmann. — Divers centres littéraires. — Voss. — Burger. — Herder. — Goëthe. — Schiller. — Werner. — Kotzebue. — J. de Muller. — Novalis. — Jean-Paul Richter. — Tieck, etc. — Philosophie. — Kant. — Fichte. — Schelling. — Hegel. — Jacobi. — Brucker. — Tiedmann. — Tennemann. — Religion. — Lavater. — Michaëlis. — Herder. — Le comte F. de Stolberg. — Aurore du dix-neuvième siècle. — Résumé. — Adieux à la littérature du nord.

Nous avons laissé l'Allemagne, vers le milieu du dix-septième siècle, dans une déplorable prostration politique et intellectuelle, qui s'est prolongée pendant cinquante années encore. Après ce sommeil, au commencement du dix-huitième siècle, la puissance de l'Allemagne surgit de nouveau. L'Autriche redevint grande parmi les nations, les princes allemands protégèrent les sciences, la poésie

sembla renaître, mais cependant sans originalité, sans esprit national; l'imitation française arrêtait l'élan germanique. Un critique, Gottsched, qui a rendu de grands services à la langue allemande, tout en méconnaissant le véritable génie de l'Allemagne, poussait ses compatriotes dans les voies de l'imitation en exaltant les beautés de l'antiquité, de l'Italie et de la France, tandis que deux littérateurs suisses, Breitinger et Bodmer, s'efforçaient de démontrer que la poésie anglaise devait être surtout étudiée par les allemands. Günther, Brocker, Zacharie, Gellert, Weisse, Gleim, Kleist, Rammler et d'autres encore produisirent un grand nombre d'odes et de chansons, dans lesquelles la langue allemande apparaissait de plus en plus épurée et forte; mais l'imitation, le manque d'originalité entachait souvent toutes ces œuvres. Lichtwer, Liskow, Rubener, Gellert et Lessing s'essayaient dans la fable. Hagedorn et Haller donnèrent à leur poésie une allure plus nationale, quoiqu'un peu enchaînée encore; mais çà et là se rencontraient des accens pathétiques ou sublimes, qui étaient comme l'aurore de la grande époque allemande. Haller, né à Berne en 1708, a dans sa patrie une réputation bien autrement élevée que celle d'un des précurseurs de la poésie moderne; c'est un génie scientifique prodigieux, que les Allemands ont comparé à Leibnitz pour l'universalité des connaissances. Ses ouvrages sur la physiologie, la médecine, l'anatomie, la

botanique vivront autant que ces sciences elles-mêmes. A peu près dans le même temps les médiocres essais dramatiques d'Élias Schlegel cherchaient bien malheureusement à reproduire les chefs-d'œuvre de la France qui n'eut qu'un imitateur éminent, nous voulons parler de Wieland, et c'est dire que nous touchons à l'époque glorieuse de la littérature allemande. Né le 5 septembre 1733, à Biberach, en Souabe, il étudia avec passion les écrivains grecs, latins et français. Ses romans *Agathon*, *Aristippe*, *Diogène*, *les Abdérites*, *Peregrinus Protée*, etc., ont obtenu de très-brillans succès en Allemagne. Ils révèlent des études profondes sur l'antiquité que l'auteur a su peindre avec un esprit libre et élégant. Il reproduit plus que Barthélemy toutes les faces de la société païenne, les tableaux sensuels du monde grec et romain ne l'effraient guère. Dans son Peregrinus Protée, il retrace de main de maître les premiers siècles du christianisme. Son poème d'*Oberon* est populaire en Allemagne, c'est un de ces livres dont la traduction ne saurait donner une idée, son grand charme consiste dans sa poésie qui est comparée sur l'autre rive du Rhin aux merveilles italiennes de l'Arioste. La mythologie de ce poème est imitée du Rêve d'une nuit d'été de Shakspeare et donne au poète l'occasion de développer toutes les richesses de son style. C'est un mélange de grâce et de gaîté charmantes ; le poète s'élève souvent jusqu'à la poésie sérieuse et profonde de l'épopée, jus-

qu'aux sentimens les plus vrais et les plus touchans. Ici Wieland est un descendant des troubadours et des trouvères, de Boïardo et de l'Arioste, un représentant de la poésie chevaleresque appelée longtemps romantique. F. Schlegel regrette qu'il n'ait pas laissé un poème sérieusement héroïque sur le moyen âge, au lieu d'avoir consacré son talent à reproduire le monde grec. Wieland a encore écrit quelques contes de chevalerie, mais ce sont des poèmes peu développés. L'Allemagne est loin de posséder en ce genre une œuvre belle et noble comme la *Jérusalem* de Torquato. Elle s'est plus approchée de Milton en produisant la *Messiade*. Son auteur, Frédéric-Théophile Klopstock, né le 2 juillet 1724, à Quedlimbourg, était un homme grave et religieux, qui conquit la renommée par la contemplation solitaire des vérités révélées et une grande élévation d'âme. Il ne fut pas mêlé, comme Milton, aux troubles civils d'un peuple aux passions brûlantes; il vécut au sein de sa famille et de quelques amitiés d'élite. Aussi son poème ne fermente pas comme celui de Milton, il a la gravité calme et la sublimité d'une âme qui ne vit plus pour ainsi dire sur la terre. Goëthe dit dans ses mémoires : Le Rédempteur fut le héros qu'il voulut, à travers les misères et les souffrances terrestres, conduire triomphant au plus haut des cieux. Tout ce qu'il y avait d'humain, de divin, d'inspiré par le génie de Milton, dans la jeune âme du poète, fut

consacré à embellir ce magnifique sujet. Nourri de la Bible, plein de la moelle des livres saints, il s'était fait le contemporain et l'ami des patriarches, des prophètes, du précurseur. En lisant les dix premiers chants de la *Messiade*, on partage cette paix céleste dont jouissait Klopstock, lorsqu'il méditait et composait son poème.

C'est de la Messiade qu'il faut surtout dater l'essor hardi pris dans le dix-huitième siècle par la littérature allemande, tant la valeur de cet ouvrage est immense, surtout sous le rapport de la langue et de la versification. L'élégie mystique domine cette grande composition : Abbadona, ce démon repentant qui aime les hommes, est une création d'une originalité remarquable ; cette figure empreinte d'une douce pitié a quelque chose d'inconnu à la terre. L'épisode d'amour entre Cidli et Semida, que le Christ a ressuscités, est aussi une peinture toute céleste.

Les plus grands défauts de la Messiade sont la monotonie et les longs discours que l'auteur place dans la bouche des habitans du ciel. C'est un poème plus admiré que lu, parce qu'il produit souvent un état d'âme que peu de personnes savent vaincre, l'ennui.

Les odes religieuses et patriotiques de Klopstock sont très-belles, et le sentiment de l'infini donne aux premières une majesté toute biblique; les autres rappellent Ossian, ou plutôt Macpherson. Madame

de Staël, dans son beau livre de *l'Allemagne*, a cité une scène de l'*Hermann* de Klopstock. Tout le monde l'a lue ; ne dirait-on pas un débris de quelque antique poète du Nord ?

L'auteur de la Messiade a montré bien de la grâce dans plusieurs odes familières ; mais ce grand esprit se plaisait surtout dans les hautes régions poétiques ; le christianisme fut la source à laquelle il a puisé le plus largement, la mythologie scandinave lui inspira aussi de magnifiques vers. Klopstock était malheureux de voir sa patrie languir dans l'imitation des langues romanes, et surtout de la France. Il sentait fortement l'origine septentrionale de l'Allemagne, et c'est pour cela qu'il voulut faire revivre les théogonies du nord. Il était d'ailleurs soutenu dans cette idée par un travail analogue qui s'exécutait en Danemarck, où des érudits et des poètes faisaient revivre l'Edda et toute la mythologie scandinave.

C'est, comme nous l'avons dit, de la Messiade et d'Oberon qu'il faut dater l'ère nouvelle de la poésie allemande. A l'époque où parurent les premiers chants de Klopstock, le critique Gottssched citait principalement, comme ayant atteint l'apogée de l'art, des auteurs depuis long-temps oubliés, Besser, Neukirch et Pietch. Ne prévoyant pas le développement inattendu du génie allemand, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Gottssched, dans son amour-propre national, admirait ce qu'il trouvait,

ce qui servait les passions teutoniques dont il était animé.

De tous les poètes de cette première époque du dix-huitième siècle, qui ont brillé après Wieland et Klopstock, le plus original est Salomon Gessner, de Zurich; les traductions de ses poèmes ont été très-long-temps populaires en France. Il a peint les mœurs, un peu idéales sans doute, des premiers temps du monde, de l'âge d'or; mais il sent la nature et la décrit avec amour: les impressions qu'il fait naître sont pleines de charme. L'école de Goëthe lui reproche une sensibilité puérile et le manque de réalité. F. Schlegel va jusqu'à dire que Gessner ne produit aucun effet; le célèbre critique aurait dû se rappeler la vogue du poète de Zurich en Europe; les nations en matière de goût n'ont jamais absolument tort. En Angleterre Byron a long-temps adressé des reproches du même genre à l'école lakiste, ce qui ne l'a pas empêchée de se créer un public et d'être regardée aujourd'hui comme une des gloires de la Grande-Bretagne.

Ordinairement la critique n'apparaît forte et savante qu'après les époques d'enfantement littéraire; mais chez un peuple arrivé après les autres à la culture intellectuelle, surtout chez un peuple d'érudits habitués à étudier les ouvrages étrangers avec une ardeur et une patience surhumaines, on comprend que la critique ait pu naître en même temps que la poésie, et qu'elle en ait même devancé les princi-

paux monumens. Aussi les premiers écrits de Lessing parurent-ils à peu près en même temps que les premiers chants de la Messiade. Il était né en 1729 à Kamenz, en Lusace. Ses études furent très-vastes et ses premiers écrits révèlent de hautes facultés; sa prose a la netteté et la précision des bons écrivains français. Sa *Dramaturgie*, sa *Vie de Sophocle*, ses *Lettres sur la littérature*, etc., etc., sont des ouvrages pleins d'idées profondes sur la philosophie, les antiquités, le théâtre, les arts, la poésie. On peut regarder Lessing comme le fondateur de la critique allemande, de l'*esthétique*, pour employer le mot consacré sur l'autre rive du Rhin. Lessing portait en lui une idée très-élevée de la beauté poétique; il exprimait ses pensées à cet égard avec une clarté admirable. Il étudia le théâtre français et fit ressortir ses défauts avec un art infini. Madame de Staël a dit que sa critique était un traité sur le cœur humain autant qu'une poétique théâtrale. C'est surtout, en effet, à la nature des sentimens exprimés et à leur comparaison avec les sentimens réels que s'attache le critique allemand. Il s'emporte contre les prétentions exclusives des Français à dominer la scène européenne; il démontre que les divers génies des nations ont tous leur raison d'être, et enfin que l'Allemagne a bien plus à gagner en étudiant Shakspeare que Racine. Lessing écrivant avec conviction, attaquant avec vivacité et souvent avec une malice toute française les écrivains qu'il

veut combattre, donna une impulsion nouvelle et forte.

Son livre théorique le plus admiré en Allemagne est le *Laocoon* ou *Des limites de la poésie et de la peinture*. Nulle part il n'a montré plus de sagacité et de profondeur. Il voulut appuyer ses théories sur des exemples et composa plusieurs pièces de théâtre qui ont obtenu un grand succès; la scène allemande n'existait pas avant lui. Les drames de Lessing, *Sara Sampson*, *Émilia Galotti*, *Minna de Barnheim* et *Nathan-le-Sage*, excitèrent une très-vive curiosité en Allemagne. De nobles caractères, des nuances très-finement observées, des figures de femmes dessinées avec un art exquis, des scènes très-dramatiques justifient ce succès, surtout quand on songe que Lessing venait d'arracher sa patrie aux pâles imitateurs des grands poètes de la France; mais on ne peut classer cet écrivain parmi les véritables poètes dramatiques, qui sont philosophes sans avoir la conscience de leur philosophie; leur génie tout instinctif produit des cris de passion ou des scènes profondes qui tombent de leur âme brûlante. Lessing est un penseur qui conçoit une œuvre dramatique d'après certains principes, certaines théories; il arrive par un effort de l'esprit à composer de belles scènes, savamment écrites, mais dépourvues le plus souvent de cet emportement, de ce feu qui ravit le spectateur et révèle le poète de génie. Lessing fut avant tout un grand critique, et n'eut pour rival

dans ce genre que Jean Winckelmann, fils unique d'un pauvre cordonnier. Il était né en 1717, douze ans avant Lessing, à Standal, dans la Vieille-Marche de Brandebourg. Cet homme célèbre eut long-temps à lutter contre la misère et ses terribles épreuves. Il les partagea avec bien des hommes supérieurs, et entre autres avec son illustre compatriote Chrétien-Théophile Heyne, qu'il connut à Dresde, où ils étudiaient tous deux les monumens de l'art antique : ce dernier avait douze ans de plus que Winckelmann; ils se lièrent d'une amitié qui ne finit qu'avec leur vie. Heyne est le plus célèbre des philologues, des antiquaires et des archéologues allemands de son époque; ses recherches immenses sont des prodiges d'érudition.

Winckelmann fut obligé long-temps de se soumettre à des emplois peu dignes de lui pour assurer l'existence de son vieux père; la protection d'un grand seigneur riche, le comte Henri de Bunau, lui permit de se livrer à ses études chéries; il dut aussi beaucoup au nonce apostolique Archinto. Enfin il put faire le voyage de Rome, et séjourna plusieurs années dans cette Italie, l'objet des vœux de tous les hommes qui ont un profond sentiment de la nature et de l'art.

Comme il revenait en Allemagne, il rencontra, à Trieste, François Archangeli de Pistoïa, en Toscane, long-temps cuisinier d'un comte Cataldo, à Venise, puis condamné à mort pour plusieurs crimes, et en-

suite gracié. Ce scélérat avait des manières élégantes; Winckelmann, ne connaissant pas ses terribles antécédens, se laissa aller avec lui à la confiance, qui était le fond de son noble caractère; il lui montra sa collection de médailles, les présens qu'il avait reçus à Venise, et une bourse bien garnie. Archangeli, séduit par toutes ces richesses, porta plusieurs coups de stylet au malheureux antiquaire; il l'aurait achevé sur place, mais on frappa à la porte, et le meurtrier s'enfuit. Le pauvre Winckelmann ne survécut que quelques heures à cet assassinat.

Son *Histoire de l'art antique* est une œuvre qui a excité l'admiration de toute l'Europe; on peut voir, dans les mémoires de Goëthe, quel enthousiasme l'auteur lui inspirait dans sa jeunesse, et combien il regrettait d'avoir négligé l'occasion de le voir. Lessing avait pour ainsi dire organisé le culte de Shakspeare. Winckelmann se fit le contemporain d'Ictinus, de Phidias, de Praxitèle. Cet homme du Nord, dix-huit siècles après la venue du Christ, s'inocula les idées et les sentimens de la Grèce antique; il s'enthousiasma comme elle de la beauté plastique, et l'analysa avec une sagacité digne d'Athènes; lui, un Germain, un barbare, il parla de l'Apollon et du Laocoon avec autant d'élégance et de majesté qu'aurait pu le faire le plus artiste des Athéniens en sortant d'une leçon du cap Sunium. Les écrits de Winckelmann sont un mélange extrê-

mement rare d'érudition et d'imagination. Sa manière d'exprimer ce que lui fait éprouver la contemplation du beau révèle un poëte d'un ordre très-élevé. Il possède admirablement la science des détails, qu'il étudie avec une patience tout allemande.

Il ne faut pas croire toutefois que le grand critique se soit arrêté à l'enthousiasme de la forme; il est aussi spiritualiste que Platon, et entretient souvent ses lecteurs de cette beauté suprême, de l'idéal divin que nous portons dans les plus sublimes régions de notre âme. L'influence de Winckelmann sur son époque a été grande; toutefois l'attention se tourna vers le nord; Klopstock fut long-temps le drapeau de la jeunesse allemande, jusqu'à l'apparition de la traduction de Shakspeare par Wieland et Eschenbourg, qui fit naître le culte de l'auteur d'*Othello* et d'*Hamlet*.

L'Allemagne fut en proie alors à une ardente fermentation intellectuelle; les groupes littéraires se formèrent çà et là, comme il devait arriver dans un pays qui n'a pas de grand centre, de capitale dominatrice. A Gœttingue, Lichtenberg cultivait les sciences naturelles et combattait par une critique spirituelle les excès des imitateurs de Shakspeare et de Klopstock; Leizewitz écrivait une des meilleures tragédies du théâtre allemand, *Jules de Tarente*; là se trouvaient aussi les deux comtes de Stolberg : l'aîné, auteur de poésies élégiaques pleines de douces et harmonieuses inspirations; le second,

esprit fertile et chaleureux, rappelant Orphée dans ses hymnes par l'élévation et le parfum antique de ses idées, traduisant Ossian et Homère, étudiant ainsi avec avidité toutes les manifestations du génie humain, publiant des voyages remplis d'aperçus ingénieux et profonds, reproduisant, dans son roman de *l'Ile heureuse*, toutes les belles rêveries des poètes sur l'âge d'or, fut moins heureux dans la traduction de Platon; mais le grand fait de sa vie, sa conversion au catholicisme, fut pour lui une nouvelle source d'inspiration. Ses traductions de saint Augustin, son *Histoire de Jésus-Christ*, augmentèrent encore sa réputation d'écrivain. Voss fut le rival du comte F. Stolberg comme traducteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* ses ouvrages sur la grammaire eurent du retentissement en Allemagne, mais son titre aux yeux de la postérité est le gracieux poème de *Louise*. C'est une idylle en trois chants écrite avec une belle simplicité religieuse, un poème sur la vie privée, que l'on peut regarder comme le précurseur de ceux de Crabbe et de Wordsworth en Angleterre. Madame de Staël, quoique rendant justice au talent de Voss, ne sent pas tout ce que cette poésie bourgeoise a de réel et de profond. « La simplicité d'Homère, dit-elle, ne produit un si grand effet que parce qu'elle est noblement en contraste avec la grandeur imposante de son héros et du sort qui le poursuit; tandis que, quand il s'agit d'un pasteur de campagne et de la très-bonne ménagère sa femme qui

marient leur fille à celui qu'elle aime, la simplicité a moins de mérite. » Ce grand esprit avait les préjugés qui fermèrent les yeux de Byron devant les beautés de l'école lakiste ; on est toujours malgré soi un peu de son temps. Le succès de *Louise* est basé sur des beautés qui seront sans cesse admirées parce qu'elles ont leur source dans les sentimens les plus naturels et les plus vrais. L'illustre auteur de l'Allemagne, après ses réserves faites, cite avec admiration le discours du pasteur à sa fille en la mariant : la page que nous transcrivons ici est échappée d'un cœur noble et tendre, qui sentait vivement les joies et les souffrances de la vie terrestre :

« Mon unique enfant, car il ne me reste que toi, d'autres à qui j'avais donné la vie dorment là-bas sous le gazon du cimetière ; mon unique enfant, tu vas t'en aller en suivant la route par laquelle je suis venu. La chambre de ma fille sera déserte, sa place à notre table ne sera plus occupée ; c'est en vain que je prêterai l'oreille à ses pas, à sa voix. Oui, quand ton époux t'emmènera loin de moi, des sanglots m'échapperont, et mes yeux mouillés de pleurs te suivront long-temps encore ; car je suis homme et père, et j'aime avec tendresse cette fille qui m'aime aussi sincèrement. Mais bientôt, réprimant mes larmes, j'élèverai vers le ciel mes mains suppliantes, et je me prosternerai devant la volonté de Dieu qui commande à la femme de quitter sa mère et son père pour suivre son époux. Va donc en paix, mon

enfant, abandonne ta famille et la maison paternelle; suis le jeune homme qui maintenant te tiendra lieu de ceux à qui tu dois le jour; sois dans sa maison comme une vigne féconde; entoure-la de nobles rejetons. Un mariage religieux est la plus belle des félicités terrestres; mais si le Seigneur ne fonde pas lui-même l'édifice de l'homme, qu'importent ses vains travaux? »

« Voilà, dit madame de Staël, de la vraie simplicité; celle de l'âme, celle qui convient au peuple comme aux rois, aux pauvres comme aux riches, enfin à toutes les créatures de Dieu. »

Gœttingue possédait encore à cette époque Godefroi Auguste Burger, né comme tous ces écrivains vers le milieu du dix-huitième siècle. C'était un homme passionné, dont les commencemens furent orageux; on voulut en vain le faire étudier la théologie et la jurisprudence. Sa liaison avec une femme galante l'entraîna en des désordres; il s'endetta et fut long-temps dans une position misérable; heureusement la société des hommes remarquables que renfermait alors Gœttingue finit par lui donner de l'émulation, et il se prit de passion pour les poètes; la collection des anciennes ballades anglaises par Percy devint son livre chéri. Il eut alors quelque liberté d'esprit, parce qu'un de ses amis lui procura, en 1772, un emploi dans la principauté de Calemberg. Son aïeul, touché de le voir adopter une vie plus régulière, paya ses dettes et se décida à lui

fournir un cautionnement, dont une grande partie fut enlevée par un ami de Burger. Ce malheur plongea le poète dans des embarras qui se prolongèrent durant le reste de sa vie. C'est à cette époque qu'il composa sa fameuse ballade de *Lenora*, dont le succès fut prodigieux. Il se maria en 1774; mais sa vie devait être une suite de passions et de souffrances: à peine marié, il devint éperdument amoureux de sa belle-sœur. Après des années de combats et de douleur, il perdit sa femme et épousa celle qu'il aimait pour la voir mourir aussi. Le chagrin l'accabla quelque temps, puis il chercha des consolations dans le travail. Une jeune personne de Stuttgard, charmée de ses poésies, lui adressa un poème en lui offrant sa main. Le poète avait trois enfans; il voulut leur donner une mère, se maria de nouveau, et fut si malheureux dans cette union qu'il se sépara de sa femme; il mourut deux ans après, le 8 juin 1794. Au milieu de tous ses désordres, Burger montra toujours une grande bienveillance pour ses semblables; il trouvait même le moyen d'être charitable dans sa misère. Ses poésies eurent beaucoup de retentissement en Allemagne: sa ballade de *Lenora* est le plus populaire des poèmes de ce genre. Cette jeune fille qui voit l'armée revenir de la guerre sans son fiancé et renie Dieu dans son désespoir; ce chevalier, son amant, qui frappe à minuit à sa porte et qui l'enlève sur son coursier rapide, traversant au galop des terres incultes; les épouvantemens de

la jeune fille, la réponse terrible et sombre du cavalier : *Les morts vont vite!* ce lugubre cortége de prêtres escortant un linceul; l'effroi toujours croissant de Lenora; les nouvelles réponses d'ironique insouciance de son amant mystérieux; cette église, dont le coursier franchit la porte en passant au milieu des tombeaux; le cavalier devenant squelette et s'ensevelissant avec sa fiancée dans les abîmes de la terre, toute cette scène fantastique est rendue par une poésie funèbre, pleine de force et d'harmonie sauvage qui fait frémir. Après cette ballade, la plus célèbre de Burger est celle du *Féroce chasseur;* mais aucune de ses autres pièces n'a atteint la popularité de *Lenora*. On peut dire que ce nom, qui occupe une grande place dans l'histoire poétique de l'Allemagne, s'est fait au moyen d'une ballade.

Nous devons encore citer parmi les hommes distingués de la pléiade de Gœttingue, Louis-Henry-Christophe Hœlly, enlevé aux lettres à vingt-huit ans, en 1776. Ses ballades, ses idylles, ses odes, ses chansons, donnaient les espérances les plus brillantes. Autour de ces écrivains se groupaient d'autres hommes moins connus et dont les noms ne peuvent figurer dans une histoire générale.

Dans le même temps, Dusseldorf possédait les deux Jacobi et Heinse. Jean-Georges Jacobi, né en 1740, fut professeur d'éloquence et de philosophie; ses poésies légères dans le genre de Chaulieu et de Gresset sont pleines de grâce et d'une mollesse har-

monieuse. Nous retrouverons Frédéric-Henri Jacobi, frère du précédent, au chapitre que nous consacrerons à la philosophie.

Guillaume-Heinse était né en 1749 (cette réunion d'hommes éminens, venus au monde en Allemagne entre 1745 et 1755, est réellement très-étonnante); il fut l'ami de Wieland et de Gleim, le protecteur infatigable des gens de lettres, qui lui procura plusieurs emplois avantageux à Mayence. Cet écrivain distingué, plein d'originalité et d'esprit, publia des épigrammes, des traductions de Pétrone, de la Jérusalem et du Roland furieux, et plusieurs romans qui ont obtenu des succès malgré l'emphase de leur style, tellement étincelant qu'il éblouit parfois comme une lumière trop vive. Heinse, qui avait séjourné en Italie, aimait comme Goëthe cette belle contrée qu'il sentait toutefois en sensualiste païen; ses œuvres rappellent trop souvent le traducteur de Pétrone.

Le mouvement intellectuel était plein de force et de grandeur à Leipsick et à Strasbourg. C'est dans cette dernière ville que Goëthe rencontra pour la première fois Herder, celui qui a inspiré à madame de Staël ces belles paroles : « Les hommes de lettres, en Allemagne, sont, à beaucoup d'égards, la réunion la plus respectable que le monde éclairé puisse offrir, et parmi ces hommes Herder mérite encore une place à part; son âme, son génie et sa moralité tout ensemble, ont illustré sa vie. » Il avait cinq ans

de plus que Goëthe, étant né en 1744. Sa famille, obscure et pauvre, le livra au monde sans appui; il ne dut donc sa position qu'à son travail et à son courage. Après avoir rempli plusieurs fonctions dans l'enseignement, il finit par être prédicateur de la cour, vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique à Weimar.

L'amour de l'humanité, le culte du beau et du vrai caractérisent les ouvrages de ce grand écrivain; les critiques allemands le comparent souvent à Platon et à Fénélon; ses opuscules sur les poésies nationales des divers peuples, sur la philosophie, sur l'histoire et l'archéologie, révèlent de très hautes facultés et des études profondes; mais son ouvrage intitulé: *Idées sur la philosophie de l'histoire*, a conquis une gloire telle, que ses autres écrits ont été presque oubliés de l'Europe. C'est de ce magnifique travail que madame de Staël a dit que c'était peut-être le livre allemand écrit avec le plus de charme. M. Victor Cousin lui a rendu un hommage bien plus solidement motivé dans son cours de 1828. Le célèbre professeur compare le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, la *Science nouvelle*, par le grand jurisconsulte italien du dix-huitième siècle, Vico, et *les Idées* de Herder. Il montre que Bossuet a surtout développé l'élément religieux, Vico l'élément politique, l'État; mais que ces deux écrivains ont négligé les autres élémens, la poésie ou l'art, le commerce, la philosophie, tandis que Herder a eu

pour idée fondamentale de rendre compte de tous les élémens de l'humanité, ainsi que de toutes les époques de l'histoire.

Herder est un très-grand poète ; les couleurs dont il peint les peuples de l'antique Asie sont admirables. Il répand sur tous ses tableaux une teinte solennelle qui fait songer aux plus belles scènes de Moïse, avec quelque chose de plus tendre, de plus aimant. Tout ce qui a rapport à la littérature et aux arts est traité d'une manière supérieure. M. Cousin reproche à Herder de n'avoir pas assez mis en relief la liberté et la puissance de l'homme ; il en accuse avec raison la philosophie sensualiste de Locke, qui régnait alors sur l'Europe, entre 1760 et 1780. Quelques parties du grand ouvrage de Herder sont faiblement traitées ; l'analyse des systèmes philosophiques est insuffisante. Le défaut capital est tout allemand, c'est le manque de précision dans le dessin et dans l'idée, un caractère indéterminé et vague, qui rappelle plutôt un poète qu'un philosophe. Ce caractère vague envahit souvent les doctrines elles-mêmes, et l'auteur a été accusé des tendances panthéistiques de son pays et de son temps. S'il s'était appuyé sur un enseignement plus ferme que celui qu'il puisa dans le protestantisme, il eût évité sans doute ces déplorables erreurs. Cependant on doit peut-être approuver l'opinion qui déclare que l'ouvrage de Herder est encore le plus grand

monument élevé à l'histoire de l'humanité jusqu'à nos jours.

L'illustre ami de l'auteur de ce beau livre, Jean Wolfgang de Goëthe, que nous avons vu mourir il y a quelques années, était né à Francfort-sur-le-Mein le 28 août 1749. La passion littéraire se manifesta chez lui dès l'enfance. Son père, conseiller d'empire à Francfort, charmé et effrayé tout à la fois de l'enthousiasme de son fils pour la poésie, l'envoya étudier le droit à Leipsick, en 1765. Le jeune Goëthe y passa trois ans, absorbé comme toujours dans ses études chéries. On le retrouve à Strasbourg, en 1770, très-lié avec Herder, dont le beau génie exerça sur lui une heureuse influence. En 1771, Goëthe, pour obéir aux volontés paternelles, se fit recevoir docteur en droit, et alla à Wetzlar pour s'exercer près de la chambre impériale à l'application des principes de la jurisprudence. Il y devint amoureux de la fiancée d'un de ses condisciples : c'est elle qui fut, dit-on, la Charlotte de son fameux roman de Werther. Mais son amour ne l'absorba pas au point de le distraire de ses travaux poétiques ; après de longues études sur Shakspeare, il publia, en 1773, sa rude et belle ébauche dramatique sur le moyen âge, intitulée : *Goëtz de Berlichingen*. Le succès fut rapide et éclatant ; Goëthe alla dans la même année en Suisse, avec les deux comtes de Stolberg et le comte Haugwitz, depuis ministre d'État en Prusse ; de retour à Francfort, il y exerça les fonctions d'avocat,

en 1774 et 1775, et acquit tout à coup une célébrité très éclatante par la publication de Werther, dont l'effet fut prodigieux en Allemagne.

Goëthe fit pendant ces deux années plusieurs excursions à Dusseldorf pour y étudier la belle galerie de tableaux que possédait cette ville. Il s'y lia avec les frères Jacobi, et y prit part à la rédaction de l'*Iris*, revue mensuelle dirigée par J.-G. Jacobi. C'est de Dusseldorf que Heinse écrivait alors à Gleim : « Nous avons Goëthe avec nous ; c'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans. Il est tout génie de la tête aux pieds ; c'est l'énergie, la vigueur même, ce sont les ailes de l'aigle ; un cœur plein de sensibilité, un esprit de feu, *qui ruit immensus, ore profundo!* »

Le prince héréditaire de Saxe-Weimar était un des plus ardens admirateurs du jeune Goëthe, qui lui fut présenté par M. de Knebel pendant un voyage de son altesse à Francfort. En 1776, dès que le prince eut pris les rênes du gouvernement, il appela Goëthe près de lui, en lui conférant le titre de conseiller de légation avec droit de siéger et voix délibérative dans son conseil privé, où Goëthe entra réellement en 1779. La même année, il fit avec le duc un second voyage en Suisse ; sa faveur alla toujours croissant, puisqu'on le voit anobli en 1782, et nommé président du conseil de Weimar. Goëthe passa en Italie les années 1786, 87 et 88 ; le séjour de Rome exerça sur son esprit une profonde

influence. Il écrivait de cette ville, le 10 novembre 1786 :

« Tout ici donne à l'esprit une empreinte de capacité ; on se sent sérieux sans sècheresse, calme et satisfait. Quant à moi, du moins, il me semble que je n'ai jamais aussi bien apprécié qu'ici les choses de ce monde. Le fruit que j'aurai retiré de mon séjour à Rome durera autant que ma vie, et c'est une grande satisfaction pour moi. »

De retour à Weimar, en 1789, Goëthe s'y entoura de plus en plus d'hommes éminens, et passa sa vie au sein d'une société d'élite qu'il dominait autant par son caractère que par son génie. Là vécurent, dans ce temps de gloire littéraire pour l'Allemagne, Wieland, Goëthe, Herder, Schiller, les frères Schlegel et quelques autres hommes moins illustres, mais distingués, tels que Musæus, Bode, etc. Weimar est entouré de beaux jardins et d'édifices élégans : Etersbourg, le Belvédère, Wilhemstal, Ilmenau, sont désormais chers aux muses germaniques. Weimar a été nommé l'Athènes de l'Allemagne. Le prince Charles-Auguste, les duchesses Amélie et Louise, présidaient dignement ce congrès de génies. La plus intelligente protection accordée aux lettres et aux arts en Allemagne pendant tout le dix-huitième siècle a été celle de cette petite cour. Quel monarque aurait pu protéger les écrivains avec plus d'efficacité que le roi de Prusse Frédéric II, si sa monomanie française ne lui avait pas

fermé les yeux sur la mission littéraire de sa propre patrie ? Marie-Thérèse et l'empereur Joseph II ne répondirent pas non plus aux grandes espérances conçues par les amis des arts. Le duc de Saxe-Weimar a pris cette glorieuse charge, et a suppléé à l'insuffisance de ses ressources financières par une âme dévouée et sympathique, trésor inappréciable chez les puissans de la terre.

Le caractère de Goëthe fut souvent l'occasion de souffrances pour ses amis : le grand écrivain rapportait tout à son œuvre et ne craignait pas de blesser le cœur de ceux qui l'entouraient, quand ils exigeaient de lui le sacrifice d'une heure de travail. C'est ainsi qu'il renvoya au noble et bon Schiller, en lui disant qu'il n'avait pas le temps de les lire, des poésies que celui-ci lui avait soumises avec anxiété. Herder, Jacobi, Merck, Wieland lui reprochèrent souvent son égoïsme. Un jour, dit M. Henri Blaze, qu'il était question de cette indifférence suprême de Goëthe, de ce caractère élevé au-dessus du jeu des passions du monde, un homme dont les yeux flamboyaient sous son large front prit la parole en s'écriant : « Reste à savoir si l'homme a le droit de s'élever dans cette région où toutes les souffrances vraies ou fausses, réelles ou simplement imaginées, deviennent égales pour lui, où il cesse, sinon d'être artiste, au moins d'être homme ; où la lumière, bien qu'elle éclaire encore, ne féconde plus rien, et si cette maxime, une fois admise, n'en-

traîne pas la négation absolue du caractère humain. Nul ne songe à disputer aux dieux leur quiétude éternelle ; ils peuvent regarder toute chose sur cette terre comme un jeu dont ils règlent les chances selon leurs desseins. Mais nous, hommes, et partant sujets à toutes les nécessités humaines, il ne faut pas qu'on vienne nous amuser avec des poses théâtrales ; avant tout, conservons le sérieux, le sérieux sacré, sans lequel tout art, quel qu'il soit, dégénère en une misérable parade. Comédie ! comédie ! Sophocle n'était cependant pas un comédien, Eschyle encore moins. Tout cela, ce sont des inventions de notre temps. David chantait les hymnes avec plus de cœur que Pindare, et cependant David gouvernait son royaume. Que gouvernez-vous donc, vous ? Vous étudiez la nature dans tous ses phénomènes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban. La nature ! vous l'absorbez même en vous, ainsi que cela vous plaît à dire. A merveille ! Mais je voudrais bien ne pas vous voir, pour cela, me dérober le plus beau de tous ses phénomènes, l'homme dans sa grandeur naturelle et morale. »

Celui qui parlait ainsi, c'était Herder.

Nous aimons à reproduire ces belles paroles qui expriment si admirablement notre propre manière de sentir. Vois-tu, Goëthe, lui disait un jour Merk, un de ses amis d'enfance, esprit sombre et bizarre, quand je te compare à ce que tu aurais pu être et

à ce que tu n'es pas, tout ce que tu as écrit me semble une misère.

Cet égoïsme reproché au poëte en amitié, il semble aussi l'avoir porté dans l'amour. Ne disait-il pas, en parlant d'une jeune personne qui l'aimait avec passion: « Je me suis aperçu que l'amour de Frédérique m'aurait fait perdre au moins deux années, et j'y ai mis ordre? » Il ne voulait en amour rien qui préoccupât son imagination et son cœur. Un jour, une jeune femme vint demander une grâce à Goëthe; elle lui plut et il la prit pour servante; il ne tarda pas à entretenir avec elle des relations que ses amis ne purent empêcher. Goëthe eut de cette femme plusieurs enfans qui moururent tous; il finit par l'épouser en 1809.

Une dernière preuve d'impassibilité : Dans une promenade à la campagne, madame Goëthe est frappée d'apoplexie auprès de son mari et reste étendue et comme morte dans la voiture. Goëthe donne l'ordre au cocher de retourner en disant tranquillement : « Quelle frayeur ils vont avoir à la maison, lorsque nous allons nous arrêter, et qu'ils verront cette personne morte dans la voiture! »

Sans doute Goëthe n'était pas cet homme impassible, quand, à vingt-quatre ans, il publiait son *Werther*, petit chef-d'œuvre de sentiment et de passion. Le poëte aurait-il jeté dans ces pages toutes les émotions de sa vie, les y aurait-il scellées, comme sous la pierre d'un sépulcre, pour commen-

cer une autre existence? On le croirait. *Werther* est plein de charme, et tout ce charme lui vient de l'amour qui pénètre de l'âme de Goëthe dans celle des lecteurs. Il aime, non-seulement la femme, mais toute la création ; la poésie du paysage est ravissante dans cette œuvre, qui commence la série de ces tableaux mystérieux et sombres dont le premier modèle, on ne l'a pas assez remarqué, remonte à l'Hamlet de Shakspeare, et dont René est le type le plus célèbre en France. Goëthe regretta la publication de cette œuvre, parce que plusieurs suicides affligèrent l'Allemagne à la même époque et qu'on les attribua à l'exemple fatal donné par Werther. Le fait est que l'enivrement produit par ce livre fut inconcevable, et que cette passion brûlante, ces orages d'une pensée maladive et tourmentée, purent égarer bien des têtes, chez un peuple rêveur et dont la littérature n'offrait encore aucune œuvre de ce genre. Les autres romans de Goëthe ont un tout autre caractère. Il ne s'agit pas, dans Wilhelm Meister, du développement d'une passion, d'un fait unique dans lequel tout l'intérêt se concentre, mais d'une suite de tableaux très variés et tracés avec une verve fort spirituelle. Tous les rangs de la société, grands seigneurs, bourgeois, artistes, comédiens, aventuriers de toutes sortes, se mêlent dans ce livre. L'épisode de *Mignon* a surtout fait sa fortune. Cette pauvre jeune fille italienne, fruit d'un inceste, abandonnée de ses parens, enlevée par des

danseurs de corde, est enfin recueillie par Wilhelm Meister; cachée sous des habits de garçon qu'elle a toujours portés, elle sert son nouveau maître, se prend à l'aimer d'une passion profonde et meurt de jalousie. La pauvre enfant n'a pas la force de supporter ce terrible mal. Goëthe a peint cette mystérieuse figure de Mignon avec un art magique; la mélancolie maladive de cette jeune fille si pure, vouée au malheur depuis sa naissance, lui inspire des idées souvent délicieuses; il charme, il attendrit; il préoccupe par la nouveauté des impressions qu'il éveille, par l'étrange destinée de cette créature, qui n'est pas un enfant et qui n'est pas une femme, mais un être qui a la grâce du premier, la passion et le malheur de la seconde. Le chant de regrets sur l'Italie: « Connais-tu cette terre où les citronniers fleurissent, » mis dans la bouche de la jeune infortunée, est un des morceaux les plus admirés de la poésie allemande. Cependant Wilhelm Meister offre des parties négligées qui ressemblent à des esquisses.

L'autre roman de Goëthe, *les Affinités électives*, est froid et sans but philosophique apparent. C'est une peinture des chagrins de l'amour contrarié par les devoirs sociaux; mais, malgré la finesse des détails et la profondeur des aperçus, ce livre languit, rien n'y rappelle les rares facultés poétiques qui ont créé *Werther* et *Mignon*. D'ailleurs, jamais l'esprit sceptique et indifférent de Goëthe ne s'est révélé plus

complètement que dans cette œuvre; qu'elle désespère ou qu'elle console, qu'elle élève les regards de l'homme vers le ciel ou qu'elle le plonge dans le doute, il ne semble pas que l'auteur s'en inquiète. Il expose les faits de la vie comme un spectateur impassible; il y a des êtres pour lesquels une telle lecture peut n'être pas mauvaise, mais, certes, elle n'est bienfaisante pour personne.

Goëthe a donné la forme dramatique à la plus grande partie des manifestations de son génie. Nous avons déjà parlé de *Goëtz de Berlinkingen*, la première pièce publiée par l'auteur. Cette rude et forte peinture de la vie féodale est peut-être ce que Goëthe a produit de plus vrai. Ce n'est qu'une esquisse, mais une esquisse de génie, qui n'a jamais été destinée au théâtre. *Le Comte d'Egmont* est de toutes les pièces de Goëthe celle qui convient le plus à la scène; les rôles d'Egmont et de Clara rappellent la jeunesse de passion qui a enfanté Werther; on doit d'autant plus le remarquer que c'est très-rare dans l'œuvre de Goëthe. Egmont est un grand caractère largement tracé, plein de noblesse, et contrastant vivement avec l'âme cauteleuse et féroce du duc d'Albe. Les scènes dans lesquelles ces deux personnages occupent le théâtre ont toujours produit beaucoup d'impression en Allemagne. La catastrophe tragique est d'un effet terrible, et le rôle de Clara très-pathétique au dénoûment. Le sentiment religieux y domine et jette sur l'œuvre une lumière

morale qui manque souvent aux travaux de l'auteur de *Wrther*.

Goëtz et *Egmont* sont de l'école de Shakspeare; dans *Iphigénie en Tauride*, le poëte a eu devant les yeux les grands modèles de la Grèce, il a cherché à en imiter la simplicité pure et harmonieuse. Le rôle d'Iphigénie fait songer à l'*Antigone* de Sophocle. C'est la même élévation religieuse, la même noblesse, le même calme. Il faut lire cette tragédie, nous aimerions mieux dire ce poëme, et ne pas la voir représenter; le style passe pour le chef-d'œuvre de la poésie classique en Allemagne. Goëthe a réellement pénétré très-profondément le génie grec dans cette œuvre. C'est là un des plus remarquables caractères de son esprit; il sait s'approprier les pensées, les sentimens, les joies et les douleurs de chaque civilisation, et les reproduire avec une réalité saisissante. Iphigénie a coûté de longues veilles au poëte; c'est à propos de cette pièce qu'il écrivait: « Ces travaux ne sont jamais achevés. On peut les considérer comme tels lorsqu'on a fait tout son possible, d'après le temps et les circonstances. Cependant je n'en vais pas moins entreprendre, avec *le Tasse*, une semblable opération. Franchement, j'aimerais mieux jeter au feu tout cela; mais je persiste dans ma résolution, et, puisqu'il n'en est pas autrement, nous voulons en faire une œuvre admirable. »

Cette tragédie de *Torquato Tasso* est aussi dénuée d'action que l'*Iphigénie*; c'est la peinture des souf-

frances du poète en contact avec la vanité misérable de gens de cour, dont l'intelligence est sans lumière et le cœur sans délicatesse. Cette pièce de Goëthe ne convient nullement au théâtre ; elle est lue avec plaisir par les hommes d'élite, comme une étude patiente et souvent profonde des souffrances du poète dans le monde; mais, à la scène, rien ne doit être plus froid, plus languissant. Madame de Staël a remarqué, avec raison, que dans cette pièce Goëthe est resté Allemand, et que, contrairement à la flexibilité ordinaire de son esprit, il n'a pu se faire méridional. « Léonore d'Est, dit-elle, est une princesse allemande. L'analyse de son propre caractère, à laquelle elle se livre sans cesse, n'est point du tout dans l'esprit du midi. » Il y a de la vérité dans cette observation. Nous ferons remarquer, toutefois, que les écrivains italiens peignent Léonore d'Est comme une femme très-contemplative, très-pieuse et très-timide. L'auteur de l'*Allemagne* reproche aussi à Goëthe d'avoir prêté au Tasse un langage souvent trop métaphysique. On doit se souvenir que le poète de Sorrente a écrit des dialogues dans le genre de Platon, et que les rêveries mystiques, et parfois le scepticisme, l'ont tourmenté dans son cachot. Le grand défaut de *Torquato Tasso* est la froideur, le manque d'action. Quant au style, les Allemands l'admirent comme une merveille d'élégance et de dignité. Dans sa pièce intitulée : *la Fille naturelle*, Goëthe a porté encore plus loin sa pas-

Tels sont les personnages de cette *comédie infernale*. Les autres figures sont très-secondaires. Les beautés poétiques abondent ; indiquons-en quelques-unes : le moment où Faust va boire le poison et où il s'arrête en entendant les chants du matin de Pâques retentir dans la vieille église :

LE CHŒUR.

« Le Christ est ressuscité. Que les mortels dégénérés, faibles et tremblans s'en réjouissent.

FAUST.

» Comme le bruit imposant de l'airain m'ébranle jusqu'au fond de l'âme! Quelles voix pures font tomber la coupe empoisonnée de ma main! Annoncez-vous, cloches retentissantes, la première heure du jour de Pâques? Vous, chœur, célébrez-vous déjà les chants consolateurs, les chants que, dans la nuit du tombeau, les anges firent entendre quand ils descendirent du ciel pour commencer la nouvelle alliance?

LE CHŒUR.

» Le Christ est ressuscité, etc.

FAUST.

» Chants célestes, puissans et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler. J'écoute le message que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je ne puis m'élancer dans la sphère d'où votre auguste nouvelle est descendue ; et

cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois un rayon de l'amour divin descendait sur moi, pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon âme du pressentiment de l'avenir, et ma prière était une jouissance ardente ; cette même cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentimens enfantins qui nous détournent de la mort. Oh! faites-vous entendre encore, chants célestes! la terre m'a reconquis. »

La scène de Marguerite à l'église est charmante, mais elle est trop populaire pour qu'on la cite. Les sorcelleries rappellent Macbeth et toute la partie fantastique de Shakspeare. L'entretien de Méphistophélès et de l'écolier de Leipsick est un modèle de poésie satanique. Le contraste de la bonne foi du jeune homme et du patelinage diabolique de Méphistophélès est admirable. La piété de Marguerite au sein du désordre offre des accens d'une naïveté charmante, et les plaintes que Faust adresse à Dieu sont exprimées en vers magnifiques. Mais les dernières scènes du drame sont déchirantes ; la pauvre fille, parricide et fratricide involontaire, tuant son propre enfant pour cacher sa honte, poursuivie par Méphistophélès jusqu'au pied des autels, renfermée dans son cachot avec le remords et les larmes; le repentir de Faust raillé par son démon; l'étrange

et gigantesque sabbat des sorcières auquel Méphistophélès fait assister Faust *pour le distraire,* l'entretien de Marguerite et de Faust dans la prison au moment où elle attend le bourreau, toutes ces scènes révèlent un génie très-original et excitent chez le spectateur tout un orage d'émotions et de pensées.

Quoique madame de Staël ait depuis long-temps fait connaître à toute la France le dénoûment de Faust, nous croyons devoir le reproduire ici. Marguerite, se soulevant de son lit de paille, s'écrie :

« Ils viennent ! ils viennent ! Oh ! que la mort est amère !

FAUST, *bas.*

» Doucement, doucement : je vais te délivrer. (*Il s'approche d'elle pour briser ses fers.*)

MARGUERITE.

» Si tu es un homme, mon désespoir te touchera.

FAUST.

» Plus bas, plus bas ; tu éveilleras la garde par tes cris.

MARGUERITE *se jette à genoux.*

» Qui t'a donné, barbare, cette puissance sur moi ? Il n'est que minuit : pourquoi viens-tu déjà me chercher ? Aie pitié de mes larmes, laisse-moi vivre encore : demain matin, n'est-ce pas assez tôt ? (*Marguerite se relève.*) Je suis pourtant si jeune, si jeune ! et dois-je déjà mourir ? J'étais belle aussi : c'est ce qui a fait ma perte. Mon ami était alors près

de moi : il est maintenant bien loin. Les fleurs de ma guirlande sont dispersées. Ne me prends pas la main avec tant de violence. Ménage-moi. Ne me laisse pas pleurer en vain. Jamais, jusqu'à ce jour, je ne t'ai vu.

FAUST.

» Comment supporter sa douleur?

MARGUERITE.

» Je suis tout-à-fait en ton pouvoir. Seulement laisse-moi allaiter mon enfant; je l'ai pressé sur mon cœur toute la nuit. Ils me l'ont ôté pour m'affliger. N'ont-ils pas prétendu que je l'avais tué? Jamais je ne redeviendrai ce que j'étais. N'ont-ils pas chanté des chansons contre moi, ces méchans! Que voulaient-ils donc dire?

FAUST *se jette à ses pieds.*

» Ton amant est à tes pieds; il vient ouvrir les portes de cette horrible prison.

MARGUERITE.

» Oui, mettons-nous à genoux; appelons les saints à notre secours. Les cris de l'enfer se font entendre, et les mauvais génies nous attendent sur le seuil de mon cachot.

FAUST.

» Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE, *attentive.*

» C'était la voix de mon ami. (*Elle se précipite vers Faust et ses fers tombent.*) Où est-il? je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre. Personne ne pourra

plus me retenir en prison. Je m'appuierai sur son bras, je me reposerai sur son sein. Il appelle Marguerite : il est là, devant la porte. Au milieu des hurlemens de l'impitoyable mort, j'entends la douce et touchante harmonie de sa voix!

FAUST.

» Oui, c'est moi, Marguerite!

MARGUERITE.

» C'est toi! dis-le encore une fois. (*Elle le serre contre son cœur.*) C'est lui! c'est lui! Qu'est devenue l'angoisse des fers et de l'échafaud? C'est toi! je suis sauvée! J'aperçois devant moi la route où je te vis pour la première fois; le jardin si riant où Marthe et moi nous t'attendions.

FAUST.

» Viens! viens!

MARGUERITE.

» Il m'est si doux de rester quand tu demeures! Ah! ne t'éloigne pas!

FAUST.

» Hâte-toi; nous paierions bien cher le moindre retard.

MARGUERITE.

» Quoi! tu ne réponds point à mes embrassemens? Mon ami, il y a si peu de temps que nous nous sommes quittés! As-tu donc déjà désappris à me serrer contre ton cœur! Jadis tes paroles, tes regards appelaient sur moi tout le ciel! Embrasse-moi, de grâce! embrasse-moi! Ton cœur est donc froid et

muet? Qu'as-tu fait de ton amour? qui me l'a ravi?

FAUST.

» Viens, suis-moi, chère amie : prends courage; je t'aime avec transport; mais suis-moi, c'est ma seule prière.

MARGUERITE.

» Es-tu bien Faust? es-tu bien toi?

FAUST.

» Oui, sans doute; oui, viens.

MARGUERITE.

» Tu me délivres de mes chaînes, tu me reprends de nouveau dans tes bras. D'où vient que tu n'as pas horreur de Marguerite? Sais-tu bien, mon ami, sais-tu bien qui tu délivres?

FAUST.

» Viens! viens! déjà la nuit est moins profonde.

MARGUERITE.

» Ma mère, c'est moi qui l'ai tuée! Mon enfant, c'est moi qui l'ai noyé! N'appartenait-il pas à toi comme à moi? Est-il donc vrai, Faust, que je te voie? n'est-ce pas un rêve? Donne-moi ta main, ta main chérie! O ciel! elle est humide. Essuie-la. Je crois qu'il y a du sang! Cache-moi ton épée; où est mon frère? Je t'en prie, cache-la-moi!

FAUST.

» Laisse donc dans l'oubli l'irréparable passé; tu me fais mourir.

MARGUERITE.

» Non, il faut que tu restes. Je veux te décrire les tombeaux que tu feras préparer dès demain. Il faut donner la meilleure place à ma mère ; mon frère doit être près d'elle; moi, tu me mettras un peu plus loin, mais cependant pas trop loin, et mon enfant à droite, sur mon sein : mais personne ne doit reposer à mes côtés. J'aurais voulu que tu fusses près de moi ; mais c'était un bonheur doux et pur, il ne m'appartient plus. Je me sens entraînée vers toi, et il me semble que tu me repousses avec violence; cependant tes regards sont pleins de tendresse et de bonté.

FAUST.

» Ah! si tu me reconnais, viens.

MARGUERITE.

» Où donc irais-je? La tombe est là dehors. La mort épie mes pas. Viens ; mais conduis-moi dans la demeure éternelle, je ne puis aller que là. Tu veux partir? O mon ami! si je pouvais...

FAUST.

» Tu le peux, si tu le veux ; les portes sont ouvertes.

MARGUERITE.

» Je n'ose pas sortir ; il n'est plus pour moi d'espérance. Que me sert-il de fuir? mes persécuteurs m'attendent. Mendier est si misérable, et surtout

avec une mauvaise conscience! Il est triste aussi d'errer dans l'étranger, et d'ailleurs partout ils me saisiront.

FAUST.

» Je resterai près de toi.

MARGUERITE.

» Vite, vite, sauve ton pauvre enfant! Pars, suis le chemin qui borde le ruisseau; traverse le sentier qui conduit à la forêt, à gauche, près de l'écluse, dans l'étang; saisis-le tout de suite : il tendra ses mains vers le ciel; des convulsions les agitent. Sauve-le! sauve-le!

FAUST.

» Reprends tes sens; encore un pas, et tu n'as plus rien à craindre.

MARGUERITE.

» Si seulement nous avions déjà passé la montagne.... l'air est si froid près de la fontaine! Là, ma mère est assise sur un rocher, et sa vieille tête est branlante. Elle ne m'appelle pas; elle ne me fait pas signe de venir : seulement ses yeux sont appesantis; elle ne s'éveillera plus. Autrefois, nous nous réjouissions quand elle dormait... Ah! quel souvenir!

FAUST.

» Puisque tu n'écoutes pas ma prière, je veux t'entraîner malgré toi.

MARGUERITE.

» Laisse-moi. Non, je ne souffrirai point la vio-

lence; ne me saisis pas ainsi avec ta force meurtrière. Ah! je n'ai que trop fait ce que tu as voulu.

FAUST.

» Le jour paraît, chère amie! chère amie!

MARGUERITE.

» Oui, bientôt il fera jour; mon dernier jour pénètre dans ce cachot : il vient pour célébrer mes noces éternelles. Ne dis à personne que tu as vu Marguerite cette nuit. Malheur à ma couronne! elle est flétrie. Nous nous reverrons, mais non pas dans les fêtes. La foule va se presser, le bruit sera confus; la place, les rues suffiront à peine à la multitude. La cloche sonne, le signal est donné. Ils vont lier mes mains, bander mes yeux; je monterai sur l'échafaud sanglant, et le tranchant du fer tombera sur ma tête... Ah! le monde est déjà silencieux comme le tombeau.

FAUST.

» Ciel! pourquoi donc suis-je né?

MÉPHISTOPHÉLÈS *paraît à la porte.*

» Hâtez-vous, où vous êtes perdus : vos délais, vos incertitudes sont funestes; mes chevaux frissonnent; le froid du matin se fait sentir.

MARGUERITE.

» Qui sort ainsi de la terre? C'est lui, c'est lui, renvoyez-le. Que ferait-il dans le saint lieu? C'est moi qu'il veut enlever.

FAUST.

» Il faut que tu vives.

MARGUERITE.

» Tribunal de Dieu, je m'abandonne à toi!

MÉPHISTOPHÉLÈS *à Faust.*

» Viens, viens, où je te livre à la mort avec elle.

MARGUERITE.

» Père céleste, je suis à toi; et vous, anges, sauvez-moi; troupes sacrées, entourez-moi, défendez-moi. Faust, c'est ton sort qui m'afflige....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

» Elle est jugée.

DES VOIX DU CIEL *s'écrient:*

» Elle est sauvée.

MÉPHISTOPHÉLÈS *à Faust.*

» Suis-moi. »

Méphistophélès disparaît avec Faust; on entend encore dans le fond du cachot la voix de Marguerite qui rappelle vainement son ami:

« Faust! Faust! »

Les Allemands admirent avec enthousiasme la poésie de Faust. Aucun écrivain ne s'est montré plus habile à varier les rhythmes, aucun dans la langue allemande n'est parvenu à une harmonie plus savante.

Que si l'on recherche quels sont les prédécesseurs de *Faust* dans l'histoire de la poésie, on ne trouve guère que l'*Hamlet* de Shakspeare qui rappelle non ce drame lui-même, mais l'esprit, l'*humour* qui y apparaît souvent. Madame de Staël a songé à *Aristo-*

phane: s'il y a des rapports, ils nous semblent éloignés.

Malgré ces voix du ciel qui disent que Marguerite est sauvée, l'impression que laisse ce poème dramatique est mauvaise et sinistre. Cette froide et spirituelle raillerie des choses les plus graves et les plus saintes est ce que nous connaissons de plus immoral; elle a envahi depuis cette époque la littérature de l'Europe, et exercé une funeste influence sur la société. Ce rire de Satan est insensé dans la bouche de l'homme, et ne convient nullement à la destinée de labeur que Dieu lui a faite en ce monde.

La vie de Goëthe s'est prolongée pendant tout le premier tiers du dix-neuvième siècle; une partie de son œuvre appartient donc à la littérature contemporaine pour laquelle le temps de l'histoire n'est pas venu encore; nous abandonnons son examen développé à quelques critiques du vingtième siècle, et nous avouons être heureux de n'avoir pas à émettre un jugement sur la seconde partie de Faust élaborée par l'auteur jusqu'à la veille de sa mort [1]. Mais

[1] Nous répétons que nous ne voulons pas juger la seconde partie de Faust; mais nous croyons convenable de faire connaître nos impressions, parce qu'un écrivain de talent, M. Henri Blaze, a fait précéder sa traduction, devenue assez populaire en France, d'un éloge plein d'enthousiasme.

Sans doute la seconde partie de Faust révèle un esprit vaste et souvent profond, très-versé dans la connaissance de la mythologie païenne et de la philosophie antique. On voit

nous sommes loin d'avoir encore parlé de tous les ouvrages de Goëthe qui appartiennent au dix-huitième siècle : dans l'élégie, dans la romance, dans la poésie long-temps appelée *fugitive* en France, Goëthe est au premier rang. Il se fait à son gré homme du midi ou du nord, il suit son imagination capricieuse et vive où elle veut l'entraîner, et cependant toujours

que Goëthe a été préoccupé de la synthèse universelle, et qu'il a voulu présenter dans ce poème un tableau immense. Le poète est souvent éloquent, les Allemands admirent profondément plusieurs parties de cette œuvre sous le rapport du style. Elle présente des inventions d'une originalité incontestable. Mais nous y voyons plutôt une sorte de plan qu'une œuvre achevée. Il nous semble que l'auteur omet des choses importantes et présente de nombreux détails insignifians, sur lesquels l'attention a peine à se fixer. Nous concevons des livres de ce genre à l'aurore d'une littérature ; la seconde partie de Faust nous fait songer à quelques monumens de la poésie de l'Inde. Mais au milieu de l'Europe du dix-neuvième siècle, à une époque qui exige de toute œuvre longue un intérêt dramatique ou épique, ce poème de Goëthe pourrait bien être une erreur. Sous le rapport philosophique, la seconde partie de Faust a été regardée comme une sorte de *Bible du panthéisme*, nous demandons pardon du mot. Les poètes grecs ont écrit de très-beaux vers sur la mythologie païenne, on peut sans nul doute tirer un grand parti des théories panthéistiques, mais nous n'aimons pas que le talent s'efforce de consacrer des idées qui ne soutiennent pas l'examen sérieux, et dont les résultats moraux seraient de conduire l'homme à la négation de la vie individuelle à venir, et aux déplorables et absurdes résultats du matérialisme.

il la domine. Goëthe est un poète de fantaisie : Faust en est plein ; les poésies détachées sont surtout remarquables par cette faculté poétique. La romance intitulée *la Bayadère*, *le Pêcheur*, *l'Élève du sorcier*, *la Fiancée de Corinthe*, *la Ménagerie de Lily* et bien d'autres pièces démontrent d'une manière éclatante la prodigieuse variété du talent de Goëthe. Son poème d'Hermann et Dorothée, belle idylle simple et calme, a été tellement admiré en Allemagne, qu'on lui a légèrement donné le titre de poème épique.

Le vaste esprit de Goëthe se portait avec avidité sur toutes les parties des connaissances humaines. Il a répandu çà et là avec profusion toutes les ressources de sa belle intelligence. La critique allemande, si riche aujourd'hui, lui doit beaucoup. Le recueil intitulé : *Les Propilées*, son ouvrage sur Winkelmann et son siècle, ses considérations sur les hommes célèbres de France au dix-huitième siècle, et les observations qu'il a annexées à sa traduction des mémoires de Benvenuto Cellini, ont servi puissamment la cause du progrès littéraire en Allemagne.

Les sciences naturelles préoccupaient vivement l'intelligence de Goëthe ; ses collections de minéraux l'intéressaient autant qu'une tragédie de Shakspeare, et il était aussi fier de son ouvrage sur la *théorie des couleurs* que de Werther et du comte d'Egmont.

L'admiration inspirée à l'Allemagne par cet écrivain ne peut s'exprimer. Madame de Staël a dit qu'un

Allemand qui verrait une adresse de lettre de la main de Goëthe croirait y trouver du génie. Il y a eu depuis des réactions violentes contre cette gloire; mais elles ont toujours été l'œuvre d'un petit nombre d'hommes, le public reste fidèle à ce culte. Goëthe est encore trop près de nous pour être jugé définitivement: hasardons cependant quelques mots. La nouvelle de Werther est au premier rang de ce genre de compositions. Même en Allemagne, beaucoup de personnes refusent à Goëthe le génie dramatique; de toutes ses pièces de théâtre, le comte d'Egmont est la seule peut-être qui convienne à la scène. Comme œuvres poétiques, F. Schlegel pense que Faust, Iphigénie, Egmont et le Tasse sont, avec les plus belles poésies de Goëthe, les productions qui rehausseront le plus sa gloire aux yeux de la postérité. Sous le rapport de la langue, du style, les principales œuvres de Goëthe sont ce qu'il y a de plus parfait en allemand; voilà ce qui explique surtout un enthousiasme que les autres contrées de l'Europe n'ont pas toujours partagé. Il en est ainsi de notre Racine, que les peuples étrangers n'admirent pas comme nous.

Ce qui blesse souvent dans Goëthe, c'est qu'il n'a pas de principe supérieur, de grande pensée haute et ferme, qui illumine toute son œuvre. On dit que c'est le poëte du panthéisme; si cette opinion est fondée, nous le déplorons pour la solidité de la renommée de l'écrivain allemand. Malheur dans l'a-

venir à tout homme qui ne s'appuie pas sur la vérité ! Mais encore Goëthe est-il bien panthéiste ? Croit-il plus au panthéisme qu'à tout autre système, n'a-t-il pas un peu assisté en spectateur à toutes les discussions qui ont agité son siècle ? Le scepticisme serait peut-être plutôt l'état d'âme de cet homme, qui s'est un peu toute sa vie moqué des Allemands eux-mêmes, en jetant avec un esprit prodigieux ses doutes et ses railleries à la face d'un peuple rêveur et de bonne foi. Goëthe a vu dans le panthéisme une grande poésie, et il l'a exploitée ; mais qu'il ait eu des convictions réellement philosophiques, nous ne l'en soupçonnons guère. Et nous ne disons pas ceci pour le féliciter ou le blâmer, car nous ne savons pas ce que nous estimons le plus du scepticisme ou du panthéisme ; nous le disons parce que nous cherchons à pénétrer la pensée intime de l'auteur de Faust, et qu'elle nous semble ne voir dans l'univers qu'un sujet de poésie.

Nous avons plusieurs fois, dans ce chapitre, prononcé le nom d'un noble ami de Goëthe qui a eu souvent à souffrir de son impassible égoïsme : c'était une nature tout autre, un cœur plein de générosité et d'amour, d'élans sublimes vers toute vérité et toute beauté. Jean-Frédéric-Christophe Schiller, naquit le 10 novembre 1759, à Marbach, petite ville située près du Neckar, dans le duché de Wurtemberg. Son père avait servi comme chirurgien et ne possédait pas de fortune. Son caractère se ma-

nifesta dès l'enfance. « Alors, dit sa sœur aînée, la pieuse attention du jeune Frédéric, lorsque notre père nous lisait les prières du matin ou du soir, eût ému le spectateur le plus indifférent. Ses yeux bleus levés au ciel, sa blonde chevelure entourant une douce physionomie, ses mains jointes avec ardeur, lui donnaient le charme d'une créature angélique; sa docilité, son amour naturel pour le bien et le beau gagnaient tous les cœurs. »

Schiller était entraîné vers la vie militaire, mais une fantaisie du duc Charles en fit un professeur de droit, puis un professeur de médecine; il écrivit même un livre intitulé: *Philosophie de la physiologie*, et un autre sur les rapports de l'esprit et du corps. Mais le mouvement poétique qui agitait alors l'Allemagne excitait chez le jeune maître une fièvre ardente; il dévorait les écrits de Klopstock, de Haller, de Lessing, de Goëthe; il étudiait en même temps Luther et Shakspeare, s'essayait par plusieurs compositions épiques et dramatiques oubliées depuis long-temps, et produisait enfin sa première œuvre connue: *les Brigands*, terrible imprécation contre la société, qui eut un retentissement égal peut-être au Werther de Goëthe.

Pour faire imprimer ce drame, le pauvre Schiller fut obligé d'emprunter sous caution une somme qui lui imposa de longs sacrifices. Toute l'Allemagne se préoccupa vivement de cette composition; elle passionna quelques étudians du duché de Bade, qui eu-

rent l'idée d'imiter le héros et de se faire exécuteurs de la justice suprême. Après un nouveau travail de corrections, les Brigands furent joués, en janvier 1782, sur le théâtre de Manheim. La foule accourut de Spire, de Worms, de Heidelberg, de Mayence, de Darmstadt et de Francfort. L'auteur, qui était arrivé de Stuttgard, assista à son triomphe. Il en fut puni par les arrêts ; le duc de Wurtemberg ne s'en tint pas là ; la cour jugeait la pièce immorale, le prince déclara que le poète manquait de goût et lui défendit de publier autre chose que des ouvrages de médecine. Le duc ne reculait pas devant des mesures de despotisme, Schiller le savait ; aussi, après plusieurs tentatives infructueuses pour faire lever l'interdit qui pesait sur lui, il se vit contraint de s'échapper de nuit de Stuttgard, comme un criminel. Il partit avec un musicien de ses amis, Andréas Streicher ; ils possédaient cent dix francs entre eux deux.

Le poète se réfugia à Manheim, et présenta *Fiesco* aux comédiens, qui le repoussèrent d'abord. C'était le pain que ces artistes aveugles refusaient au grand homme. Désespéré, et craignant que le gouvernement palatin ne le livrât au duc, Schiller se traîna jusqu'à Francfort, d'où il écrivit à un riche baron de Dolberg, qui lui avait prodigué des éloges; il lui demandait deux cents francs à emprunter sur le succès de la conjuration de Fiesque. Il fut refusé ! Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de la

misère du poète et de ses pérégrinations en Allemagne ; c'est une histoire touchante et odieuse qui se reproduit souvent à chaque époque chez tous les peuples civilisés, et c'est là, quoi qu'on en dise assez brutalement, une honte pour la civilisation [1].

La Conjuration de Fiesque fut jouée sans succès ; *l'Amour et l'intrigue* valut à l'auteur des applaudissemens chaleureux, mais très-peu d'argent : il craignit souvent de ne pouvoir parvenir à ne pas mourir de faim. Le malheureux fonda un journal : *la Thalie du Rhin*, et la sincérité de ses jugemens irrita contre lui tous les acteurs ; mais, au milieu de ces déplorables épreuves, il reçut de touchans témoignages de sympathie de Kœrner, de Hutler et de deux charmantes femmes, que ses premières œuvres avaient enthousiasmées. A peu près dans le même temps, le duc de Weymar vint à Manheim, et donna au poète le titre de conseiller, qui, dans cette contrée aristocratique, lui attira plus de considération que ses titres littéraires. Mais ce n'était pas de l'argent ! Schiller fit ses adieux à Manheim, après avoir embrassé, en pleurant, son ami Streicher. Il alla en Saxe et se réfugia à Golis, village voisin de Leipsick. Il trouva là ses jeunes admirateurs Kœrner et Hutler, Minna et Dora, et quelque douceur pénétra

[1] On peut consulter sur la vie de Schiller les Études de M. Alfred Michiels. L'auteur y donne des détails pleins de charme.

dans son âme. Ses travaux s'en ressentirent; il commença à écrire en vers, il produisit *Don Carlos*. Au bout de quelque temps, Schiller suivit ses amis à Dresde, et les peines du cœur vinrent bientôt se mêler à ses autres souffrances. Il paraît que cette crise fut terrible, et que ses amis eurent beaucoup de peine à l'arracher de Dresde. Il finit par briser ses liens, et se rendit à Weimar, où il rencontra Wieland, qui lui tendit les bras. Quelques mois après, Schiller fit un petit voyage, et ayant trouvé à Rudolstadt la famille Lengefeld, dont il avait reçu la visite à Manheim, il aima avec passion mademoiselle Charlotte Lengefeld; après dix-huit mois d'assiduité de lectures de Rousseau et de Goëthe, de rêveries en de belles solitudes, après dix-huit mois de passion que tous deux cherchaient à se cacher, ils finirent par se jurer d'être l'un à l'autre. Schiller professait alors l'histoire à Iéna, mais il n'avait aucun traitement fixe. Le duc finit par lui en accorder un, et le poète se maria le 20 février 1790. A peine marié, il fut atteint d'une pulmonie qui le fit souffrir horriblement et lui rendit l'enseignement impossible. Heureusement le prince héréditaire de Holstein-Augustenburg et le comte de Schimmelmann lui offrirent avec une grâce charmante une pension de mille thalers (3750 fr.). Un voyage en Souabe améliora la santé du poète; à son retour à Weimar, il se lia intimement avec Goëthe, et quoique cette nature si tendre eût souvent à souffrir du

contact glacé de l'auteur de Faust, les hautes sympathies de l'intelligence maintinrent cette liaison, pendant laquelle Schiller écrivit *Wallenstein, Marie Stuart*, la *Fiancée de Messine*, la *Pucelle d'Orléans*, ses ballades et ses principaux ouvrages de critique. Il mourut le 9 mai 1805, avec le calme religieux d'une grande âme.

Entrons dans l'examen des œuvres de Schiller : *les Brigands*, son premier drame, sont une pièce de désordre et d'exaspération qui, cependant, finit par le remords et le sacrifice. Le caractère de Charles de Moor est tracé avec une énergie magnifique. Le rôle du fils hypocrite est beaucoup trop haïssable, a dit madame de Staël. L'exagération est presque toujours le défaut de la première jeunesse. Les scènes d'amour entre cette jeune fille si pure et si noble et le chef des brigands sont d'une tendresse enthousiaste où se révèle déjà toute l'âme de Schiller. Cette situation s'est représentée depuis bien des fois, Byron y a eu recours dans la plus grande partie de ses poèmes. Cette espèce de glorification du brigand et du meurtrier a exalté les imaginations d'une manière déplorable, surtout en Allemagne, où les lecteurs ont plus de naïveté et se laissent entraîner facilement aux impressions de l'art. Schiller, malgré les bonnes intentions du dénoûment de son drame, l'a pleuré comme Goëthe regretta Werther. Les deux autres drames de sa première jeunesse, la *Conjuration de Fiesque* et l'*Intrigue et l'amour*,

sont aussi très-souvent blâmables au point de vue de l'art et de la morale, mais tous deux contiennent des scènes qui indiquent un génie dramatique du premier ordre. De combien de poètes pourrait-on dire ce que madame de Staël a dit de Schiller : depuis l'âge de vingt-cinq ans ses écrits furent tous purs et sévères ?

Don Carlos est une pièce historique dans laquelle l'imagination joue un grand rôle. Les amours du fils de Philippe II et d'Élisabeth, fille de Henri II, roi de France, sont célèbres; aucune situation n'est plus dramatique. Cette jeune princesse, mariée à un vieillard sévère et cruel, conservant dans son cœur un amour ardent pour le fils de son époux, pour un jeune prince auquel elle avait été fiancée, le dénoûment tragique de cet amour, la peinture terrible de la jalousie de Philippe, le caractère généreux et exalté du marquis de Posa, font de cet ouvrage de la jeunesse de Schiller un des plus nobles et des plus beaux drames que l'on connaisse. On lui a reproché d'avoir prêté au marquis de Posa les idées d'un philanthrope du dix-huitième siècle, et cependant personne ne saurait prouver l'impossibilité d'une telle intelligence et d'un tel caractère dans l'Europe du seizième siècle. Thomas Morus vécut vers le même temps, et il n'était ni moins généreux, ni moins exalté peut-être. Mais les critiques qui ont contesté la vraisemblance du marquis de Posa conviennent que ce rôle est magnifique, qu'il révèle une admirable noblesse d'âme,

et que l'expression est à la hauteur de cette inspiration sublime. Quoi de plus pur et de plus touchant que l'amour combattu de don Carlos et d'Élisabeth? quoi de plus terrible que la vengeance de Philippe?

Wallenstein occupa sept années de la vie de Schiller; c'est une œuvre sévèrement historique. On a dit que cette tragédie peignait mieux la guerre de trente ans que l'*histoire* elle-même, écrite aussi par Schiller. Il a cependant modifié le caractère de *Wallenstein*, figure sombre qui n'aurait éveillé aucune sympathie si le poète lui avait conservé toute l'âpreté de sa nature. Voici un fragment de lettre, écrite en 1796, qui donnera une idée de la conscience de l'auteur dans les travaux de cette époque de sa vie:

« Le duc n'a rien de noble; considérés à part, ses actes manquent de désintéressement et il est luimême sans dignité. Le fond ne m'aide point; la conception et la forme doivent tout opérer. Une semblable matière est justement ce qu'il fallait pour me lancer dans une nouvelle carrière poétique. Je marche sur le tranchant d'un rasoir, et un seul faux pas causerait ma ruine. L'intime vérité, l'énergie et la précision que ce dessein exige, auront une influence prononcée sur mon avenir littéraire. »

Schiller a écrit trois pièces sur Wallenstein. La première, le Camp de Wallenstein, est une peinture très-vraie, très-vive et parfois très-comique

d'une armée en campagne, et de l'effet produit par ce spectacle sur les populations. C'est une introduction à la seconde pièce, les *Piccolomini*, et un tableau animé des discordes qui s'élevaient entre l'empereur et son général, entre le général et les chefs sous ses ordres. Cette partie de la trilogie allemande peut être considérée comme une magnifique page de poésie historique. Schiller a mêlé à ces peintures sévères deux caractères angéliques, Max et Thécla, qui conservent l'amour de la vérité et la tendresse sainte du cœur au milieu des tristes passions des guerres civiles. La véritable tragédie, dans cette œuvre, est la *Mort de Wallenstein*; là le pathétique est sublime, le drame fait naître des émotions profondes. La pièce fut jouée pour la première fois à Weimar en 1798, et obtint un véritable triomphe. Jamais spectacle plus national n'avait été offert aux regards d'un peuple. Les Allemands étaient émus des souvenirs de la guerre de trente ans, comme autrefois les Athéniens des souvenirs de la défaite des Perses, lorsque le vieil Eschyle leur peignait ce désastre avec le lyrisme sublime de sa parole.

Dès l'année 1782, Schiller avait été frappé de tout ce que la vie de Marie Stuart a de mélancolique et de déchirant, et il avait résolu de lui consacrer un de ses drames; mais il n'exécuta ce dessein que dix-huit ans plus tard. Cette pièce est un chef-d'œuvre; le poète a peint avec le génie le plus pathétique les douleurs de cette royale prisonnière, si belle et si

tendre, dont la postérité a oublié les fautes, si cruellement expiées par sa mort. Suivant notre méthode habituelle, nous n'analyserons pas une pièce dont la traduction est aujourd'hui dans toutes les mains, nous appellerons seulement l'attention sur les beautés les plus saillantes de cette œuvre. Tout le rôle de Marie Stuart est admirable, le grand poète l'a écrit avec un art étonnant; il y a une scène délicieuse, quand la pauvre prisonnière, après dix-neuf ans de captivité, revoit un moment le ciel, les arbres, les eaux du fleuve, et qu'elle exprime tout le délire de son bonheur. L'entrevue des deux reines est une grande page digne de Shakspeare et de Corneille. La fierté et l'emportement de Marie Stuart, en face de cette femme qui peut l'envoyer d'un mot au supplice, a quelque chose qui produit tout à la fois l'enthousiasme et la terreur. Le cinquième acte, blâmé par des critiques superficiels, est une sublime élégie qui nous rappelle tout ce que la poésie a produit de plus religieux et de plus attendrissant. Par quelles admirables nuances, par quelles gradations savantes le poète fait passer le spectateur par toutes les phases de l'épouvante et de la douleur! Les adieux de Marie Stuart à ses femmes sont déchirans; mais nous aimons autant les premières scènes de cet acte, lorsque ces mêmes femmes passent sur le théâtre pour aller exécuter les derniers ordres de cette reine qui va mourir, quand une d'elles apporte la coupe de vin que Marie a deman-

dée afin d'être plus ferme devant la mort, quand une autre femme arrive en chancelant sur la scène parce qu'elle a aperçu en passant l'échafaud et les murs tendus de noir. Ce sont là des beautés simples et profondes qui n'appartiennent qu'au génie. La scène de la confession et de la communion de Marie Stuart a un caractère religieux admirable, mais un saint respect pour cet auguste mystère l'a fait justement retrancher à la représentation.

Après l'infortunée reine d'Écosse, Schiller voulut peindre la vie d'une femme bien autrement pure, marquée du sceau divin, de la sainte guerrière de la France, de Jeanne d'Arc. Le poète a encore répandu sur ce sujet des trésors de génie. La pièce s'ouvre par une charmante peinture du village qui cachait l'héroïne. La partie belliqueuse de cette tragédie rappelle ce que Shakspeare a produit de plus beau dans ce genre; la réconciliation du duc de Bourgogne est une scène pleine d'entraînement et de grandeur morale. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas compris que la passion de patriotisme, pour ainsi dire extatique, qui absorbait l'âme de Jeanne d'Arc, ne laissait aucune place aux autres sentimens de la femme; qu'il n'ait pas respecté scrupuleusement la vérité historique; nous le regrettons vivement, malgré le beau monologue que l'amour de l'héroïne pour le jeune Anglais Lionel a inspiré à Schiller; mais regrettons bien plus vivement encore que le martyre de Jeanne d'Arc n'ait pas fourni à l'auteur

les merveilles poétiques qu'il nous promettait. Il est tout-à-fait impardonnable d'ailleurs, à une époque aussi éclairée et chez une nation aussi instruite, de ne pas reproduire la vérité historique quand il s'agit d'un fait aussi éclatant. Lorsque le drame touche à l'histoire, il ne faut pas qu'il trompe les peuples qui l'écoutent ; le martyre de Jeanne d'Arc lui appartient, c'est sa gloire, c'est la consécration de sa vie ; la jeune libératrice de la France a été plus grande encore devant ses odieux juges qu'en face des lances et des épées anglaises. Personne n'avait le droit de la déshériter de son bûcher odieux.

La Fiancée de Messine, malgré de magnifiques détails, peut être considérée comme une erreur de Schiller; Guillaume Tell, au contraire, a été regardé par plusieurs critiques comme son chef-d'œuvre.

Cette vieille histoire des montagnes, la délivrance de la Suisse par Guillaume Tell, est très populaire dans le monde entier. Schiller a peint ce beau pays avec son talent ordinaire, il a su conserver la simplicité touchante de ces hommes qui sauvèrent leur patrie avec une bonhomie héroïque. La scène dans laquelle Guillaume Tell enlève d'un coup de flèche une pomme sur la tête de son enfant rappelle le naturel naïf d'une chronique. La mort de Gessler est une des plus belles inspirations que nous connaissions au théâtre. Cette nature gigantesque, cette musique nuptiale qui retentit au loin, cette femme qui supplie en vain Gessler de lui rendre son

époux, l'oppresseur tombant percé par la flèche de Tell, Hermangarde élevant avec enthousiasme son enfant dans ses bras et lui criant : Viens, mon fils, vois comme les tyrans meurent, tout cela est profondément admirable. M. de Barante a consacré à Guillaume Tell quelques pages dont nous extrayons les lignes suivantes, qui nous paraissent remarquables :

« Au milieu de ce tableau d'un peuple des anciens temps, on voit se détacher la grande figure de Guillaume Tell. C'est une idée heureuse que de l'avoir ainsi isolé du mouvement de ses compatriotes. Il refuse de conspirer, et cependant tout en lui manifeste la force, la fierté, le dévouement, l'amour du pays ; mais, comme il doit tuer Gessler, la seule manière d'ennoblir ce meurtre, de le rendre moralement supportable, c'est de le montrer comme un acte de défense naturelle et d'établir les relations de l'oppresseur et de l'opprimé hors de la société. C'est là ce qui donne quelque chose de si grand à ce représentant du droit naturel que Schiller a pris soin de nous faire voir, en tout et toujours, comme vivant hors de la loi commune et obéissant seulement aux plus nobles instincts.

» C'est aussi ce qui amène ce résultat si peu commun au théâtre, si habituel dans la vérité, un dénoûment accidentel terminant une entreprise de la prudence humaine. Les trois cantons ont conspiré au Rütli ; toutes les mesures sont prises ; Guillaume

Tell n'y est pour rien. Il reçoit une offense, il se voit contraint à la défense personnelle; Gessler est tué, et la conjuration n'a servi à rien. Cela ressemble aux procédés de la Providence; mais cette circonstance n'est fortuite qu'en apparence; elle se rattache à l'oppression de la Suisse, à l'excès et à l'imprévoyance de la tyrannie, à l'impossibilité qu'elle se prolongeât. Le cours naturel des choses suit une marche accélérée vers un but nécessaire; un accident y pousse. L'homme aveugle fait de cet accident une cause, et n'aperçoit pas d'où lui est venue son influence. Comme Schiller l'a dit dans une de ses préfaces, « Le devoir du poète dramatique est de faire comprendre la liaison de ce hasard avec la marche générale; c'est à quoi il a merveilleusement réussi dans Guillaume Tell. »

Schiller, comme poète dramatique, est bien supérieur à Goëthe; son système de composition est celui de Shakespeare; le poète allemand doit être considéré comme le premier élève de ce grand homme. Il n'en a pas toute la puissance sans doute; mais il possède des qualités admirables qui lui sont entièrement personnelles. Nous voulons parler de cet enthousiasme pour le beau, de ces élans sublimes de générosité, de grandeur d'âme. Ce n'est pas l'exaltation religieuse, l'ardente foi catholique de Calderon, ni l'héroïsme patriotique de Corneille, c'est le sentiment de l'humanité, de la fraternité, de l'unité de toutes les nations; Schiller est surtout grand

parce qu'il élève l'âme vers les régions les plus hautes de la pensée, et conduit l'homme au dévouement et au bonheur moral.

Le plus célèbre des poètes dramatiques allemands, après Schiller et Goëthe, est Werner, l'auteur de Luther et d'Attila ; mais on lui reproche encore de s'occuper plus de la poésie que du théâtre ; les autres nations trouvent généralement l'Allemagne trop lyrique dans la poésie d'action : Werner a les défauts et les qualités de sa patrie.

Le sujet de Luther est très-national dans tout le nord de la Germanie, et son succès fut très-grand sur le théâtre de Berlin. Luther et Charles-Quint ont posé devant le poète dont les sympathies protestantes ne sont pas douteuses, quoiqu'il paraisse sentir les grandeurs du catholicisme. Le rôle de l'empereur manque souvent de simplicité, celui de Luther est dessiné avec fierté. La diète de Worms donne à l'auteur l'occasion de déployer une grande pompe théâtrale. *Attila* est une œuvre forte et originale. Le premier acte nous a rappelé Sophocle et Euripide ; ces femmes et ces enfans qui gémissent sur les cendres d'Aquilée sont une exposition pathétique et solennelle. Le personnage d'Attila révèle chez le poète de la force et de l'audace. *Le fléau de Dieu* est peint de main de maître ; seulement l'auteur a cru devoir lui donner de l'amour pour une femme dont il a tué le père et l'amant. Cette Hildegonde, princesse de Bourgogne, est une créature toute mys-

térieuse qui suit ses projets de vengeance avec une patience et un raffinement de barbarie terribles. Quand, au dénouement, cette princesse, qu'Attila vient d'épouser, l'immole la première nuit de ses noces, et poignarde auprès de lui le fils du roi des Huns, on comprend que l'auteur ait essayé de peindre Hildegonde comme soumise à une puissance infernale.

Werner a consacré à l'ordre des Templiers une sorte de chronique dramatique en deux volumes, dans laquelle il s'occupe principalement des doctrines secrètes de l'ordre auquel il rattache les francs-maçons. Un autre roman dramatique du même auteur, la *Croix sur la Baltique*, nous peint éloquemment le pays et les mœurs du nord au moment de l'introduction du christianisme dans l'Allemagne septentrionale. Quant au lugubre drame intitulé: *Le vingt-quatre février*, il n'est pas comme conception au-dessus de nos sanglantes boucheries du boulevard, mais les montagnes de la Suisse y sont peintes avec un génie poétique très-éminent.

Kotzebue est le poète allemand qui a le mieux compris les effets de théâtre, l'action du drame. *Les deux frères*, *les Hussites*, *les Croisés* et plusieurs autres pièces de lui contiennent des scènes d'un très grand effet. *Misanthropie et repentir* a obtenu en France un succès populaire. Mais les qualités les plus essentielles des grands poètes manquent à Kotzebue, le style et la profondeur de pensée qui sonde une époque ou

un caractère et les reproduit vivans aux yeux des spectateurs. On cite encore quelques pièces de Gerstenberg, de Klinger, de Collin, et un poème dramatique de Tieck sur *Geneviève de Brabant*, œuvre qui renferme des tableaux d'une poésie magnifique.

Les Allemands n'occupent pas un rang très-élevé comme auteurs comiques; la grande comédie française n'était possible que chez un peuple qui a une immense capitale et de brillans salons où l'on cause beaucoup, et avec cette élégance qui caractérisait la société de Versailles et de Paris sous Louis XIV. La comédie française n'existe plus depuis que les salons de Paris sont devenus des clubs où l'on fume, ou des foules où l'on étouffe. Madame de Staël a donc remarqué avec raison que, dans les comédies allemandes, la peinture du grand monde était en général assez médiocre. Kotzebue a écrit quelques comédies pleines de verve et de péripéties amusantes. Tieck est peut-être l'auteur allemand qui possède le plus de génie comique; la guerre acharnée qu'il fait à l'esprit calculateur et positif de notre époque l'inspire très-heureusement; toutefois, il ne compose pas de comédies pour la scène, il ne les destine qu'à la lecture. Mais revenons à Schiller.

Ses ouvrages théoriques sont en harmonie avec ses drames. Il avait plus de trente ans lorsqu'il reçut de Reinhold, qui expliquait à Iéna la philosophie de Kant, les premières notions des idées de ce grand homme. Ce qui était dans l'âme de Schiller à l'état de sentiment

fut tout à coup éclairé et expliqué par la science. Il développa ses idées sur la philosophie dans plusieurs écrits, et entre autres dans un traité sur le sublime; il démontra que la suprême beauté poétique n'est que la manifestation éloquente de ce qu'il y a dans l'âme de plus moral, de plus divin. En effet, les autres genres de beautés que présente l'art sont nécessairement secondaires. La religion, la poésie, la philosophie apparaissent comme trois expressions diverses de la vérité absolue : la première révèle ce que la seconde chante, et ce que la troisième explique dans les limites fixées à l'esprit de l'homme. Quiconque se borne, dit M. Alfred Michiels, à flatter les sens ou l'imagination, quand il pourrait en même temps élever et purifier l'âme, commet une lâcheté [1]. Les écrits de Schiller sur l'esthétique forment deux volumes. Il ne s'est pas tracé un plan, il n'a pas donné un grand ouvrage théorique; mais il a tout abordé, en jetant sur tout des flots de lumière, et nous ne pouvons que nous joindre aux hommes qui appellent de leurs vœux la vulgarisation en France de cette partie des écrits de Schiller; elle ferait comprendre à nos concitoyens tout ce que la critique française a souvent de superficiel et d'outrecuidant.

Aucun poète n'a plus d'unité que Schiller; les grands principes, les idées sublimes que l'on admire dans ses drames et dans ses ouvrages de criti-

[1] *Études sur l'Allemagne.*

que se retrouvent dans ses poésies lyriques. C'est toujours le même sentiment de l'idéale beauté, l'âme trouvant le bonheur dans tout ce qui la rapproche de Dieu par le dévouement, par la vertu, par le sacrifice. *La Cloche*, que M. Émile Deschamps a fait connaître à la France, est une poésie sainte et forte qui reproduit les vicissitudes de la vie humaine, annoncées et saluées par le son de l'airain, dans le clocher de nos vieilles églises. Chaque partie est travaillée avec le soin consciencieux qui caractérise Schiller; les graves pensées, les consolations religieuses abondent. Le morceau antique intitulé *la Caution* est un de ceux où Schiller a le plus mis de son âme. L'amitié de ces deux hommes qui veulent mourir l'un pour l'autre est exprimée avec une ardeur qui émeut et entraîne. Schiller doit enfanter de grandes actions. Ses ballades offrent une brillante variété de tableaux, de mœurs, de contrées, et sont généralement de petits drames pleins d'intérêt. Ses odes sont de nobles élans vers l'infini; il a aussi des odes d'amour à Laura, qui ressemblent un peu à toutes les poésies de ce genre. Voici quelques strophes d'un morceau intitulé *Paroles de foi*, traduites par M. Michiels; elles pourraient servir d'épigraphe aux grandes pièces lyriques du poète allemand :

« Trois mots pleins d'un admirable sens courent de bouche en bouche ; ils n'ont pourtant point leur source au dehors ; le cœur seul nous les apprend.

Quand l'homme n'a plus foi en eux, il perd toute sa grandeur.

» L'homme est libre, même lorsqu'il naît dans les fers. Que les hurlemens de la populace, que les crimes des fous en délire ne vous égarent point. Ne tremblez pas devant l'esclave qui brise ses chaînes, ne tremblez pas devant l'homme libre.

» La vertu n'est pas un mot creux; nous pouvons obéir à ses lois. Dussions-nous toujours choir, nous avons le droit de nous élancer vers le noble et le divin. Ce que la sagesse des plus sages ne comprend pas, les cœurs d'enfans l'entendent dans leur simplicité. »

Schiller a laissé quelques esquisses de romans qui sont restés loin de ses drames et de ses poésies : *le Visionnaire,* qu'il n'a même pas terminé, et qui renferme cependant des morceaux d'une assez grande valeur, et le *Criminel par déshonneur*, nouvelle très-morale, mais qui serait peu remarquée si elle avait pour auteur un homme moins illustre. Comme historien, Schiller n'occupe pas non plus un rang très-élevé. « L'histoire, dit-il quelque part, n'est habituellement qu'un magasin où puise ma fantaisie, et les évènemens prennent la tournure que leur donne ma volonté. » On comprendra dès lors qu'une des principales qualités de l'historien manque à l'auteur; la consciencieuse et ardente recherche des faits. Ainsi l'histoire *de la guerre de trente ans* ne révèle qu'un poète dramatique, et l'on a remarqué

que dès que ses héros sont morts, dès que la figure poétique n'est plus devant les yeux de l'auteur, il abandonne les faits comme s'ils n'étaient plus dignes d'étude ou même de récit.

Le plus grand historien de l'Allemagne du dix-huitième siècle est J. de Müller. Son *Histoire de la Suisse*, quoique beaucoup trop longue sans doute, est un livre admirable comme description et sentiment de ce beau pays, et en même temps un monument historique qui révèle une très-vaste érudition. Müller, dit madame de Staël, « était un homme d'un savoir inouï, et ses facultés en ce genre faisaient vraiment peur. On ne conçoit pas comment la tête d'un homme a pu contenir ainsi un monde de faits et de dates. Les six mille ans à nous connus étaient parfaitement rangés dans sa mémoire, et ses études avaient été si profondes qu'elles étaient vives comme des souvenirs; il n'y a pas un village de Suisse, pas une famille noble dont il ne sût l'histoire. »

L'Allemagne est le pays des recherches; elles sont entassées dans les livres des érudits, tels que Mascau, Schlœzer, Gattere, Schmidt, et tant d'autres; ce sont des matériaux précieux, mais non des œuvres d'art.

Nous avons cherché à donner une idée des plus grands écrivains de l'Allemagne du dernier siècle. Une histoire spéciale de la littérature allemande devrait contenir des études sur un assez grand nombre d'hommes dont le souvenir ne peut occuper une

place dans l'histoire générale. Nous voudrions cependant indiquer encore quelques noms de poètes. Jean-Pierre Hebel, Badois, né en 1760, serait plus connu s'il avait écrit dans la langue des lettrés de son pays; mais il choisit l'idiome du Schwartzwald, et ce patois fut un obstacle à sa gloire. Goëthe a beaucoup vanté ce poète; ce que nous en avons entrevu nous a paru gâté souvent par une manie allégorique, très-antipathique à notre manière de sentir la poésie. On accorde à Hœlty de la grâce, de la simplicité, mais rien qui révèle le poète de premier ordre. Kœrner a électrisé les Allemands par ses chansons guerrières, durant les campagnes contre l'empereur; il est tombé sur le champ de bataille, et la mort du soldat a donné plus d'éclat encore à la renommée du poète. La réputation de Frédéric de Hardenberg, né en 1772, et connu surtout sous son pseudonyme de Novalis, est très-contestée. Heine en fait un grand éloge. M. Alfred Michiels, dans ses études sur l'Allemagne, combat cette gloire avec acharnement.

Novalis est mort à vingt-neuf ans. Il habita dans sa jeunesse Iéna, Leipsick et Wittemberg, et se lia intimement avec Frédéric Schlegel et Fichte. A Thuringe il rencontra une jeune fille très-belle, qu'il aima avec passion et qu'il vit mourir de phthisie au moment où il allait l'épouser. Il sembla plongé alors dans une tristesse si profonde que ses amis le crurent voué à des regrets éternels, lorsque l'année suivante ils le virent célébrer ses fiançailles avec une

autre femme. Ce mariage fut retardé par quelques obstacles jusqu'en 1800, mais, au moment de partir pour célébrer ses noces, un flux de sang l'arrêta. Cette maladie devint si grave que Novalis fut forcé de retourner dans sa famille. Après avoir langui quelques mois, le 25 mars 1801, le jeune homme s'éveilla dès le jour et feuilleta quelques livres, puis il pria son frère de jouer sur le piano un air qu'il aimait, et il s'endormit en l'écoutant pour ne plus se réveiller.

L'œuvre la plus importante de Novalis est un roman intitulé : *Henri d'Osterdingen*. Le sujet est la destinée du poète dans le monde ; aucun n'est plus vaste ni plus sublime. Jugez ce livre par quelques fragmens, et vous partagerez l'enthousiasme de plusieurs amis de l'écrivain; lisez d'autres pages, et vous comprendrez ses antagonistes. Voilà ce qui explique des opinions si différentes et si passionnées. Le roman de Novalis contient des pensées d'une délicatesse exquise, des images charmantes auprès des choses les plus bizarres et d'idées tellement vagues et impénétrables que l'auteur ne semble plus vivre parmi les hommes. On le croirait par momens dans un autre monde où le langage ne serait pas le même que celui dont nous nous servons. Les pages intitulées *Le Christianisme ou l'Europe* sont écrites d'un beau style; Novalis s'y montre un penseur profond ; son âme extatique entrevoit et prédit le bonheur de l'humanité. Les *Chants religieux* offrent de nobles pa-

ges, le poète s'inspire heureusement des idées chrétiennes, cette source éternelle de beauté. La douceur rêveuse de son âme donne à ses mélodies un charme attrayant de mysticité et de candeur. Le dernier ouvrage de Novalis, les *Disciples de Saïs*, est d'une étrangeté incroyable ; on a placé à la fin quelques pensées dont l'interprétation fatiguerait le sphinx lui-même.

Puisque nous parlons de génies bizarres, n'oublions pas Jean-Paul Richter ; il eut à lutter contre la société et supporta toutes les épreuves poignantes de l'écrivain né sans fortune. Son goût pour l'extraordinaire a fixé sur lui la curiosité de ses compatriotes, mais a nui à son talent. Jean-Paul est très-souvent un hiéroglyphe indéchiffrable, toute l'affectation française de quelques écrivains de nos jours peut à peine donner une idée de la sienne. Les titres de ses livres, puis les titres des chapitres de ces mêmes livres sont autant de logogriphes pour le lecteur naïf, qui a la prétention de comprendre ce qu'il lit. Que l'on nous permette de citer ici une page curieuse de M. Alfred Michiels : « Jean-Paul intitula son premier ouvrage, *Procès du Groënland.* Quelle était sa raison? Je n'ai pu la deviner. C'est un recueil de pièces satiriques sur une grande quantité de sujets, et aucune ne renferme le mot de l'énigme. Plus tard vint la *Loge invisible ou les momies*; cette production se divise en cinquante-six *secteurs* ou portions de cercle, et en extra-feuilles. L'un est

appelé, sans qu'on sache pourquoi, *le Lecteur de Saint-Michel*; un autre de *Simon Judes*, un plus grand nombre, secteurs de *la Trinité*. Le vingt-cinquième parmi ces derniers a pour titre : *Grandes fleurs des aloès de l'amour, ou le tombeau, le rêve, l'orgue, à quoi se joignent mon apoplexie, une botte fourrée et mon liripipium de glace*. Qu'est-ce qu'un *liripipium ?* Je ne vous le dirai point, car je l'ignore, et l'auteur s'est bien gardé de nous l'apprendre. Cherchez vous-même si vous espérez le découvrir. »

Tous les romans de Jean-Paul offrent de ces étrangetés ; c'est approcher de la folie, ou plutôt y être arrivé. Si le reste de l'œuvre répondait à ceci, ce serait triste, mais nullement étonnant, puisque l'aliénation mentale est une maladie souvent observée ; ce qui surprend, c'est que ce même homme, dans ces mêmes livres, entasse pour ainsi dire les plaisanteries spirituelles, les observations fines ; il est plein de grâce, de profondeur, il rappelle Rabelais et plus encore Sterne : voici quelques lignes, au hasard ; ne les dirait-on pas tombées de la plume de l'auteur du *Voyage sentimental?*

« Vous voyez sourire une femme, ne vous fiez pas à ce sourire, il vous trompe. Elle a pleuré toute la nuit. Souvent ces créatures tendres languissent muettes, elles cachent le désespoir sous la gaîté, elles se flétrissent en se jouant ; l'œil étincelle de joie, le bon mot est sur les lèvres, et elles fuient dans quelque coin où elles peuvent enfin, seules, livrer pas-

sage aux larmes qui les étouffent. O jours de folie, noyés par des nuits de sanglots ! comme on voit succéder des torrens de pluie à un jour d'une sérénité sans égale, présage certain de l'orage qui se formait [1]. »

Jean-Paul a, comme Sterne, la manie des digressions ; chez l'écrivain allemand, c'est une véritable passion. La digression est pour ainsi dire le fond de son œuvre ; il marche à l'aventure, sans plan, sans une idée qui relie les détails ; aussi le manque d'unité est-il le défaut capital de Jean-Paul. Sa plus grande composition, *Titan*, n'a obtenu aucun succès en France, malgré la beauté incontestable de beaucoup de pages, parce que les Français veulent toujours voir où on les mène. C'est un peuple qui, en général, ne sonde pas la poésie très-profondément peut-être, mais il a un immense besoin de clarté et de parti pris.

Jean-Paul est parfois sombre et lyrique comme un poëte hébreu ; madame de Staël nous a donné une idée de cette face du talent de l'auteur allemand, en traduisant dans l'*Allemagne* un morceau qui est dans toutes les mémoires. Si, avec une telle variété de tons, des aptitudes si diverses, tant d'esprit et de sensibilité, Jean-Paul n'a pas créé un chef-d'œuvre, c'est que la faculté de choisir, c'est que le goût lui a manqué. Il a pris une bizarrerie extravagante

[1] Traduit par M. Ph. Chasles.

pour de l'originalité, et il a gâté ainsi les belles facultés qu'il avait reçues du ciel.

On n'en finirait point si l'on voulait analyser la foule de romans spirituels et touchans que l'Allemagne possède. Claudius, dont les livres sont inconnus en France, jouit d'une grande popularité en Allemagne ; ses récits cachent une rare profondeur de sentiment sous une forme pleine de sensibilité et de bonhomie. Auguste Lafontaine se fait lire par l'intérêt des détails qui font tant de révélations sur la vie intime des Allemands. Les contes fantastiques d'Hoffmann, qui en ont produit des milliers en France, la nation la moins fantastique de l'univers, nous entraînent souvent dans le monde mystérieux du magnétisme et prouvent parfois dans l'auteur un rare talent d'observation et des facultés dramatiques de premier ordre. Ludwig Tieck, qui est encore vivant aujourd'hui, publia vers la fin du dix-huitième siècle un roman, *Sternbald*, plein de poésie et de fantaisies charmantes sur la vie errante et insoucieuse de l'artiste ; c'est le seul écrivain célèbre de la grande époque que l'Allemagne possède encore. Il s'est distingué dans la critique qui est une des principales gloires de cette nation. Tieck a eu le tort de défendre la cause de *l'art pour l'art*, de méconnaître souvent tout ce qu'il y a d'incontestable dans les théories de Schiller et de Kant sur le beau qui est la splendeur du vrai, sur cette beauté suprême dont Dieu est la source ; mais les écrits de l'auteur de

Sternbald sur Shakspeare révèlent une pénétration très-rare et contiennent des aperçus d'une grande sagacité. Ce bizarre Jean-Paul Richter, dont nous parlions tout à l'heure, est auteur d'un livre d'esthétique plein de vues profondes; il défend la cause sainte de la vérité dans l'art : ses idées sont abondantes et élevées, il aborde sans crainte les plus hautes questions de la critique, il disserte sur la nature du beau, et jette de nouvelles lumières sur les théories de Schiller, de Kant, de Lessing. L'Allemagne est la patrie de l'esthétique, aucune nation ne s'est jusqu'à présent élevée à sa hauteur dans l'exposition des théories de l'art. William et Frédéric Schlegel, le premier dans son Cours de littérature dramatique, et le second dans son Histoire de la littérature ancienne et moderne, se sont moins occupés que Kant et Schiller des hautes théories esthétiques; mais, par leur admiration ardente pour la littérature catholique et chevaleresque du moyen âge, ils ont exercé autant d'influence bienfaisante que les plus grands théoriciens spiritualistes. *L'histoire de la littérature ancienne et moderne* aurait été mieux nommée, Considérations sur la littérature. On conçoit ce que peut être une histoire générale en deux petits volumes; mais cependant telles sont la science et la pénétration philosophique de Frédéric Schlegel, qu'il a certainement remué plus d'idées, dit plus de choses importantes, plus éclairé enfin, que La Harpe, Marmontel et tous nos criti-

ques français du dix-huitième siècle dans leurs œuvres volumineuses.

La critique est chère à tous les grands hommes de l'Allemagne; non-seulement ceux que nous avons nommés, mais Goëthe, J. de Muller, les écrivains les plus éminens du dernier siècle, se plaisaient à faire insérer dans les journaux et les revues des jugemens approfondis sur les productions importantes qui paraissaient dans leur temps. La philosophie fut aussi une passion pour l'Allemagne.

Nous n'avons pas la prétention de donner ici, même en résumé, l'histoire de la philosophie allemande; nous nous bornerons pour ce pays, comme pour la Grèce, la France et l'Angleterre, à quelques indications que nous croyons indispensables, renvoyant pour plus amples détails aux historiens de la philosophie.

Le sensualisme régnait sur l'Europe, les écrivains français avaient étrangement exagéré et faussé les idées de Locke. Wolf et ses disciples dénaturaient les hautes pensées de Leibnitz qu'ils remplaçaient souvent par des abstractions insaisissables. Lessing, Hemsterhuis, philosophe hollandais, et Jacobi attaquèrent les doctrines matérialistes; ils n'ont pas formulé de système, mais répandu le spiritualisme sur toutes les questions qu'ils ont traitées; Jacobi a donné pour base à notre intelligence, à notre âme le sentiment religieux. Ces hommes servirent la cause de la vérité; mais ils furent plutôt des moralistes

que des métaphysiciens qui font avancer la science.

Kant suivait silencieusement, dans sa solitude de Kœnigsberg, les travaux de ses contemporains; après de longues années d'études et de méditations, il fit imprimer un livre qu'il intitula : *Critique de la raison pure*. En France il eût trouvé peu de lecteurs, il lui fallait un public patient et difficile à rebuter; le néologisme rendait cet ouvrage très-obscur. Kant se créait une langue, ses pensées recouvertes d'un voile souvent impénétrable fatiguaient l'intelligence. Pendant plus de dix années tous les métaphysiciens de l'Allemagne ont discuté sur ce volume. Madame de Staël, dont l'esprit est plein de sagacité et de profondeur, étudia le philosophe de Kœnigsberg, s'aida de tous les commentateurs et nous donna, dans son livre de *l'Allemagne*, une idée de la théorie kantienne; on l'accusa de nous avoir *fabriqué un Kant de sa façon*.

Aujourd'hui des autorités compétentes placent ce philosophe auprès de Platon et de Descartes. Toutefois ses idées sont encore interprétées de plusieurs manières. On reconnaît que la plus grande gloire de Kant consiste à ne s'être laissé entraîner ni par les sensualistes, qui enseignaient que la sensation était la seule source de nos idées, ni par les idéalistes qui dédaignaient le monde des sens. Kant admet une dualité très-rationnelle que nous sentons tous en nous-mêmes, l'âme et les sens, la nature intellectuelle et la nature extérieure; il appelle la première

le sujet, et la seconde l'objet, ou le subjectif et l'objectif, le moi et le non moi, mots qui ont eu tant de retentissement dans la philosophie allemande depuis cette époque. Des critiques ont accusé Kant d'avoir continuellement subordonné ce qu'il appelait l'objet au sujet, et conséquemment d'avoir méconnu les droits de la sensation, de la nature extérieure; mais nous croyons l'objection peu fondée, et la domination de l'esprit, de la nature intellectuelle, proclamée par Kant, est si légitime que nous ne concevons guère les reproches qui lui ont été adressés à cet égard. Une autre objection nous paraît plus juste, c'est que Kant n'a pas assez exposé les rapports du fini et de l'infini, de la création et du créateur. La théorie de Kant, dit M. Cousin, pose l'unité d'un côté, la multiplicité de l'autre, l'infini et le fini dans une opposition telle que le passage de l'un à l'autre semble impossible.

Il serait difficile d'apprécier la valeur de Kant dans l'histoire générale de la philosophie : qu'a-t-il réellement enseigné de plus que Platon et Descartes? Nous ne saurions le distinguer très-clairement. Descartes nous semble avoir vu aussi bien que Kant le moi et le non moi, l'intelligence et la nature extérieure. Mais le rôle du philosophe de Kœnigsberg est immense dans son temps, ses livres sont la digue la plus forte opposée au débordement du sensualisme qui menaçait de plonger toute l'Europe dans la barbarie et l'abjection. Kant analyse les facultés

purement intellectuelles avec une supériorité telle que ceux qui niaient leur existence en furent déconcertés. La philosophie de Locke, dénaturée et poussée jusqu'au délire par les matérialistes français, aurait peut-être régné long-temps sur l'Europe sans *la Critique de la raison pure;* l'empire du matérialisme fut bruyant et terrible, mais cette colossale erreur disparaîtra dans l'avenir, elle sera comme étouffée entre la France du dix-septième siècle et l'Allemagne du dix-huitième, entre Descartes et Kant.

Les autres écrits de Kant, *la Critique de la raison pratique* et *la Critique du jugement,* ont basé la morale et l'art sur l'infini, sur Dieu. Dans le premier de ces livres, l'auteur foudroie éloquemment la prétendue morale fondée sur l'intérêt personnel, et lui substitue partout l'idée de devoir, de dévouement à Dieu et à l'humanité. *La Critique du jugement* expose avec une grande vigueur logique des idées analogues à celles de Schiller sur le sublime. Le philosophe démontre que le beau indépendant du vrai est très-secondaire, qu'il peut plaire aux sens, mais ne saurait satisfaire l'âme. Il fait voir que les critiques qui ont soutenu la doctrine de l'art pour l'art, qui ont soutenu que *l'agréable* était le véritable but de la poésie, n'ont de la nature humaine qu'une idée incomplète et mesquine, et que la beauté suprême dans l'art ne peut être atteinte qu'à l'aide de la beauté morale.

Kant a bien mérité de l'humanité, nul n'a été

plus élevé, plus sanctifiant, dans le domaine du rationalisme pur. Il a vécu solitaire, contemplant son âme et Dieu; on dit que le philosophe n'est jamais sorti de Kœnisberg. Ses études furent immenses: les sciences naturelles, les langues, la littérature, l'histoire, excitèrent, comme la métaphysique, son ardente curiosité.

Le mouvement qu'il imprima à la philosophie ne s'arrêta pas; mais cette science s'égara avec Fichte dans un idéalisme exclusif. « Ce philosophe, dit M. Ancillon, fait disparaître l'objet, ou le monde extérieur, pour ne reconnaître d'autre existence que celle du sujet ou du moi. » Fichte soutient son erreur avec une puissance d'esprit étonnante; c'est une intelligence mathématique que l'on a comparée à Euler et à Lagrange. Le philosophe allemand a fait des efforts surprenans pour démontrer que notre âme créait pour ainsi dire en elle-même la vision de la nature extérieure. L'auteur de la *Philosophie de la nature*, Schelling, fit un pas de plus, et le sujet qui avait refusé à l'objet toute existence indépendante, qui l'avait dépouillé et anéanti pour avoir l'honneur de le produire, le sujet lui-même disparut, et on lui refusa toute existence réelle et transcendante.

Selon Schelling, il ne s'agit plus d'examiner si les choses hors de nous ont une existence réelle, ou plutôt s'il y a quelque chose hors de nous; mais il s'agit de savoir si nous-mêmes nous sommes un objet réel, dans le sens transcendental du mot. La

vérité pure n'est pas la subjectivité absolue, la subjectivité absolue n'est pas la vérité pure; l'objet et le sujet sont des corrélatifs qui se supposent l'un l'autre, et dès qu'on enlève l'un de ces termes, l'autre s'évanouit avec lui; la vérité ne se trouve que dans l'existence absolue, il n'y a qu'une *existence*, *une*, *éternelle*, *immuable*... Les principes de Hegel, dit M. Barchou de Penhoën, ne diffèrent point au fond de ceux de Schelling. En tout et partout Hegel cherche l'*unité* : cette unité, il la voit dans l'identité de l'existence et de la pensée, et dans l'unité de la substance qui existe et pense. Cette substance, c'est Dieu qui se manifeste et se développe sous toutes les formes. Par l'abstraction de l'étendue et de la pensée, en réduisant l'étendue à n'être qu'un point invisible, et la pensée une notion qui n'a rien de distinct, Hegel arrive à l'absolu, qui renferme l'étendue et la pensée. L'absolu sera à la fois l'être pur et la notion pure, l'être, l'idée, l'idéal et le réel.

L'absolu aura la faculté de se manifester, de se développer, et il se développera en trois époques. L'idée, l'être ou l'absolu se revêtira d'abord de qualités abstraites et formera *la logique;* elle apparaîtra comme monde extérieur; et ce sera *la nature;* elle continuera ce développement comme *esprit*. Ainsi sont constituées les trois parties de la philosophie de Hegel.

Pour Fichte le moi est tout, Dieu est tout pour

Schelling; quant à Hegel, il appelle son Dieu l'*absolu.*

L'absolu, selon lui, produit et absorbe tout; il est l'essence de toutes choses. La vie de l'absolu n'est jamais complète ni achevée; de sorte que Dieu n'existe pas proprement, mais il se fait tous les jours, tous les jours il se développe; et la formule qu'on n'ose prononcer de peur de prononcer un blasphème: *Gott ist in werden* (*Deus est in fieri*), exprime parfaitement la doctrine de cette école. (MARET, *Essai sur le panthéisme.*)

Voilà cependant où sont arrivées ces hautes intelligences, à l'absorption de l'individu dans le tout, et par conséquent à la grossière erreur du matérialisme, qui enseigne que tout finit pour l'homme à la mort! Schelling et Hegel se rencontrent souvent avec le panthéisme de Spinosa. Les travaux de ces hommes ont fait rétrograder l'esprit humain jusqu'aux doctrines répandues dans l'Inde vers les commencemens du monde, et cela dix-huit siècles après l'enseignement de saint Jean et de saint Paul! Cette doctrine du panthéisme est le grand ennemi de la vérité au dix-neuvième siècle; le matérialisme des philosophes français n'est plus redoutable, mais le panthéisme, erreur aussi colossale, a en France des partisans que l'on ne saurait trop combattre. Que les philosophes allemands proclament qu'il n'y a qu'une existence *une*, *éternelle*, *immuable*, personne ne le contestera. Dieu seul *est*, dans le

sens absolu, Dieu seul *est* par lui-même sans avoir été créé. « Je suis celui qui *est*, » dit la Bible. Mais lorsque cette substance infinie a tiré d'elle des substances finies, elle leur a créé des existences relatives distinctes d'elle-même, et qui ne peuvent plus subir que des transformations; l'absorption dans le grand tout, ou l'anéantissement, est impossible; non-seulement c'est le comble de l'immoralité, mais de l'erreur. La raison ne saurait comprendre la vie de la terre, qui voit si souvent triompher le crime et pleurer la vertu, sans une récompense pour le juste qui souffre, sans une expiation pour le coupable qui fait souffrir.

Cet enseignement, qui est celui du christianisme et s'appuie sur la tradition des siècles comme sur l'autorité de l'Église, est certes bien plus clairement démontré à la raison que les erreurs mises à sa place par certains philosophes. Pourquoi ne pas admettre la doctrine qui est le plus prouvée par le raisonnement, et qui seule explique la vie actuelle, lorsque cette doctrine est enseignée par les conciles, autorité irrécusable pour les catholiques et immense aux yeux de tout homme qui raisonne?

La partie de la philosophie qui n'a pas pour but d'étudier Dieu et la création, mais les devoirs des hommes envers le créateur et envers l'humanité, la *morale*, avait en Allemagne des représentans célèbres avant la publication des écrits de Kant. Il ne faut pas demander à Garve, à Mendelsohn, à Sul-

zer, à Engel, les aperçus profonds et spirituels qui se trouvent en France dans les livres de La Bruyère, de La Rochefoucauld, de Vauvenargues. Les écrivains allemands ne vivaient pas, comme les moralistes français, au sein d'une société brillante; ils vivaient dans la famille et la contemplation calme des mœurs et des devoirs des hommes. Une candeur religieuse, une douce sensibilité inspire leurs ouvrages; ils s'efforcent de mener l'homme au devoir par le cœur. Mendelsohn reproduisit, dans ses apologies, les idées de la philosophie grecque et surtout de Platon: il se nourrissait de la Bible, et semble, par une anomalie inconcevable, ignorer le christianisme; Garve est aussi bien plus grec que chrétien, il adore le stoïcisme antique, mais ne s'élève pas aux sublimités de l'Évangile. Tous ces philosophes allemands de la première école du dix-huitième siècle n'avaient pas dans l'esprit l'énergie nécessaire pour lutter contre l'envahissement terrible du sensualisme et de l'égoïsme, qui agitaient la France et faisaient retentir en Europe leur bruyante voix et leur rire infernal. Kant sentit l'insuffisance de ses prédécesseurs et appliqua, dans son second ouvrage, sa théorie à la morale.

« Deux penchans distincts, dit-il, se manifestent dans l'homme: l'intérêt personnel, qui lui vient de l'attrait des sensations, et la justice universelle, qui tient à ses rapports avec le genre humain et la divinité; entre ces deux mouvemens la conscience dé-

cide; elle est comme Minerve, qui faisait pencher la balance lorsque les voix étaient partagées dans l'aréopage [1]. » Kant démontre, avec sa supériorité ordinaire de raisonnement, que la destination supérieure de l'homme sur la terre est le perfectionnement et non le bonheur, que l'instinct ardent qui nous porte vers le bonheur doit être vaincu par l'idée du devoir, qui est la véritable gloire de l'humanité. L'austérité de la pensée de Kant l'a entraîné jusqu'à l'erreur, puisqu'il a soutenu que c'était altérer la pureté de la morale que de donner pour but à nos actions la perspective d'une vie à venir. Cette opinion, tout erronée qu'elle soit, a sa source dans l'enthousiasme de la vertu; le philosophe de Kœnigsberg s'est égaré par excès de dévouement à l'humanité, comme Fénélon par excès d'amour divin.

Jacobi, ce noble caractère, cet homme de bien qui se voua à la contemplation et à l'étude dès sa plus tendre jeunesse, a basé la morale sur le sentiment religieux, ce qui donne à ses écrits une onction très-pénétrante; aussi est-il fort admiré en Allemagne. Jacobi a développé admirablement sa doctrine dans son roman de Woldemar, livre dans lequel, cependant, pour mettre en relief son système, il marche d'invraisemblance en invraisemblance. Mais tous ces moralistes allemands, ceux qui, comme Kant et Fichte, sont partis du spiritualisme philo-

[1] Traduction de madame de Staël.

sophique, ceux qui, comme Jacobi, ont adopté pour guide le sentiment religieux, ceux enfin qui ne s'appuient que sur les prescriptions évangéliques, n'ont généralement parlé que des devoirs des hommes envers la société, et très-peu des devoirs de la société envers l'individu. Cette partie immense de la morale est un sujet d'études magnifiques qui sera une des plus belles gloires du dix-neuvième siècle.

Après ses métaphysiciens et ses moralistes, l'Allemagne produisit des historiens de la philosophie. Elle nous a devancés dans cette carrière. Le cartésianisme était florissant en Allemagne, le célèbre professeur Wolf le popularisait de plus en plus, quand Brucker écrivit son *Historia critica philosophiæ*, livre d'une érudition immense, conçu au point de vue cartésien, et qui a servi de modèle à tous les historiens de la philosophie. Les théories de Locke inspirèrent Tiedmann qui succèda à Brucker. Il est aussi savant et plus critique ; il intitula son ouvrage : *Esprit de la philosophie spéculative.* Il a nécessairement les défauts de l'école sensualiste, et juge mal les grandes idées de Platon et de ses descendans. Enfin Tennemann est venu reproduire dans l'histoire de la philosophie les théories de Kant, dont le spiritualisme si savamment exposé détruisait l'influence de l'école de la sensation. L'ouvrage de Tennemann est plus complet que celui de Tiedmann ; mais les théories de Kant emprisonnent encore l'auteur dans un cercle trop étroit. Les deux grands systèmes qui

agitèrent si vivement le dix-huitième siècle, le sensualisme et le spiritualisme, avaient eu leurs représentans : l'Europe attend encore l'historien de la philosophie qui présentera l'ensemble de cette science en tenant compte des droits de chaque théorie, en se plaçant tout simplement au point de vue de la vérité, sans préjugés d'écoles, sans parti pris à l'avance.

Les tendances de la poésie allemande au dix-huitième siècle, surtout les œuvres de Klopstock et de Schiller, peuvent donner une idée de la préoccupation religieuse de ce peuple, de ses élans vers l'infini, de ses habitudes rêveuses et extatiques. Les écrits spéciaux consacrés à la religion furent très-nombreux pendant la seconde moitié du dernier siècle. Lavater, si célèbre par son livre sur la physionomie, publia plusieurs ouvrages dans lesquels il développe toute une doctrine sur le christianisme. Il s'est trompé souvent, sans doute, mais on sent partout l'inspiration d'une belle âme, et cette bonté exquise qui caractérise le philosophe de Zurich. Michaëlis fit de profondes études sur l'antiquité, sur les langues, sur toute la civilisation asiatique, pour commenter et interpréter la Bible. Ancillon chercha à fixer les limites où l'esprit de l'homme doit s'arrêter dans la recherche du vrai, et où l'ordre de foi commence. Lessing, avec la force habituelle de son esprit, mais avec une audace qui l'égara quelquefois, poussa l'homme vers les investigations sans

bornes, tandis qu'Herder défendait la Bible contre des interprètes inhabiles, qui la détruisaient en voulant la simplifier. Les sermons et les homélies de ce pasteur philosophe rappellent parfois l'âme aimante de Fénélon, mais l'auteur allemand tombe souvent en des doctrines vagues et se laisse aller aux caprices de sa raison. Le traducteur de Platon, Schleiermacher, dont la fantaisie était parfois aussi errante, a cependant, dans les dialogues sur la religion, une éloquence entraînante et un magnifique sentiment de l'infini.

Les écrivains religieux, nés au sein du protestantisme, ne sont nécessairement que des philosophes rationalistes, qui nous donnent sur le christianisme leurs sentimens particuliers. Ils ne sauraient former un corps de doctrines : la raison individuelle, mobile, faible, entraînée par les passions et les préjugés, vacille sans cesse. Aussi les livres religieux écrits par les catholiques, qui s'appuient sur l'autorité si imposante de l'enseignement de l'Église, ont-ils une fermeté de pensée et une puissance d'affirmation qui contrastent singulièrement avec toutes ces rêveries souvent éloquentes, mais souvent aussi d'une valeur d'enseignement à peu près nulle.

L'histoire de la religion de Jésus-Christ, par le comte Frédéric de Stolberg, est peut-être le plus beau livre religieux que l'Allemagne ait produit vers la fin du dix-huitième siècle. Ce noble ami du grand sceptique Goëthe, en embrassant le catholicisme,

s'aliéna des hommes qui auraient dû mieux comprendre cet acte de courage et de conscience; à quoi bon s'appeler Klopstock, Voss et Jacobi, si l'on reste intolérant comme le vulgaire? Nous n'avons pu nous garder d'un sourire en entendant les protestans accuser les catholiques d'intolérance. La conversion du comte de Stolberg, qui eut tant de retentissement de l'autre côté du Rhin, donna à l'esprit de cet écrivain une autorité qu'il n'aurait jamais pu trouver dans le protestantisme. Le livre du comte de Stolberg est remarquable par une étude approfondie des saintes écritures et des antiques religions de l'Asie. L'auteur démontre que toutes les traditions orientales qui ont précédé le christianisme enseignent la chute de l'homme et l'expiation; c'est le travail accompli chez nous au temps de son orthodoxie, par M. l'abbé de Lamennais, dans son *Essai sur l'indifférence*. Le comte de Stolberg retrace avec onction les premiers temps du christianisme, si pleins de merveilles et d'héroïque grandeur! Nous ne concevons pas comment un ouvrage continuellement inspiré par l'esprit tout divin de la charité chrétienne n'a pas rallié autour de l'auteur des hommes qui pouvaient différer d'opinion avec lui sur la réforme, mais devaient au moins respecter les vues hautes et saintes de cette belle âme.

Nous nous sommes efforcé d'analyser le travail littéraire de l'Allemagne dans le siècle dernier; si, depuis la mort de Goëthe, cette contrée ne possède

plus un de ces poètes universels dont la renommée préoccupe toutes les parties de la terre, la vieille Germanie n'a pas cessé d'être laborieuse et féconde; nous répéterons encore ici que le moment de l'histoire n'est pas venu pour les écrivains du dix-neuvième siècle; mais il est naturel de penser que l'Allemagne, qui a pris rang si tard parmi les nations célèbres dans les lettres, doit encore long-temps exciter l'admiration des hommes. Elle a produit dans ce siècle plusieurs esprits éminens qui augmenteront sa gloire. Citons, parmi ceux que nous n'avons pas nommés, Nieburh, Schlosser, Heeren, Humboldt, Hermann, Creuzer, Möser, Henrich, Zachariæ et le spirituel Henri Heine, que nous voudrions voir dans une route moins dangereuse et plus vraie.

Recueillons-nous un moment pour contempler la littérature allemande dans son ensemble et apprécier son rôle parmi les nations lettrées de l'Europe. Nous avons vu cette poésie poindre vers le milieu du neuvième siècle, par les essais encore informes d'Ottfried; le grand poëme national des Niebelungen fut écrit en ancien langage teuton, vers la fin du douzième siècle; ce récit sauvage et énergique forme, avec l'Edda scandinave, le plus important monument de la poésie du nord à ses époques de formation. Au quatorzième et au quinzième siècle, toute la poésie allemande est une multitude de chants populaires, de lieds d'amour, de compa-

gnonnage, de chevalerie et de guerre. Ces chants ont déjà un caractère très prononcé de mélancolie et de rêverie vague, que nous avons retrouvé dans les poëtes allemands du dix-huitième siècle.

La prose allemande, la prose de Herder et de Kant, est créée au moment de la réforme par la traduction de la Bible de Luther, et par toute la brûlante polémique de ce temps. Luther est bien plus le créateur de la langue actuelle de l'Allemagne que le poëte Hans Sachs, présenté ainsi par la plupart des critiques.

Mais l'époque littéraire, le moment où ce peuple arrive à une culture réellement savante, est le milieu du dernier siècle. Klopstock rappelle les livres saints et Milton, Wieland la Grèce et les trouvères du moyen âge; Goëthe, esprit vaste et flexible, grand maître de la forme, promène sur tout sa libre et puissante fantaisie, et arrive parfois à l'éloquence passionnée et profonde, Schiller porte dans le drame tout le pathétique et la noblesse de sa belle âme, Herder évoque les temps antiques et crée un solennel tableau de l'humanité, Lessing, Schiller et Winckelmann élèvent la critique à une hauteur inconnue, tandis que Kant anéantit de sa pensée puis sante les doctrines fatales du matérialisme. Des esprits éminens se groupent autour de ces hommes, et l'on arrive, comme dit un critique de l'Allemagne, à pouvoir parler, sans paradoxe, d'un peuple alle-

mand, quand il est question des grandes nations littéraires.

La poésie allemande est mélancolique, ainsi que toutes les poésies du nord; tantôt elle gémit avec de magnifiques accens sur la destinée de l'humanité, tantôt elle s'élève aux plus hautes régions de la beauté idéale; mais cependant elle n'a pas produit un de ces génies dominateurs, tels que Dante, Shakspeare, Molière : Goëthe et Schiller imitent Shakspeare; l'Allemagne se passionne pour l'Angleterre ou pour la France; mais ce n'est pas là une véritable création. En religion, Luther introduit l'examen, épreuve terrible et sanglante pour l'humanité; mais de cette épreuve la vérité sortira sans doute un jour plus radieuse et plus affermie. Dans la philosophie, Leibnitz et Kant marchent les égaux de Bacon et de Descartes. Les erreurs du panthéisme indo-germanique ne sont venues que plus tard. Lessing, Winckelmann, Schiller, Kant, dominent encore la critique de toutes les nations. L'Allemagne est surtout grande intellectuellement, parce qu'en dehors du catholicisme, elle a soutenu vaillamment la cause du spiritualisme contre les doctrines matérialistes qui, sans elle, envahissaient le monde. Mais nécessairement la pensée individuelle erra sans guide et sans frein au gré de la fantaisie de chaque homme, et de là le vague qui rend les écrits de l'Allemagne souvent peu intelligibles.

Il n'y avait pas là de centre intellectuel dans le-

quel les hommes se corrigent journellement par le contact, pas de liens bien formés entre les diverses parties du public ; la faculté de choisir, le goût, ne pouvait guère progresser. Chacun suivant ses inspirations, le plus souvent sans contrôle, il en est résulté du vague, des lenteurs, des détails supérieurs, mais rarement le sentiment de l'ensemble, rarement cette science de l'harmonie qui coordonne toutes les parties d'un tout.

Nous avons dit que l'Allemagne était grande parce qu'elle avait soutenu le spiritualisme en des luttes purement philosophiques ; elle a fait un pas de plus : les écrits de F. Schlegel, sur l'histoire de la littérature et sur la philosophie de l'histoire, n'ont pu être préservés complètement des défauts germaniques, de l'obscurité et du vague, de certaines opinions hasardées, qui nous semblent, à nous Français, des préjugés historiques ; mais ces livres sont remarquables, admirables même par leur pensée dominante, qui est la réintégration de Dieu dans la science, et la glorification de l'humanité au sein de l'unité universelle ou catholique.

En terminant cette esquisse sur l'Angleterre et l'Allemagne, nos regards se tournent naturellement vers les écrivains qui ont vécu aux derniers siècles

dans les États appelés autrefois *Scandinavie*. Les chants populaires dont nous avons parlé souvent ont formé la plus grande partie de la littérature de ces peuples. C'est une peinture des dangers, des travaux et des passions des rudes enfans du nord. De nobles efforts ont été faits vers la fin du dix-huitième siècle et principalement par des écrivains contemporains pour lesquels le temps de l'histoire viendra plus tard. Nous nous bornons à des indications, les études sur cette partie de l'Europe étant encore trop incomplètes [1].

Au dix-huitième siècle brillent Holberg, que les Danois, peut-être dans un excès d'amour-propre national, placent immédiatement après Molière; Ewald, qui se distingue dans le drame et la poésie lyrique; Baggesen, poète académique, plus élégant que passionné, et Wessel, connu par une parodie célèbre. De nos jours, le Danemarck s'honore d'Œshlenschlœger, auteur de drames nationaux qui obtinrent de brillans succès; les poèmes et les poésies lyriques du même auteur sont aussi très populaires dans le nord.

La Suède a produit dans notre temps plusieurs écrivains distingués; celui de ses poètes dont la renommée s'est le plus étendue est Isaïe Tegner, notre

[1] Consulter les travaux de MM. Marmier, Ampère, Du Méril et de mademoiselle Puget, l'ouvrage de Mallet, et en Allemagne ceux de Grimm.

contemporain, dont les poëmes, surtout celui de *Frithiof*, sont très-admirés dans l'ancienne Scandinavie.

La Russie n'a encore donné au monde aucun écrivain dont la gloire soit devenue universelle. La passion des Russes pour la littérature française les honore, nous espérons qu'il sortira de cette nation quelque génie digne de s'asseoir parmi les monarques de la pensée; la puissance matérielle est imposante sans doute, mais il faut exercer une influence tout intellectuelle pour avoir le droit d'être compté parmi les grands peuples civilisateurs.

Les races slaves ont aujourd'hui un noble représentant dans le célèbre poëte polonais Adam Mickiewicz.

Il faut s'arrêter et prendre congé des sombres et mélancoliques régions septentrionales, des montagnes de glaces, des mers écumantes, des paysages sévères, qui donnent à l'homme un caractère énergique et rêveur, un sentiment profond de l'infini. Nous aimons la poésie du nord, parce qu'elle exprime éloquemment cette grande tristesse de l'âme, qui pressent un autre monde plus digne de ses aspirations sublimes. Elle a droit à la reconnaissance de l'humanité parce qu'elle rapproche l'homme de Dieu.

Il nous reste à terminer l'histoire littéraire de la nation qui nous semble, par ses travaux, depuis

plus de trois siècles, tendre le plus à reproduire, par une fusion savante, les génies du midi et du nord, à harmonier les peuples divers dans l'unité par la clarté de sa langue, qui devient de plus en plus universelle, et à servir ainsi puissamment les vues de Dieu sur le monde.

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU 18e SIÈCLE.

V.

Commencemens du dix-huitième siècle. — Le régent. — J.-B. Rousseau. — Lamotte. — Fontenelle. — La cour de Sceaux. — Tragiques du second ordre. — Crébillon. — Voltaire. — La cour de Berlin. — Maupertuis. — La Mettrie. — Les critiques de Voltaire.

Les dernières années de Louis XIV s'étaient traînées dans l'ennui et la tristesse ; les lettres de madame de Maintenon ne laissent aucun doute à cet égard. Les malheurs publics avaient influé sur la nation, qui semblait alors partager l'humeur sombre de la cour. Les grands écrivains du beau siècle avaient presque tous précédé le vieux monarque dans la tombe ; lorsque Louis XIV mourut, le 1er septembre 1715, il ne restait plus de tout le cortége

illustre que le grand orateur Massillon, le voluptueux et sceptique poète Chaulieu, J.-B. Rousseau, savant versificateur, mais sans véritable inspiration, cynique dans une partie de ses œuvres et aussi, dit-on, dans ses mœurs; Lamotte, poète assez médiocre, critique parfois paradoxal, audacieux, mais souvent éclairé et heureusement novateur; Fontenelle, polygraphe ingénieux, qui, malgré ses nombreux ouvrages, n'a pu parvenir qu'à une position de second ordre. Ces trois derniers écrivains n'appartiennent pas à la cour lettrée de Louis XIV, mais par l'époque de leur naissance et de leurs travaux ils doivent figurer dans l'histoire littéraire des dix-septième et dix-huitième siècles.

Le duc d'Orléans arriva à la régence et imprima à son temps une impulsion incontestable. C'était un homme d'un esprit vaste, capitaine habile, très-occupé de sciences et de littérature; mathématiques, physique, chimie, beaux-arts, il étudia tout avec ardeur. Son esprit aventureux le jeta dans des expériences financières qui renversèrent bien des fortunes; mais un tel prince eût donné de l'élan à la nation, si ces brillantes qualités n'avaient pas été paralysées par une passion désordonnée pour toutes les voluptés. La cour de Louis XIV étalait l'adultère, celle du régent la débauche et l'orgie. Dès lors la haute société parisienne se précipita dans un sensualisme effréné; nous allons bientôt voir avec quelle déplorable fougue la littérature et la philo-

sophie seconderont cette décadence des mœurs françaises.

Nous avons cherché à apprécier J.-B. Rousseau dans notre sixième volume : au chapitre sur la critique on trouve quelques mots sur Lamotte, favori du régent et de la duchesse du Maine, qui avait fait de sa belle villa de Sceaux l'asile des plaisirs de l'esprit. On se ferait du reste une assez triste idée de l'intelligence de cette petite réunion, si on la jugeait d'après son goût pour les vers de Lamotte, dont la malheureuse fécondité parvint à faire du bruit dans son temps. Il s'essaya dans tous les genres. Épopées, tragédies, comédies, opéras, odes, fables, églogues, tout lui était facile, parce qu'il n'avait un sentiment profond de rien. Il voulut bannir les vers de la poésie, parce que leur harmonie ne le touchait pas ; il traduisit Homère sans le comprendre et l'attaqua pitoyablement, quoi qu'en dise Voltaire, qui lui-même était peu sensible aux beautés primitives et sublimes de l'Odyssée et de l'Iliade. Lamotte fut cependant un homme de beaucoup d'esprit ; en effet, son malheur est d'avoir cru que l'on pouvait tout remplacer par de l'esprit, même l'inspiration naïve du poète. Ses odes offrent des pensées ingénieuses et de belles maximes, ses ouvrages en prose des fragmens très fins et très-habilement écrits, et sa tragédie d'Inès des scènes touchantes.

Le commencement du dix-huitième siècle est,

comme on le voit, un temps d'arrêt, la renommée appartient à des hommes secondaires. J.-B. Rousseau, Lamotte, Fontenelle [1], règnent à la place de La Fontaine, de Despréaux, de Bossuet et de Fénélon. Au théâtre, quels sont les successeurs de Corneille et de Racine?

Le débile élève de ce grand poète, Campistron, n'est mort qu'en 1723. Qui se souvient aujourd'hui de *Virginie*, d'*Arminius*, d'*Andronic*, d'*Alcibiade*, de *Tyridate*? Il n'y a dans tout cela qu'une imitation malheureuse, et ces tragédies, qui eurent quelque retentissement au dernier siècle, n'ont servi depuis qu'à faire ressortir le magnifique et harmonieux génie de l'auteur de Phèdre. Antoine de La Fosse était mort en 1708, laissant plusieurs pièces : son Manlius n'a pas péri, et ce rôle a été long-temps un de ceux qu'affectionnait le plus grand tragédien du dix-neuvième siècle. *Manlius* renferme des scènes d'un profond sentiment tragique ; mais l'auteur imite encore scrupuleusement les maîtres du théâtre français. La Grange Chancel fut un élève de Racine, auquel madame la princesse de Conti communiqua la tragédie de Jugurtha, premier essai du poète. Plusieurs tragédies de La Grange réussirent au théâtre, mais il puise sa véritable célébrité dans le libelle terrible et calomnieux qu'il lança contre le régent, et dans lequel, auprès de vers faibles et

[1] Voir notre sixième volume.

lâches, on rencontre des strophes d'une énergie digne de Juvénal. Poursuivi et prisonnier aux îles Sainte-Marguerite, l'auteur finit par s'évader; mais il passa une vie errante en Espagne et en Hollande, et ne put rentrer en France qu'à la mort du duc d'Orléans. Lagrange-Chancel vécut jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. On ne peut rien imaginer de plus fade que son théâtre; les vers sont languissans; ils furent applaudis à cette cour de Sceaux qui applaudissait Lamotte. Lagrange n'avait nul sentiment de l'antique, et affublait des dentelles du dix-huitième siècle les simples et grandes figures du théâtre grec.

Quant à Crébillon, dont le style, lors de ses débuts, faisait frémir Despréaux, il avait au moins un esprit vigoureux et assez inculte, qui donnait de l'originalité à son œuvre. Le caractère de ce poète était, dit-on, fort étrange; toujours entouré d'une trentaine de chiens et de chats, il faisait de son appartement une sorte de ménagerie; toute la journée il fumait, écrivait, ou lisait des romans. Né en 1674, à Dijon, il vint à Paris de bonne heure pour s'y livrer au barreau, qu'il abandonna comme tant d'autres pour la poésie. Crébillon vécut jusqu'en 1762. Son théâtre a occupé long-temps la critique; on a répété jusqu'à satiété qu'il avait trouvé en France un nouvel élément tragique, la terreur. M. Villemain a judicieusement remarqué que personne n'avait à faire cette découverte après le cin-

quième acte de Rodogune. Il ne faut donc plus parler de cette prétendue création, mais reconnaître que Crébillon produit souvent de ces effets dramatiques basés sur l'effroi, et qu'il donne aux passions un langage sombre qui remue l'âme sans l'attendrir. La guerre civile excitée dans la littérature par les succès de Voltaire explique seule l'exagération qui a placé quelque temps Crébillon auprès des maîtres de la scène française. Despréaux avait très-bien jugé le style de ce poète, incorrect, dur, barbare; il a toute l'enflure du tragique latin Sénèque.

Crébillon a donné aux sujets grecs une couleur romantique qu'il puisait dans les livres de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéry ; ce qui produit le plus étrange effet. Il faut voir avec quelle naïveté il se place lui-même au-dessus de Sophocle dont il ne comprend pas la simplicité si noble et si grande. Racine n'avait pas osé se mesurer avec cet admirable poète! Crébillon a fait de son Électre une princesse amoureuse et langoureuse, ce qui peut être considéré comme une parodie de cette magnifique création. Il y a une énergie peu naturelle, mais incontestable, dans Atrée et Thyeste, et des vers tragiques fortement trempés. On n'aurait rien à gagner en étudiant ici des œuvres aussi médiocres qu'*Idoménée* ou *Catilina*; la seule tragédie de Crébillon qui révèle un réel génie tragique est *Rhadamiste et Zénobie*.

Le premier acte a toujours passé pour très-médio-

ere; mais les quatre derniers étincellent de beautés de l'ordre le plus élevé. Les caractères sont dessinés avec un art très-énergique, les nuances habilement observées ; le style progressant avec la pensée devient par momens d'une éloquence admirable. On ne comprend guère, et cependant ce phénomène s'est souvent reproduit, qu'un homme puisse faire aussi bien une fois en sa vie, et publie ensuite tant d'œuvres déplorables.

Voici des vers que les plus grands poètes avoueraient :

Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe point ; la pompe de ces lieux,
Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage,
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage.
La nature, marâtre en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats.
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.

Rhadamiste parut en 1711, Voltaire avait alors dix-sept ans. Nous venons de prononcer le nom qui commence réellement la phase de l'histoire de l'esprit humain si fameuse sous la dénomination *du dix-huitième siècle.* Né à Paris le 16 février 1694, d'un père ancien notaire au Chatelet, Arouet fit de bonnes études au collége Louis-le-Grand, sous le père Porée, et montra dès l'enfance une facilité

étonnante et une étourderie singulière. Ce caractère enjoué frappa beaucoup Ninon de Lenclos, qui lui légua deux mille livres pour se créer une bibliothèque. Ainsi le premier encouragement que reçut le jeune Arouet lui vint d'une courtisane. Admis dans la société de Chaulieu, du marquis de Lafare, du duc de Sully, du grand prieur de Vendôme, du maréchal de Villars, du chevalier de Bouillon, il y puisa cet épicuréisme dont il fut un des plus brillans interprètes. Son esprit satirique devint bientôt célèbre à Paris, et le fit tout à la fois rechercher et craindre des dames de la cour. Accusé d'avoir fait des vers contre le gouvernement, il fut enfermé à la Bastille, où il ébaucha, dit-on, les premiers chants de la Henriade. Œdipe fut représenté en 1718 ; l'auteur avait vingt-quatre ans ; il obtint le plus brillant succès.

Voltaire, qui, je crois, savait très-peu le grec et conséquemment ne sentait guère le solennel et simple génie de Sophocle, fut par cela même moins timide que Racine et débuta par le chef-d'œuvre du grand poète d'Athènes. Il avoua naïvement (Voltaire naïf, c'est étrange, mais vrai ici), il avoua, dis-je, qu'il croyait avoir perfectionné la tragédie grecque, et La Harpe, probablement aussi helléniste que l'auteur de Mérope, partage cet avis et le consigne en toutes lettres dans son *Cours de littérature*. Cependant il y avait à cette époque des hommes doués du sentiment de l'antique, et M. de Malezieux,

chancelier de madame la duchesse du Maine, traduisait parfois, dans les réunions de Sceaux, aux grands applaudissemens de cette société, des tragédies de Sophocle et d'Euripide.

Nous avons déjà fait observer, en parlant du théâtre grec et de Racine, que ce grand poète lui-même était sous plusieurs rapports inférieur à ses modèles. Toutes les fois que les modernes ont touché au génie grec, ils l'ont altéré ; leur véritable inspiration n'est pas là.

Qu'a fait Voltaire de cette magnifique exposition de la tragédie grecque [1], de ce peuple décimé par la peste et embrassant en suppliant les marches de ses temples ? Cette grande scène est remplacée par une conversation entre Philoctète et son ami.

Disons-le donc à Voltaire et à La Harpe, la poésie athénienne domine ici de bien haut la poésie française; mais reconnaissons que l'auteur moderne a jeté sur ce sujet un vers facile et brillant, que plusieurs scènes sont d'un effet dramatique terrible, et que si l'on excepte les quatre derniers actes de Rhadamiste, on n'avait pas vu en France depuis Racine une œuvre de cette force.

Voltaire, enivré de ce succès, donna, dans les années qui suivirent, *Œdipe, Artémire, Ériphile, Marianne;* mais ces trois pièces ne furent pas heureuses. Il se mit alors à travailler avec ardeur à son poëme

[1] Voir notre 2e volume, page 113.

sur la Ligue; ce qui ne l'empêchait pas d'être fort répandu dans le monde, de flatter les grands, quand il ne les fustigeait pas de ses épigrammes (audace qui une fois le fit battre lâchement par des valets), et de combiner d'excellentes affaires avec les traitans, *par le crédit des maîtresses des princes*[1]. C'est au milieu d'une telle vie que Voltaire prétendait s'élever aux beautés simples et sublimes de l'épopée.

Mis de nouveau à la Bastille, puis exilé pour avoir envoyé un cartel au chevalier de Rohan, dont les gens l'avaient assommé, l'auteur d'Œdipe, assez indigné de ses mœurs aristocratiques, passa en Angleterre, où il vécut dans la société de Bolingbroke avec lequel il s'était lié en France durant l'exil du ministre disgracié.

Avant son départ, Voltaire avait lancé dans le public une première ébauche de la Henriade, et ce poème excita des enthousiasmes et des critiques acerbes; une édition qu'il fit en Angleterre, sous le patronage du roi Georges Ier, et surtout de la princesse de Galles, lui valut, dit-on, de fortes sommes d'argent. Ce fut le commencement de sa fortune, devenue considérable par le prix de ses ouvrages, par la faveur des princes, par le commerce et l'économie.

Voltaire arriva en Angleterre au mois d'août 1726, et passa plusieurs années dans l'étude des lettres anglaises et la fréquentation des hommes les plus

[1] Villemain, dix-huitième siècle.

éminens de cette époque. Le spectacle de cette société, si différente de la nôtre alors, cette liberté politique, ce gouvernement parlementaire, agirent puissamment sur l'esprit du jeune écrivain. Montesquieu se trouvait dans le même temps à Londres et y puisait des impressions analogues. C'est un curieux spectacle que l'initiation de ces deux hommes, à la même époque et dans le même pays!

Les trois années que Voltaire passa dans la Grande-Bretagne furent très-remplies; il fréquenta Bolingbroke, Pope, Swift et bien d'autres, étudia Shakspeare au théâtre, et assista aux glorieuses funérailles de Newton; puis, dès que son ostracisme fut levé, il accourut en France, la tête pleine de projets, d'idées, d'ardeur remuante, prêt à tout, même à rentrer à la Bastille, s'il le fallait. Voltaire retrouva Paris à peu près comme il l'avait laissé: le vieux cardinal de Fleury régnait assez paisiblement; les grands seigneurs et les grandes dames continuaient leur vie de luxe et de plaisirs. Voltaire se lia avec le duc de Richelieu, et bientôt avec madame la marquise du Châtelet, femme brillante et rieuse dans les salons, mais qui traduisait et commentait Newton et Leibnitz. Le poète rapportait à tout ce monde sa *Henriade*, accueillie avec enthousiasme dans la patrie de Milton et de Shakspeare.

On peut lire dans La Harpe une longue et fort ennuyeuse dissertation sur les critiques souvent passionnées qu'excita ce poème. Il n'a plus assez d'im-

portance pour que nous nous y arrêtions long-temps.

Les époques de foi et de sentimens exaltés peuvent seules inspirer et comprendre un poème épique. Les hommes des commencemens du dix-huitième siècle étaient sceptiques, rieurs et livrés aux plaisirs sensuels; Voltaire marchait déjà à la tête de ces épicuriens audacieux. Il ne faut donc lui demander ni foi, ni exaltation de sentimens, ni naïveté, rien enfin de ce qui caractérise les poésies primitives. Ce temps de guerre religieuse, ce héros qui disait que Paris valait bien une messe, n'auraient pas été choisis par un homme de foi; mais quand Voltaire aurait pris une des plus belles époques du christianisme, ses idées et son temps lui auraient caché toutes les magnificences de cette grande religion. Qu'a-t-il substitué à ces merveilles chrétiennes? les plus insipides allégories.

Ne cherchons donc pas un poème épique dans *la Henriade*, mais un récit historique dans le genre de *la Pharsale* de Lucain. Nous voudrions bien que l'on ne nous accusât point de partialité; mais, sous ce rapport encore, nous ne pouvons voir ici qu'une œuvre très-médiocre.

La Ligue offrait des tableaux pleins de rudesse et de vie ardente; c'était une époque dramatique comme Shakspeare; il fallait, pour la peindre, un pinceau vigoureux, et non toutes les élégances des salons du dix-huitième siècle. Des allégories, des portraits, quelques descriptions de combats en vers acadé-

miques, voilà ce que nous a donné Voltaire! Nul sentiment de la nature; le paysage n'existe pas pour le poëte de Louis XV; les amours qu'il a voulu retracer ressemblent aux peintures de Boucher et de Watteau. Ses combats ne sont rien, comparés à ceux d'Homère et du Tasse; mais enfin, que faut-il donc admirer dans *la Henriade?* le style? Nous ne le pensons pas. Les vers de ce poëme sont faciles, clairs, rapides; mais leur harmonie est faible, ils n'ont jamais la concision et le nerf de Corneille; ils n'ont pas non plus la musique savante, la grâce moelleuse de Racine. Mais leurs qualités, quoique assez secondaires, suffisaient au dix-huitième siècle; avant les travaux de l'école contemporaine qui nous a ramenés à l'étude de nos grands maîtres, de Regnier, de Corneille, de Molière, de Racine, les vers de *la Henriade* auraient suffi à la France; les lecteurs de Delille s'en seraient contentés sans doute.

Le succès de *la Henriade* se comprend cependant; d'abord, quelle que soit l'insuffisance de ce style épique, il est très-supérieur à celui de toutes les malheureuses tentatives faites sous Louis XIV. Encore une fois, ces vers, que nous ne pouvons admirer aujourd'hui, convenaient parfaitement aux lecteurs du dix-huitième siècle. Voltaire exprimait d'ailleurs des choses nouvelles qui produisaient une vive impression; c'était la description du système céleste selon les grandes théories de Newton, le tableau de l'Angleterre, une satire passionnée contre Rome

catholique, dans laquelle le poète flattait singulièrement les préjugés de l'époque.

Voici le passage sur l'Angleterre :

De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux ;
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi,
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit de son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !
Plus heureux lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

Le poète payait ainsi l'hospitalité de Londres. Ce fragment est un des plus vantés de l'ouvrage : il suffira pour justifier notre opinion sur le style de *la Henriade ;* nous n'avons pas besoin d'entrer dans de plus grands détails pour convaincre ceux de nos lecteurs qui ont un sentiment profond de la beauté des vers français. Nous essaierions vainement de nous faire comprendre des autres.

Voltaire continuait dans *la Henriade* sa guerre

contre l'Église; il avait porté ses premiers coups par deux vers d'Œdipe, applaudis au théâtre par des hommes d'une bruyante ignorance. Mais si l'auteur était aveuglé par ses passions, si les erreurs d'une partie du clergé l'avaient conduit à charger de ces fautes, non-seulement tout le corps ecclésiastique, mais le christianisme lui-même, il n'en était pas moins inspiré souvent par un sincère amour de l'humanité, et ce sentiment donne parfois à son poëme un accent noble et généreux, digne d'une grande nation et d'une civilisation avancée. Tel est le beau côté de Voltaire et de tout le dix-huitième siècle : défense des opprimés, tendance à l'égalité devant la loi, tolérance pour la pensée, liberté civile et religieuse. Ces magnifiques conquêtes dont nous jouissons aujourd'hui ont coûté à nos pères bien des travaux et bien du sang. Malheureusement ils n'ont pas assez senti que toutes ces grandes idées leur venaient de l'Évangile; qu'elles avaient été semées dans le monde par les apôtres et les pères, par l'Église en un mot; et que, s'il y avait des abus temporels à combattre, il fallait livrer ces batailles l'œil toujours élevé vers la croix sainte qui affranchit les hommes. Pour avoir méconnu cette glorieuse origine, le dix-huitième siècle a jeté la société dans un abîme de sang et de larmes. Le renversement de l'ordre scientifique, l'obscurcissement de la vérité, et enfin les orgies du matérialisme ont long-temps désolé le cœur et l'intelligence des peuples, qui

n'ont respiré que lorsque le christianisme a répandu de nouveau sur eux ses divines influences.

Les tragédies de Voltaire qui parurent après son séjour à Londres révèlent les études de l'auteur sur Shakspeare; mais, disciple docile de Corneille et de Racine, il ne comprit pas la beauté du système dramatique anglais; il regarda comme des défauts les peintures libres et vivantes du grand poète, parce qu'il ne les trouvait pas en rapport avec celles des écrivains illustres consacrés par l'admiration de la France. Voltaire présenta donc Shakspeare comme un *barbare de génie*.

Brutus obtint peu de succès; ce n'était pas la faute de Shakspeare, dont l'imitation est ici très-peu visible. On trouve bien plus la trace de Corneille, mais jamais l'héroïque concision de sa parole ni la fermeté de son vers. *Brutus* offre cependant des accens pathétiques et nobles, de belles et fortes scènes, auxquelles se mêle malheureusement une intrigue d'amour romanesque, indigne de la gravité terrible d'un tel sujet. *Ériphile*, qui suivit cette tragédie, est une œuvre manquée, abandonnée par l'auteur lui-même, qui prit une éclatante revanche en donnant *Zaïre*, applaudie avec enthousiasme par les jeunes gens et les femmes. Ce n'est pas le chef-d'œuvre de Voltaire, mais certainement c'est la plus populaire de ses pièces; elle est inspirée par une vivacité de passion qui entraîne et fait oublier la

faiblesse d'une partie de ces vers, que long-temps la France a sus par cœur.

Othello suggéra à Voltaire l'idée de *Zaïre;* il n'y a pas de mérite à répéter, avec tant d'autres, que la tragédie française est fort inférieure à son modèle. Cette opinion aurait excité une émeute au dix-huitième siècle, lorsque La Harpe, dans sa candide ignorance de la poésie anglaise, trouvait à peine dans l'œuvre de Shakspeare quelques traits dignes d'être *corrigés* par Voltaire. Il faut convenir que le poète français avait à lutter contre la plus belle pièce de l'auteur de *Macbeth* et de *Roméo.*

La passion terrible du More a effrayé Voltaire; il a compris d'ailleurs que son auditoire de jeunes femmes élégantes et de grands seigneurs efféminés trouverait Othello un barbare. Il en a fait Orosmane, c'est-à-dire, dans une grande partie du rôle, un jeune homme plein de galanterie élégante, qui adresse à son amante des mots gracieux et tendres. Ceci convenait bien mieux au public français du dix-huitième siècle.

Nous éprouvons ici la crainte de copier presque servilement nos prédécesseurs, car la critique a tout dit sur *Zaïre;* mais on est exposé à cet inconvénient quand on écrit une histoire générale.

Pour toutes les personnes qui ont l'idée de la véritable beauté dans les arts, Orosmane est loin de son modèle. Que l'on se rappelle cette fière défense du More devant le sénat de Venise, et la manière dont

il explique l'amour de Desdemona pour lui; que l'on veuille bien comparer ces belles choses au résumé historique adressé par Orosmane à Zaïre, et l'on jugera. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, même dans les nuances de la passion, dans les scènes qu'un art ingénieux peut seul produire, Shakspeare domine encore Voltaire. Les moyens qu'il emploie pour exciter la curiosité ou la terreur sont plus naturels, plus vraisemblables. Il sait tirer des plus petites circonstances des effets magnifiques, et c'est là le comble de l'art.

Zaïre est gracieuse et touchante; seulement nous sommes fâché qu'elle soit aussi *philosophe* à la mode de ce temps-là, et la leçon d'indifférence en matière de religion qu'elle donne à son amant nous a toujours semblé étrange:

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Inutile de dire aussi qu'aucune scène de la tragédie française n'approche, pour l'effet poétique, de la scène de la romance. Mais oublions *Othello*.

Rappelons-nous la société française du dix-huitième siècle, son élégance musquée, sa galanterie, son scepticisme, et reconnaissons que *Zaïre* était admirablement en rapport avec tous ces penchans. Pour le temps c'était un chef-d'œuvre plein de grâce, de charme, de vive tendresse. Dans plusieurs parties *Zaïre* offrait cet art amollissant qui contribue

à plonger les nations dans la volupté; mais lorsque l'héroïne lutte entre la passion et ses devoirs de chrétienne qui viennent de lui être révélés, l'art s'élève, il devient noble et moralisant. M. Villemain a dit : « C'est, l'épisode chrétien, c'est Lusignan et la croisade qui font l'immortelle beauté de *Zaïre.* » En effet, le discours du vieux captif est d'un magnifique sentiment. Tous ces grands noms de l'aristocratie française qui retentissaient pour la première fois au théâtre émurent profondément les loges et le parterre. Ici Voltaire était novateur, tandis que dans ses scènes de jalousie il imitait non-seulement *Othello*, mais *Roxane* et *Hermione*. Le succès de *Zaïre* fut enivrant. L'esprit si flexible de l'auteur s'occupa, presque à la même époque, d'une œuvre tout autre, d'une tragédie sévère dont il osa bannir l'amour. Nous voulons parler de *la Mort de César*. Ici encore il imitait Shakspeare, ou du moins il s'emparait d'un sujet supérieurement traité par le poète d'Élisabeth. Sans doute les trois actes de Voltaire sont d'une austère beauté et respirent souvent les passions sauvages et fortes des républicains de Rome ; l'action est bien enchaînée, vive et suffisamment préoccupante, quoique simple et d'une clarté admirable; mais tout cela est-il à la hauteur du *Jules César* de Shakspeare, compréhension large et complète d'une époque historique? Personne ne le dira. Voltaire cependant avait peut-être plus que Shakspeare étudié l'histoire romaine; mais il n'avait pas

comme lui cette puissance d'imagination qui ressuscite un siècle; et d'ailleurs le système dramatique de Voltaire, le système français des poètes de Louis XIV ne pouvait rendre ces passions bruyantes du peuple discutant sur le forum, toute cette vie démocratique des républiques anciennes, qui se passait en plein air et dans une fermentation de sentimens et d'idées que le poète anglais du seizième siècle avait devinée sans doute. Le besoin de sarcasme, qui était un des caractères les plus saillans de Voltaire, lui a nui beaucoup dans ses études sur Shakspeare; il a voulu le corriger sans doute; mais, loin d'y parvenir, il n'a su voir qu'une partie des beautés du grand poète tragique; il l'a amoindri, rétréci; il a reproduit Rome moins le peuple, c'est-à-dire moins sa physionomie, moins Rome elle-même, osons-nous dire.

Les *Lettres philosophiques*, pleines de fragmens frivoles et hasardés, et de plaisanteries pitoyables contre la religion, ayant été brûlées par arrêt du parlement de Paris, Voltaire résolut de quitter la brillante capitale où il commençait à régner. « J'étais las, dit-il dans ses mémoires, de la vie oisive et turbulente de Paris, de la foule des petits-maîtres, des mauvais livres imprimés avec approbation et privilége du roi; des cabales des gens de lettres, des bassesses et du brigandage des misérables qui déshonoraient la littérature. » Voltaire n'ajoute pas que le parlement avait ordonné de l'arrêter, si on le ren-

contrait dans la grande ville pour laquelle il semble pris d'un si amer dégoût.

Il suivit la marquise Duchâtelet dans sa belle retraite de Cireiy près de Vassy, en Champagne, et y passa plusieurs années livré avec cette dame illustre à l'étude de la philosophie et des sciences. Voltaire forma à Cirey un très-beau cabinet de physique, et reçut dans cette solitude la visite de plusieurs savans de distinction, entre autres Maupertuis, Bernoùilli et Kœnig, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange; ce dernier séjourna deux ans chez madame Duchâtelet, qui commentait alors Leibnitz et Newton.

Ces études n'empêchèrent pas Voltaire de se livrer à la poésie; il donna en 1736 sa tragédie d'Alzire, qui obtint à la représentation un très-beau succès. « On a tâché, dans cette tragédie toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature. » C'est Voltaire qui parle ainsi dans son discours préliminaire; il faut reconnaître que le christianisme a toujours porté bonheur à ce grand ennemi de l'Église. Nous avons vu ce qu'il devait déjà dans *Zaïre* à l'inspiration chrétienne; la scène du pardon, dans *Alzire*, est une des plus célèbres de son théâtre. Au reste, cette tragédie, pleine d'intérêt et de pathétique, ne marque cependant aucun progrès dans l'histoire de l'art théâtral. *Adélaïde Duguesclin*, qui offrait de nouveau l'avantage de mon-

trer sur la scène les noms historiques de la France, n'avait eu avant Alzire qu'un succès médiocre. *Zulmie* est une œuvre oubliée en naissant, mais *Mérope*, jouée en 1743, eut un grand retentissement. Fontenelle dit en vain que *la représentation de Mérope avait fait beaucoup d'honneur à Voltaire et l'impression à mademoiselle Dumesnil*, les connaisseurs rendirent justice à cette éloquente peinture de l'amour maternel, à cette œuvre sévère que l'auteur ne crut pas devoir amollir par les langueurs de l'amour, si habituelles à la scène française. Voltaire avait eu pour modèle la Mérope italienne de Maffei, œuvre plus naïve, plus en rapport avec le théâtre grec, plus dans nos idées actuelles. Le poète français trouve ici des accens pleins de noblesse, et, au milieu des négligences ordinaires de son style, des vers fortement écrits qui sont restés dans la mémoire de la nation. C'est après Mérope que Voltaire obtint les faveurs de la cour par le crédit de madame d'Étiole, depuis madame de Pompadour. Il fit pour les fêtes royales, à l'occasion du mariage du dauphin, la *Princesse de Navarre*, assez triste improvisation dont il se moque lui-même dans une épigramme. Nommé gentilhomme ordinaire et historiographe de France, il composa immédiatement, sous la direction du comte d'Argenson, l'histoire de la guerre de 1741, qui était alors dans toute sa force. Ce ministre employa le poète dans plusieurs affaires importantes de 1745 à 1747.

Reçu à l'Académie française en 1746, après plusieurs tentatives infructueuses, Voltaire fut plus que jamais en proie aux attaques passionnées de la critique, et comme son amour-propre était fort irritable, chaque piqûre le blessait profondément ; aussi suivit-il à la cour du roi Stanislas, à Lunéville, madame la marquise Duchâtelet, comme il l'avait suivie à Cirey, et plus tard à Bruxelles. Cette femme célèbre étant morte en 1749, Voltaire revint à Paris, mais, quoiqu'il fût entouré d'amis et d'admirateurs, il voyait des ennemis dans tous les écrivains qui se permettaient de ne pas s'incliner devant sa gloire. Le poète, chargé d'une mission auprès de Frédéric II, plut beaucoup à ce prince, qui ne cessa depuis lors de le redemander. Il se rendit donc à ces sollicitations. Le roi de Prusse, disait-on, excepté la *Silésie*, aurait tout cédé pour l'avoir. Le fait est qu'il lui accorda une pension de 22,000 livres et le combla de faveurs : Voltaire avait un appartement au-dessous de celui du roi ; il le voyait à des heures réglées, lisait avec lui les chefs-d'œuvre des littératures antiques et modernes. Ces rapports furent charmans dans les premiers temps du séjour du poète à Berlin.

Frédéric II, qui, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'Allemagne, aurait pu jouer un si grand rôle comme protecteur de la littérature nationale, n'admirait que la littérature française, et écrivait en cette langue de détestables vers que Voltaire eut

souvent la corvée de lire et la complaisance de louer. Il nous a laissé dans ses mémoires un très-curieux mais souvent très-obscène tableau de la vie que l'on menait à la cour de Frédéric, espèce de philosophe tantôt stoïque, tantôt plongé dans un cynisme dégoûtant, assemblage bizarre de tous les contraires, qui, malgré ses talens de stratégiste, reste fort loin de la véritable grandeur.

Mais Voltaire, quoique courtisan, avait un esprit si caustique, si railleur, qu'il ne pouvait pas rester bien long-temps à la cour de Prusse ; il voulait encenser l'idole, mais son naturel l'emportait, et des plaisanteries secrètes le vengeaient de ses hommages publics. Maupertuis et La Mettrie, tous deux nés à Saint-Malo, en Bretagne, occupaient un rang élevé à la cour de Berlin. Le premier, mathématicien éminent, membre de l'Académie des sciences de Paris, très-célèbre depuis l'expédition des savans envoyés par Louis XV au pôle nord pour déterminer la figure de la terre, opération dirigée par Maupertuis avec zèle, activité et talent, avait été appelé par le roi de Prusse, qui le fit président de l'Académie de Berlin [1]. Le second, Julien Offray de La Mettrie, était un médecin, tristement célèbre par

[1] Pendant que Maupertuis étudiait dans le nord, Charles-Marc de La Condamine allait au Pérou pour déterminer la figure de la terre. Il s'illustra dans ce voyage qu'il fit avec MM. Godin et Bougner, géomètres alors célèbres.

quelques livres du matérialisme le plus insensé : *L'Histoire de l'âme, l'Homme-machine, l'Homme-plante, l'Art de jouir, le Discours sur le bonheur*, tendent à prouver que la matière pense et que l'âme n'existe pas. « La Mettrie est un écrivain sans jugement, qui confond partout les peines du sage avec les tourmens du méchant, les inconvéniens légers de la science avec les suites funestes de l'ignorance ; dont on reconnaît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire ; qui prononce ici que l'homme est pervers par sa nature, et qui fait ailleurs de la nature des êtres la règle de leurs devoirs et la source de leur félicité ; qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans le crime, le corrompu dans ses vices ; dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la gaîté dont il les assaisonne, décèlent un écrivain qui n'a pas les premières idées des vrais fondemens de la morale. Le chaos de raison et d'extravagance de cet auteur ne peut être regardé sans dégoût, que par ces lecteurs futiles qui confondent la plaisanterie avec l'évidence, et à qui l'on a tout prouvé quand on les a fait rire. »

Ce jugement sur La Mettrie n'est pas d'un philosophe bien austère, il est de Diderot. L'auteur de l'*Homme-machine* était, comme on le pense bien, moins estimé que Maupertuis à la cour du sceptique monarque de Berlin ; mais le géomètre ne se contenta pas de la gloire que lui avaient attirée ses découvertes au pôle nord, il inséra dans le volume des Mé-

moires de l'Académie prussienne pour l'année 1746 un écrit sur les lois du mouvement et du repos, déduites du principe de *la moindre quantité d'action*.

Kœnig attaqua cet ouvrage, et attribua l'initiative de l'idée à Leibnitz, en citant le fragment d'une lettre écrite, disait-il, par le grand philosophe allemand à un professeur de Bâle nommé Hermann. Maupertuis, irrité, engagea l'Académie de Berlin à sommer Kœnig de produire l'original de la lettre. Le professeur ne put satisfaire à cette requête et fut banni de l'Académie. C'est alors que cette querelle fit naître une polémique de brochures et que Voltaire entra en lice.

Il accusa violemment Maupertuis d'éprouver pour lui une jalousie passionnée ; c'est possible, mais Voltaire lui-même était-il exempt de ce sentiment à l'égard du président de l'Académie de Berlin ? L'amour-propre colossal du philosophe de Ferney est bien connu. Parmi ses prétentions, il avait celle d'avoir le premier initié la France et le continent aux théories de Newton. Or, six ans avant que Voltaire eût traduit les *Élémens*, Maupertuis les avait défendus à l'Académie des sciences de Paris, il avait même publié plusieurs mémoires relatifs à ces grandes découvertes, et ces mémoires jouissaient de l'estime du monde savant. Or, pendant que le mathématicien breton s'occupait de ces travaux, pendant qu'il écrivait son discours sur la figure des astres, il était fort lié avec Voltaire, qui l'appelait alors son mai-

tre et lui prodiguait les glorieux titres de *grand mathématicien*, d'*Archimède*, de *Christophe Colomb pour les découvertes scientifiques*, etc., etc. Il y a loin de là *à la diatribe du docteur Akakia*, satire mordante lancée par l'auteur de *Zaïre* à l'occasion de la querelle entre Maupertuis et Kœnig.

Aucun homme n'a jamais possédé à un plus haut degré que le philosophe de Ferney l'art du sarcasme; ses ennemis, eussent-ils cent fois raison, étaient sans cesse menacés de tomber sous le ridicule dont il les accablait. Il faut reconnaître qu'ici Maupertuis prêtait le flanc : ainsi, il avait imaginé de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissaient pas les malades ; il voulait démontrer Dieu au moyen d'une formule algébrique, disséquer des cerveaux d'hommes vivans afin de sonder la nature de l'âme ; faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, etc. Voltaire fit pleuvoir sur toutes ces rêveries un déluge de bouffonneries que toute l'Europe accueillit par un rire inextinguible. *Son Archimède, son Christophe Colomb* était devenu un *raisonneur extravagant*, un *philosophe insensé*.

Le roi de Prusse, qui avait défendu à son philosophe de se mêler de cette querelle, se fâcha et Voltaire quitta la cour de Prusse en 1753. Mais il emporta sa haine avec lui et lança de nouvelles satires contre le président, qui lui envoya un cartel auquel Voltaire répondit par des bouffonneries nouvelles. Frédéric II le fit arrêter à Francfort, avec sa

nièce madame Denis, qui était venue l'y rejoindre. Le philosophe de Ferney s'échappa enfin de l'Allemagne, après avoir rendu les poésies de Frédéric. Il ne traite pas le conquérant, dans ses mémoires, avec beaucoup plus de respect que le mathématicien.

Son absence dut faire un vide énorme à la cour de Prusse ; la conversation de Voltaire avait bien plus d'attrait que celle du matérialiste absurde La Mettrie, du Vénitien Algarotti, homme instruit cependant qui, lui aussi, avait étudié Newton, et publié en italien un livre intitulé *Newtonianisme pour les dames*, du baron de Polnitz, avec sa longue série d'apostasies, du marquis d'Argens, auteur des *Lettres juives*, qui avouait lui-même que ses dogmes dépendaient des saisons. Singulière académie que cette cour de Berlin, où tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus saint et en même temps de plus réellement philosophique dans les croyances de l'humanité, était sans cesse livré au sarcasme étourdi ; singulier grand homme que ce roi, qui donnait sans cesse au peuple l'exemple de l'irréligion, de la révolte contre les traditions du genre humain !

Maupertuis lui-même fut obligé de quitter la Prusse en 1756, il y souffrait de la poitrine et y fut pris de crachemens de sang. Cet écrivain passa deux années dans sa patrie, et alla mourir chrétiennement à Bâle, en 1759, près de M. Bernouilli. La haine de Voltaire ne s'éteignit pas devant un cada-

vre: il écrivit, avec ce ton détestable qu'il prenait malgré lui dans ses momens de mauvaise passion, que Maupertuis était mort *entre deux capucins.*

Pourquoi donc tant d'animosité? Est-ce seulement parce que Frédéric II rendait hommage au mathématicien? N'est-ce pas plutôt parce que Voltaire était loin de son rival en mathématiques et dans tout le domaîne des sciences? Le fait est que Maupertuis avait mieux interprété Newton que le philosophe de Ferney, le dernier ayant mêlé aux immortelles découvertes du grand géomètre des idées erronées et frivoles, dans le genre de celle-ci, à propos de Dieu: Cet être intelligent est-il absolument distinct du grand tout qu'il anime? Existe-t-il à part? Voltaire renfermait ainsi dans quelques paroles étourdies toutes les absurdes théories panthéistiques de Spinosa, et cela en se jouant, sans trop savoir ce qu'il disait, et au moment où il voulait faire connaître à la France les découvertes du plus savant ennemi du panthéisme. Voltaire avait un esprit qui saisissait avec une prodigieuse facilité les superficies de toutes choses; mais sa mobilité, sa légèreté, son inconséquence, sont réellement sans bornes. Il ne peut s'en affranchir même en face des idées fermes et sublimes de Newton; il émet à quelques lignes de distance des opinions qui se combattent et se détruisent, et cela sans avoir le moins du monde l'air de s'en apercevoir.

Cette Académie de Berlin, que Maupertuis avait

présidée, entendit la lecture d'un éloge funèbre de La Mettrie, ouvrage de Frédéric II, cette tête couronnée qui prêchait le matérialisme au peuple; mais, malgré cette aberration royale, il s'était formé au sein même de l'Académie un parti de philosophes chrétiens. Les *Lettres cosmologiques* de Lambert sont une démonstration éloquente de l'existence de Dieu, démonstration puisée dans les Élémens philosophiques de Newton; et les lettres d'Euler, écrites en français à la princesse d'Anhalt, sœur du roi de Prusse, sont spiritualistes et chrétiennes.

Voltaire, après avoir quitté la Prusse, chercha à négocier son retour à Paris; mais plusieurs de ses écrits obscènes et antireligieux agitaient cette capitale; l'auteur craignit pour son repos, et, après quelques mois de séjour à Colmar, il se retira dans une belle campagne nommée *les Délices*, qu'il acheta près de Genève. Des troubles étant survenus dans cette petite république, Voltaire fut inquiété par les deux partis qui l'accusaient, justement sans doute, de rire de leurs querelles. Il se fixa dans une terre à une lieue de Genève, dans le pays de Gex. C'était un désert presque inculte, qu'il fertilisa comme par enchantement. Le village de Ferney, qui ne contenait qu'une cinquantaine de paysans, devint, grâce à lui, une colonie de douze cents personnes. L'industrie, principalement celle de l'horlogerie, ne tarda pas à y prospérer. Quelques nobles actions de Voltaire se rattachent à cette époque de sa vie; l'asile et la

protection accordée par lui à la petite-nièce du grand Corneille, et la réhabilitation de la mémoire de Calas et de Syrven.

Un jeune homme meurt à Toulouse dans une famille protestante; des passions aveugles troublaient alors cette population; il se rencontre un magistrat insensé qui écoute des rumeurs mensongères et accuse M. Calas père d'avoir assassiné son fils dans la crainte que ce jeune homme, entraîné vers le catholicisme, n'embrassât cette religion. Le parlement confirme le jugement du tribunal inférieur, Calas est condamné à mort d'après des témoignages sans valeur. Le parlement avait absous la femme, les fils et les filles de l'infortuné; ils se réfugièrent à Genève, et allèrent tomber aux pieds de Voltaire qui entreprit de réhabiliter la mémoire de Calas en combattant le fanatisme, éternel objet de sa haine. L'Europe sembla se distraire un moment des malheurs d'une guerre terrible pour écouter l'auteur de *Zaïre* plaider la cause de Calas. Il ne se contente pas de défendre lui-même sa mémoire, il excite le zèle de deux avocats célèbres, Élie de Beaumont et Loiseau de Mauléon, qui publient d'habiles écrits sur cette déplorable condamnation. Tout le monde, les femmes, les enfans, parlaient de Calas et de Voltaire avec enthousiasme; l'arrêt du parlement de Toulouse fut cassé et la mémoire de Calas réhabilitée par un tribunal de maîtres des requêtes. Le roi ordonna que le trésor indemniserait cette famille dont les biens

avaient été confisqués. Le capitoul David, dévoré du remords d'avoir condamné un innocent, mourut dans un état de démence.

Peu de temps après la condamnation de Calas, la fille de Syrven, autre protestant du Languedoc, s'échappa d'un couvent et se noya dans un puits. Le peuple supposa que c'était un nouvel infanticide, et le père, épouvanté, prit la fuite, fut condamné par contumace, et alla aussi trouver Voltaire, qui parvint encore, après plusieurs années d'efforts, à le faire réhabiliter par le parlement de Toulouse lui-même.

L'histoire des tribunaux du dix-huitième siècle doit faire aimer le temps où nous vivons; notre jurisprudence criminelle était encore alors dans la barbarie. On se rappelle l'exécution du jeune Labarre, condamné comme convaincu d'avoir brisé, pendant la nuit, un crucifix de bois sur le pont d'Abbeville. Voltaire écrivit du sein de sa solitude tout ce que la raison et l'humanité pouvaient inspirer contre une rigueur aussi abominable. Mais les magistrats étaient fous, et cette fureur s'augmentait encore de la crainte qu'inspirait justement ce débordement d'écrits irréligieux et obscènes qui inondaient l'Europe depuis quelques années. Il y avait de tous côtés, et comme dans l'air même de ce siècle, un délire effrayant qui devait enfanter des catastrophes sanglantes. Mais qui jamais verra dans les assassins de Calas et de Labarre des hommes religieux,

quel écrivain sensé accusera de ses meurtres notre grand culte qui en est aussi innocent que la saine philosophie est innocente des crimes de la Terreur?

Voltaire intervint dans le procès de Lally avec le même zèle que dans ceux de Calas et de Syrven. Ses ennemis ont dit qu'il n'avait été guidé que par ses fougueuses passions, qu'il ne voulait que saisir l'occasion d'accuser le catholicisme des crimes des hommes. C'est une joie que sans doute il s'est donné souvent; mais il ne faut pas méconnaître une autre tendance de son esprit, qui était chrétienne sans qu'il s'en rendît compte : nous voulons parler de ce penchant à défendre le faible contre une législation cruelle, à proclamer les droits de l'opprimé, à faire verser des larmes sur son sort, à lui donner pour appui la commisération de la société. C'est là le beau côté de l'esprit de Voltaire, et, encore une fois, c'est dans le christianisme qu'il avait puisé ce sentiment. Il avait beau, dans son inconcevable aveuglement, écrire à Helvétius : « Nous aurions besoin d'un ouvrage qui fît voir combien la morale du vrai philosophe l'emporte sur celle du *christianisme;* » la morale du vrai philosophe, tout ce qu'il y a de beau dans la science même, se trouve dans l'Évangile.

Du fond de sa retraite, le philosophe de Ferney dominait l'Europe; on redoutait plus sa plume qu'une armée; les rois le flattaient, les philosophes attendaient ses ordres à Paris et les exécutaient avec

plus saisissante, compliquer les intrigues, émouvoir plus vivement. Il a peut-être, en effet, cet avantage sur Corneille, et principalement sur Racine; mais c'est le seul qu'il soit possible de lui concéder, et il le partage avec une foule de faiseurs de drames venus depuis le dix-huitième siècle. Quant à la création des caractères, à la réalité des personnages dramatiques, Voltaire est sans aucun doute inférieur aux grands maîtres de l'art tragique en France. Ce qui lui manque surtout, c'est la bonne foi, c'est de concevoir son art sérieusement. On sent à chaque instant que l'auteur de *Mérope* met l'esprit à la place du sentiment; il y a du charlatanisme dans sa manière; il rit presque de ses œuvres, dès qu'il est sûr que les autres n'en rient pas. La première condition de la nature des poètes de génie est une naïveté sublime. Que pense-t-on de la naïveté de Voltaire?

Sous le rapport du style, ce poëte est resté fort loin des belles pages de Corneille et de l'œuvre presque entière de Racine. Les personnes qui savent ce que c'est qu'un vers français (et le nombre en est moins grand qu'on ne le pense) ne compareront jamais le style de *Zaïre* et de *Mahomet* à celui de *Phèdre* ou des *Horaces*.

L'œuvre théâtrale de Voltaire n'a pas de solidité; une actrice de génie vient de redonner à Corneille et à Racine toute la vogue des premiers jours. Qu'est devenu Voltaire dans cette renaissance?

Il a cependant passionné son siècle comme poète dramatique, et nous le concevons, car son théâtre était une sorte de chaire d'où il répandait les idées nouvelles qui furent la véritable passion de son époque. C'est un défaut au point de vue de l'art, mais un défaut qui engendrait la popularité; et d'ailleurs Voltaire avait des facultés plus que suffisantes pour enthousiasmer ses contemporains. Il fut, pour nous résumer, l'élève le plus heureux de Corneille et de Racine, mais jamais il ne prendra place auprès d'eux dans l'admiration de la postérité.

On s'est toujours étonné que l'esprit mordant de Voltaire n'ait pas mieux réussi dans la comédie; presque tous ses essais dans ce genre furent malheureux. *L'Indiscret*, *la Femme qui a raison*, *la Prude*, *le Droit du seigneur*, *l'Écueil du sage*, *la Comtesse de Givry*, *le Dépositaire*, etc., n'ont eu aucun succès à la scène; *l'Enfant prodigue*, *Nanine* et *l'Écossaise* ont été applaudies, mais le peuple qui a produit Molière ne peut considérer ces comédies que comme des œuvres très-médiocres.

Dans la poésie légère, *dans les pièces fugitives* (c'était le mot consacré alors), Voltaire est réellement supérieur à tout le monde. Personne n'a égalé cette prodigieuse facilité, cet esprit charmant, cette finesse gracieuse. Les *Épîtres* et les *Stances* sont une sorte d'autobiographie poétique qui commence en 1707 (le poète avait treize ans) et ne se termine qu'en 1778, année de sa mort. « On suit ainsi le

cours des sentimens de Voltaire depuis son enfance jusqu'aux derniers jours de sa vie : toujours il leur donna les vers pour interprètes. Tantôt sa muse a chanté les amours légères et voluptueuses de sa jeunesse, les charmes d'une vie facile et épicurienne, les plaisirs de l'amitié, les succès de l'amour-propre; après elle s'est entretenue avec les sciences et les a animées de son feu; plus tard elle est entrée en commerce avec les rois et a prêté à la flatterie le masque de la familiarité; puis elle s'est plu à peindre les douceurs de la retraite et de la liberté, le déclin de l'âge, la fin des amours; enfin, quand elle a été confidente de la vieillesse, elle a exprimé cette incertitude continuelle d'opinions, cette variation de principes, cette triste légèreté sur tout ce qui importe le plus à l'homme, et cette inquiétude de caractère que l'âge n'avait pu calmer. Mais du moins les poésies de ces derniers temps sont le plus souvent sans déshonneur pour leur auteur, tandis que tous les pamphlets obscurs, les facéties en prose, les brochures clandestines, que ses amis lui demandaient et qu'il leur envoyait avec tant de complaisance, sont en général indignes d'un honnête homme [1].

Il nous semble que, sous le rapport de l'art, les pièces écrites entre soixante et quatre-vingts ans sont plus remarquables que les précédentes; elles

[1] De Barante.

respirent une mélancolie que les saillies de l'esprit empêchent d'être monotone, et cette douce tristesse donne ici à la poésie de Voltaire un caractère plein de charme.

Pourquoi faut-il que tant de grâce et de talent soient souillés par la licence; par des opinions erronées, par des jugemens pleins de passion sur les hommes et les choses de l'histoire? Les contes en vers rappellent souvent de toutes manières ceux de La Fontaine; les satires, si elles ne sont pas toujours justes, sont au moins toujours mordantes; les discours en vers ont de la profondeur et du nerf : mais les plus graves erreurs philosophiques se mêlent à chaque instant aux meilleurs vers. Quant aux odes, il est impossible d'échouer plus complètement; Voltaire manquait de la flamme qui inspire la haute poésie lyrique : que pouvait-il faire avec son esprit de sarcasme, de doute et de dédain dans un genre de poésie dont Isaïe est le grand maître? Les poèmes d'opéras de l'auteur de *Zaïre* sont restés parmi les plus médiocres. Si nous déplorons l'irréligion et le sensualisme de plusieurs pièces fugitives de Voltaire, que dire de son odieux poème de *la Guerre de Genève* et de ce poème de *Jeanne d'Arc*, qui est une véritable ignominie pour son auteur? Comment s'est-il rencontré en France un homme assez éhonté pour salir l'héroïne la plus sublime que les annales du monde entier aient jamais présentée à l'admiration du genre humain? Ce poème sacrilége traîne dans la boue

tout ce qu'il y a de plus sacré, la religion, la pureté de la femme, la gloire de la patrie. Il n'y a pas d'expressions assez brûlantes pour le flétrir.

La passion de tout refondre, au point de vue de ses préjugés, dévorait Voltaire et le porta à s'occuper avec ardeur de l'histoire. Son premier essai dans ce genre a peu d'importance philosophique; c'est un récit rapide et intéressant, une narration très-bien conduite. L'auteur avait rencontré en Angleterre le chevalier Dessaleurs, long-temps attaché à Charles XII, dont la carrière aventureuse faisait encore grand bruit dans toute l'Europe. Voltaire recueillit de la bouche du chevalier les renseignemens les plus curieux, et composa son histoire avec sa facilité ordinaire, pendant quelques mois de solitude à Rouen. L'ouvrage parut en 1731 et obtint un grand succès.

Le *Siècle de Louis XIV* ne fut publié qu'en 1752; Voltaire semble avoir abdiqué ici son esprit de sarcasme, il n'a que de l'admiration pour cette grande époque dont le faste et le génie l'éblouissent. Il n'aperçoit rien de mauvais dans le despotisme et dans l'orgueil du grand roi, il se prosterne devant cette puissance. Elle a été jugée plus sévèrement depuis. Le *Siècle de Louis XIV* est écrit d'un style clair et facile, mais sans éclat et sans profondeur. Rien n'y provoque la pensée; d'ailleurs les divisions de ce livre sont peu rationnelles : cela ressemble à une gazette. Un pareil ouvrage n'obtiendrait aucun succès

aujourd'hui : pour Voltaire, la civilisation commence à Louis XIV, il semble que notre vieille et glorieuse histoire n'existe pas. L'enthousiasme l'égare ; cet esprit si vif ne sait presque jamais garder de mesure, dans le blâme ou dans la louange il faut qu'il soit excessif. Le *Précis du règne de Louis XV* est fort inférieur au Siècle de Louis XIV. Un examen consciencieux était ici presque impossible. Quant à l'histoire de *Pierre-le-Grand*, elle est aussi très-inférieure à celle de Charles XII, et d'ailleurs remplie d'inexactitudes. Voltaire a réellement fait de l'histoire un placet et un pamphlet ; M. Villemain a dit spirituellement : « Il se recommandait à madame de Pompadour de tous les ménagemens qu'il avait eus en parlant des maîtresses de Louis XIV ; et il n'était pas fâché de plaire à madame Dubarry en composant une fautive et satirique *Histoire du parlement de Paris ;* enfin, lorsqu'il écrivit, avec plus d'esprit que jamais, les *Mémoires de sa vie,* mêlée souvent à la politique, il surpassa, en parlant du roi de Prusse, la licence de Procope ou de Suétone. »

Ce n'est pas, au reste, dans les ouvrages que nous venons de citer qu'il faut rechercher les idées de Voltaire sur l'histoire, c'est dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Cet ouvrage, commencé à Cirey, en 1740, fut travaillé et retouché par l'auteur pendant vingt ans ; il reproduit les études, les réflexions, les préjugés et les passions du philosophe

de Ferney et de toute l'école du dix-huitième siècle.

Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet avait excité une admiration générale en Europe, et Voltaire redoutait nécessairement l'influence toute religieuse exercée par le chef-d'œuvre du grand homme. Il résolut donc de combattre le christianisme par l'histoire même, et il mit à cette entreprise toute la fougue de sa haine.

Ses premiers chapitres sur l'Orient, sur la Chine, l'Inde, l'Arabie, contiennent tout ce que l'on savait de ces contrées alors peu explorées; quand l'auteur arrive au peuple juif, sa guerre acharnée commence, et la mauvaise foi la plus insigne préside à ses études. Les prophètes ne lui inspirent que quelques absurdes plaisanteries répétées long-temps dans tous les estaminets du royaume. Dans une histoire générale, pas un seul chapitre n'est consacré à l'établissement du christianisme; l'auteur semble ne pas voir la place prodigieuse occupée par le Christ dans les annales des peuples. Son appréciation de la Grèce et de Rome est fort incomplète. Il ne comprend rien au moyen âge, qu'il traite avec une ignorance dédaigneuse, réellement étonnante. Puisqu'il n'a pas su ce que le Christ était venu faire sur la terre, il n'a pas pu apprécier davantage la mission des Ambroise et des Augustin. Les Grégoire VII et les Innocent III lui paraissent des moines intrigans et voilà tout. L'œuvre de l'Église est pour lui lettre close. L'aveuglement ne saurait aller plus loin, et

nous croyons jusqu'à un certain point à cette hallucination. Mais s'il n'y avait pas eu aveuglement, et si tous ces crimes d'historien avaient été commis sciemment, pour servir les passions de l'auteur contre la religion, jamais menteur plus effronté n'aurait tenu une plume et n'eût été plus digne du mépris de la société. *L'Essai sur les mœurs* offre de belles parties : on a loué, avec raison, le portrait de saint Louis, la renaissance, certaines parties du seizième siècle, le récit des grands évènemens accomplis sous Charles-Quint, Henri IV et Louis XIII. Mais dans l'ensemble ce livre est faux et conséquemment dangereux [1]. Ses bons côtés sont le sentiment de

[1] Je ne veux pas prononcer ce jugement sévère sur le principal ouvrage historique de Voltaire sans m'appuyer de l'autorité de quelques hommes appartenant dans notre temps aux opinions philosophiques et libérales. M. de Barante a dit : « L'essai sur les mœurs des nations mérite un blâme plus grave ; on y retrouve toutes les traces de cet esprit de secte adopté par Voltaire dans les derniers temps de sa vie. Sa haine de la religion le jette fréquemment dans la mauvaise foi et le mauvais goût. » (*Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle.*)

M. Victor Cousin a écrit dans son cours de 1818 : « Voltaire a eu le mérite d'introduire dans l'histoire *les mœurs des nations* et les détails de la vie privée : c'est quelque chose. Voltaire, il faut le dire encore, a le sentiment de l'humanité ; mais ce sentiment, mal dirigé par une critique sans exactitude et sans profondeur, dégénère constamment en déclamations assez bonnes dans d'assez mauvaises tragédies, mais qui ne

l'humanité, la tendance habituelle de Voltaire à combattre les rigueurs barbares des législations diverses. C'est par-là qu'il a réellement servi la cause sociale. Les *Annales de l'empire* ne sont guère qu'une nomenclature aride et sans critique, la *Philosophie de l'histoire*, dont l'auteur a fait depuis l'*Introduction de son essai sur les mœurs*, est la partie de l'œuvre où se trouvent le plus d'erreurs incroyables et de plaisanteries indécentes. Guénée et Larcher mirent ce volume en pièces, démontrant à Voltaire qu'il parlait d'hébreu et de grec sans en entendre un mot, et qu'il n'avait sur l'antiquité que les notions les plus superficielles.

Voltaire a rendu à l'histoire un service dont il n'y a pas le moindre gré à lui savoir : en frappant ainsi en étourdi, à droite et à gauche, il a forcé les historiens à examiner les faits de plus près et à rectifier bien des assertions acceptées jusqu'à lui sans controverse.

Les élèves qu'il fit en Angleterre, Hume, Robertson, Gibbon, écrivent avec plus de dignité que lui; mais ils n'ont pas cette manière libre et originale qui lui a donné tant de lecteurs.

valent rien dans l'histoire, où la passion et le sentiment doivent faire place à l'intelligence. D'ailleurs, quand on s'emporte si violemment contre ce qui a gouverné si long-temps l'espèce humaine, au fond c'est l'humanité qu'on accuse ; car enfin un état, une religion ne s'établit pas toute seule, etc., etc. »

L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations ne suffisait pas encore à Voltaire ; il n'y avait pas déposé tout ce qu'il voulait dire aux hommes sur la religion, la philosophie et l'histoire. Aussi il se souvint du dictionnaire de Bayle, dans lequel il puisa largement, et jeta toute cette suite d'articles dans un ouvrage qu'il intitula : *Dictionnaire philosophique*. Il n'est guère possible de démêler un système arrêté chez cet écrivain ; rien ne ressemble moins à la gravité d'un philosophe que cet esprit léger, étourdi, moqueur, rieur, qui va sans cesse d'un sujet à un autre, semant sur sa route mille idées qui se croisent et se contredisent. Le Dictionnaire philosophique a tous les caractères que nous venons d'indiquer, tous les défauts de l'Essai sur les mœurs et très-peu de ses qualités. L'auteur s'y montre plus haineux que jamais contre l'Église, il ne voit le plus souvent que les abus causés par les ambitions et les passions des hommes, abus reconnus depuis longtemps par tous les catholiques et châtiés par l'éloquence de tous les grands bommes de l'Église ; il n'aperçoit pas l'immense mission civilisatrice accomplie par elle, ou plutôt, s'il l'aperçoit, il cherche à en effacer le souvenir. Il ne recule devant aucune peinture obscène : certains chapitres rappellent la licence de Pétrone. *Le Dictionnaire philosophique* est donc certainement un des livres les plus corrupteurs qui nous aient été légués par le dix-huitième siècle, si fertile en ce genre d'ouvrages.

Il va sans dire que de telles audaces soulevèrent contre Voltaire une opposition ardente. L'abbé Desfontaines, quelque temps son ami, le combattit à outrance dans ses écrits périodiques, *le Nouvelliste du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes*, *Jugemens sur les ouvrages nouveaux*, etc. L'abbé Desfontaines, fécond traducteur d'un assez grand nombre d'ouvrages antiques et modernes, était un critique souvent mordant et passionné, que Voltaire détestait, moins encore toutefois qu'Élie Fréron, né à Quimper, en 1719, élevé chez les jésuites et associé d'abord aux travaux de critique de l'abbé. Les *Lettres de madame la comtesse*, publiées en 1746, firent connaître à la France l'esprit mordant et délicat de cet écrivain que les auteurs châtiés ont représenté nécessairement sous des couleurs assez fausses.

Fréron fut un journaliste éminent, tout ce qu'un journaliste pouvait être au dix-huitième siècle; sous le titre de *Lettres* et d'*Année littéraire*, il publia régulièrement, pendant plus de vingt ans, jusqu'en 1776, année de sa mort, des articles de revues réunis en volume. Il fut d'autant plus haï de Voltaire qu'il eut très-souvent raison contre lui : presque tous ses jugemens ont été confirmés par la postérité. Il a représenté le philosophe de Ferney comme un *plagiaire habile*, comme un poète brillant inférieur à Corneille et à Racine, comme un historien élégant mais inexact. Fréron défendit en toute occasion les

idées chrétiennes contre les attaques de la philosophie d'alors. Dans les dernières années de la vie du critique, la colère de Voltaire n'eut plus de bornes : non content d'avoir traîné son ennemi sur la scène dans sa comédie de l'*Écossaise*, le philosophe de Ferney lançait chaque mois une satire brûlante contre Fréron, contre Nonotte, ennemi peu redoutable, contre l'helléniste Larcher, qui avait relevé quelques bévues commises par le grand despote littéraire dans ses travaux sur l'antiquité grecque, contre le père Berthier, savant universellement révéré, qui ne s'était jamais occupé de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, contre bien d'autres encore, et spécialement contre l'abbé Guénée, érudit et spirituel auteur d'un ouvrage très-célèbre : les *Lettres de quelques Juifs*.

Si Voltaire ne comprenait guère les Grecs, il ne comprenait pas du tout les Hébreux, et ses écrits fourmillent des plus incroyables erreurs dans les parties qui traitent de la Bible et de l'histoire des Juifs. Déjà, en Angleterre, le savant Warburton s'était chargé de réfuter le philosophe de Ferney; un Juif né à Bordeaux, M. Pinto, combattit ses étranges assertions; mais ces deux écrivains eurent bien moins de retentissement en France que l'abbé Guénée, né en 1717 et mort en 1803. Il eut sous les yeux tous les grands spectacles du dix-huitième siècle, il suivit les progrès de cette philosophie bruyante qui aboutit à l'abîme de 1793, parce

qu'elle avait méconnu la source de toute science. L'abbé Guénée ne put voir sans horreur l'orgie intellectuelle de la seconde moitié du dix-huitième siècle; il étudiait les livres saints dans la langue hébraïque, admirait profondément l'esprit divin qui émane d'eux à chaque ligne, et s'indignait de l'étourderie ignorante et sacrilége qui osait les travestir et les livrer au ridicule. Il écrivit donc ses *Lettres de quelques Juifs*, et jeta le sarcasme sur le prince des rieurs, avec une forme polie et réservée en apparence. Guénée démontra à chaque page que l'ignorance de Voltaire rendait pour lui les livres saints tout-à-fait incompréhensibles, et qu'il donnait aux mots hébreux des significations qu'ils n'avaient jamais pu avoir. Le savant abbé écrivait sans passion, sans colère, son livre est plutôt l'ouvrage d'un habile orientaliste qui défend la science que celui d'un chrétien blessé dans sa croyance. C'est de l'érudition et de l'esprit bien plus encore que de la foi. Voilà sans doute pourquoi le public d'alors daigna lire une œuvre qui attaquait son idole. Voltaire, qui méprisait si bruyamment ses ennemis, convenait que Guénée et Fréron étaient spirituels, ce qui ne l'empêchait pas de les traiter souvent d'*imbéciles*. Il répondit au secrétaire des Juifs (c'est lui qui appelait ainsi l'abbé Guénée), par un pamphlet, qu'il intitula: *Un chrétien contre six juifs*. Cela n'avait pas le sens commun, mais jamais il n'avait été plus étourdissant de facéties burlesques.

Qu'était devenu alors ce génie resplendissant du clergé de France, qui avait ébloui le dix-septième siècle? L'abbé Guénée portait presque seul le poids de ce glorieux héritage. De la chaire de cette époque on n'a guère retenu qu'un discours du père Bridaine, discours plein d'éloquence véhémente et de véritable grandeur.

La colère de Voltaire sembla croître avec l'âge; ses dernières années furent d'une fécondité injurieuse dont rien n'approche. Les lettres, les pamphlets, les satires, les contes, les romans, pleuvaient de Ferney sur l'Europe. Les bouffonneries les plus étranges excitaient dans un certain monde des rires inextinguibles; c'était un esprit inépuisable se répandant en toute licence contre ce que les hommes vénéraient depuis des siècles. Il frappait du même coup un abus et une chose sainte, insultant tout, Dieu et l'humanité, qu'il avait servis tant de fois en de meilleurs instans; c'était du délire; on se rappelle sa devise : *Écrasons l'infâme*, et *l'infâme* (faut-il l'écrire?) c'était la religion catholique. Le grossier langage de Luther fut renouvelé; le roi des salons de Paris, le galant poète de *Zaïre*, prenait le style des halles pour mieux injurier ses ennemis. C'est un triste spectacle que cette absence de toute dignité et de toute pudeur dans la vieillesse, cette partie de la vie qui devrait toujours être consacrée à la contemplation de Dieu, à la prière et au repentir; car quel homme, même le plus saint, n'a rien

à pleurer dans sa vie passée, rien à demander pour l'avenir?

Hélas! dans ses dernières années Voltaire a été presque entièrement occupé à détruire; ses sarcasmes entassaient les ruines; il combattait la religion et la morale par des mensonges historiques, des saillies piquantes ou des images obscènes; et ce peuple, pris de folie, applaudissait avec fureur. Napoléon a dit de Voltaire qu'il ne fut grand que parce qu'il était entouré de pygmées. Il y a du vrai dans ce jugement; mais cependant il ne faut pas méconnaître la prodigieuse activité de cet homme extraordinaire, sa puissance destructive mais immense, l'étonnante facilité de son esprit à imiter le génie et à se faire quelquefois prendre pour le génie lui-même.

VI.

Montesquieu. — Jean-Jacques Rousseau. — Buffon.

Deux hommes seuls ont égalé la puissance intellectuelle de Voltaire dans le dix-huitième siècle : l'un est Montesquieu, que nous avons rencontré en Angleterre en même temps que l'auteur de la *Henriade*; l'autre, Jean-Jacques Rousseau, que nous rencontrerons plus tard.

Charles de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de La Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, cinq années avant Voltaire. Il eut, dès l'enfance, la passion de l'étude ; son oncle maternel, président à mortier au parlement de Bor-

deaux, lui ayant laissé ses biens et sa charge, il en fut pourvu en 1716, à vingt-sept ans. L'activité ardente de son imagination ne lui permettait pas de s'ensevelir dans les devoirs de cette charge; la philosophie le préoccupait vivement; il y joignit l'étude des sciences naturelles, et fut un des fondateurs de l'Académie des sciences de Bordeaux.

Au milieu de ses graves études, Montesquieu subissait l'influence de l'époque frivole dont Fontenelle fut pendant vingt-cinq ans l'écrivain le plus fêté. Son esprit vif et brûlant se délassait de travaux arides par quelques essais de critique audacieuse et mordante qu'il publia en 1721, trois ans après la première représentation d'*Œdipe*, sous le titre de *Lettres persanes*.

Montesquieu payait, dans quelques fragmens de ce livre, son tribut au mauvais esprit du dix-huitième siècle en attaquant, d'une manière frivole, les hautes vérités de la religion chrétienne, et en présentant des peintures voluptueuses de l'intérieur d'un sérail. L'auteur fut-il entraîné par les passions de la jeunesse, ou comprit-il qu'il ne pouvait établir sa réputation, dans ce temps de libertinage du cœur et de l'esprit, qu'en sacrifiant à la mode? c'est ce que lui seul pourrait décider. Le succès fut général : les défauts que nous reprochons à l'auteur y contribuèrent sans doute, mais sa renommée fut justement acquise par un style que l'on a comparé avec raison à celui de La Bruyère et de Pascal, par

des aperçus pleins de profondeur sur le règne de Louis XIV, sur toute la société d'alors, par une acerbe et incisive critique des abus qui pesaient sur la France.

Le *Temple de Gnide*, qui suivit ce livre, est une production bien plus frivole, que Montesquieu disait n'avoir écrite que pour *des têtes frisées et poudrées*. Voilà comment le grave auteur de *l'Esprit des lois* préluda à sa gloire.

Alléché par les flatteries du monde parisien, Montesquieu vendit sa charge en 1726 et vint se faire élire à l'Académie française, après quelques désaveux de certaines parties des *Lettres persanes* exigés par le cardinal Fleury.

Au dix-huitième siècle les nations ne se révélaient pas par la presse, comme elles font aujourd'hui; il était dès lors indispensable pour les connaître d'aller les étudier chez elles. Montesquieu s'arracha donc au séjour de Paris et partit pour l'Allemagne; il causa souvent avec le prince Eugène, à la cour de Vienne, alla en Hongrie, puis en Italie. Les villes italiennes offraient peu d'intérêt pour un observateur politique : cependant Montesquieu porta un regard curieux sur le gouvernement vénitien, qui tombait en ruines alors; il se lia à Venise avec le spirituel lord Chesterfield, qui le suivit en Hollande et l'emmena sur son yacht en Angleterre. C'était à l'automne de 1729. Il paraît, d'après quelques mots du grand écrivain, qu'il fut un peu

effrayé de la licence de la presse périodique en Angleterre : ces mœurs politiques contrastaient tellement avec celles de la France, que Montesquieu lui-même en fut surpris. Il revint de Londres après deux ans de séjour ; mais au lieu de publier légèrement, comme Voltaire dans ses *Lettres philosophiques*, le résultat de ses observations, il alla se renfermer à La Brède pour y écrire lentement ses *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. Nous croyons devoir placer ici une page judicieuse de M. Villemain, parce que nous la trouvons utile aux écrivains de toutes les époques :

« C'est une chose remarquable, dit-il, que ce besoin de solitude qui préoccupa les grands esprits du dix-huitième siècle toutes les fois qu'ils voulurent élever un monument durable. Voltaire, le dieu de la mode et de la société, s'exila sans cesse de Paris. C'est dans une petite chambre à Rouen, c'est dans des auberges où il passait inconnu, c'est dans le tranquille séjour de Cirey, qu'il fit ses plus beaux ouvrages. C'est à Montbard, dans le dédain des frivolités de salon, que Buffon poursuivit ses grands travaux et leur imprima, dans les longues heures de la retraite, quelque chose de la durée et de la majesté de la nature. Enfin Rousseau lui-même, malgré sa vie errante, ses passions, ses querelles, la pauvreté lui donna la solitude. Montesquieu la chercha ; quoiqu'il n'eût rien à craindre, sous l'inquisition à la fois molle et ombrageuse de cette époque,

et que, pour lui du moins, l'esprit eût réhabilité la hardiesse, il s'éloigna du monde pour mériter la gloire.

« On peut voir encore le château de Montesquieu, non moins vénéré que celui de Montaigne. Tout y est simple et rappelle l'ancien temps. Cette tourelle où le philosophe a tant médité avait servi, un siècle auparavant, pour canarder les ennemis qui infestaient la plaine. Voici le bureau noir sur lequel écrivait Montesquieu, son vieux fauteuil et le chambranle de la cheminée, usé à une seule place, par le pied qu'il y posait en travaillant étendu dans ce fauteuil. Voici le grand verger où son jardinier lui demandait, avec l'accent gascon, des nouvelles de ses amis, *l'abbat Guasco* et *l'abbat Cerati*. En dehors étaient ses bois et ses champs, qu'il n'avait pas accrus, qu'il n'avait pas diminués, et dont rien n'est resté aux héritiers de son nom. »

Les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* parurent en 1734. En deux cents pages Montesquieu suit le cours de cette grande fortune de Rome depuis son origine jusqu'à l'extinction de l'empire d'Orient. Ce livre est d'une haute moralité politique; l'auteur nous montre Rome s'agrandissant par le patriotisme, par l'austérité de ses mœurs, par son habileté, et périssant par l'égoïsme de chaque citoyen, par le luxe et le désordre des passions. Montesquieu s'est inspiré des écrivains romains et de Bossuet. Comme œuvre

d'art, les *Considérations* sont un magnifique livre: chaque chapitre, chaque page, nous pouvons dire chaque phrase, sont étudiés avec une rare conscience; la pensée est concise, ingénieuse et souvent profonde. Le caractère des hommes est sondé avec une sagacité merveilleuse et une réflexion patiente. C'est une étude de philosophie historique qui révèle un écrivain de premier ordre.

Montesquieu secondait le mouvement imprimé à la politique par Grotius et combattait les fâcheuses influences de Machiavel. Ce volume était un service rendu aux nations.

Quatorze ans après les *Considérations*, en 1748, Montesquieu publia *l'Esprit des lois*.

« On peut dire que le sujet en est immense, puisqu'il embrasse toutes les institutions qui sont reçues parmi les hommes, puisque l'auteur distingue ces institutions, qu'il examine celles qui conviennent le plus à la société et à chaque société, qu'il en cherche l'origine, qu'il en découvre les causes physiques et morales, qu'il examine celles qui ont un degré de bonté par elles-mêmes et celles qui n'en ont aucun, que de deux pratiques pernicieuses il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins, qu'il y discute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain égard et de mauvais dans un autre[1]. »

[1] Montesquieu, *Défense de l'Esprit des lois.*

Nous avons cru que personne ne pouvait donner mieux que l'auteur lui-même l'idée de ce vaste ouvrage, ou du moins du but qu'il s'était proposé en l'écrivant.

On assure qu'il en fut fait vingt-deux éditions en dix-huit mois; aucun livre n'a soulevé plus de polémiques ardentes. Venu ainsi au milieu du dix-huitième siècle, il contrastait vivement avec l'esprit frivole, sceptique et épicurien des cinquante années qui venaient de s'écouler, quoiqu'il le rappelât, çà et là peut-être, par quelques détails.

Montesquieu proclama d'abord la justice absolue, antérieure et supérieure à toute loi écrite. Voltaire et tous les étourdis du dix-huitième siècle ne s'aperçurent pas de l'importance de ce principe qu'ils appellent une *subtilité métaphysique!* Aveugles, qui ne voient pas que là est l'idée fondamentale de l'auteur comme de tout écrivain qui étudie la société avec quelque profondeur.

On critiqua vivement la division des gouvernemens en trois catégories, le monarchique, le républicain et le despotique. On voulut leur substituer d'autres divisions bien moins rationnelles. Quant à la vertu, qui est, selon l'auteur, le principe des républiques, et à l'honneur, qui serait le principe des monarchies, nous avouons qu'il y a ici, selon nous, quelque chose d'ingénieux, de cherché, de systématique. On peut discuter long-temps sur ce que l'auteur entend par ces mots *vertu* et *honneur*, mais

ces discussions tombent nécessairement en des distinctions puériles.

La véritable grandeur de ce livre consiste à avoir enseigné la vénération de la loi, l'amour de la liberté civile, à une nation qui sortait de l'absolutisme de Louis XIV et des désordres de la régence. Le sentiment de la dignité humaine a révélé à Montesquieu, dans son étude sur la constitution anglaise, des vérités que les Locke, les Swift, les Addison, les Bolingbroke, n'avaient pas aperçues. Cette partie de *l'Esprit des lois* eut un prodigieux retentissement en Europe; elle a exercé une puissante influence sur les évènemens qui ont suivi.

La nature du pouvoir en Angleterre, ses sources, ses conséquences, sont analysées avec une pénétration admirable; et ces pages que l'expérience, que la pratique nous font trouver simples aujourd'hui, étaient réellement merveilleuses alors.

Montesquieu n'est pas un utopiste, c'est un historien; il étudie chaque forme de gouvernement sans passion, il recherche patiemment la réalité; c'est le passé qu'il veut surtout faire connaître, mais dans l'intérêt de l'avenir des peuples, de la vérité et de la justice. Il fait haïr le despotisme en le montrant tel qu'il est.

Sa prédilection pour la constitution anglaise est visible; mais cette constitution n'était-elle pas ce qu'il y avait de plus rationnel alors?

Montesquieu reconnaît aux climats une grande

influence sur l'homme, sur les mœurs, et nécessairement sur la législation. Ses ennemis l'ont accusé à cet égard de tendances matérialistes; mais il nous semble qu'il y a eu exagération dans l'attaque. Il n'y a que des insensés qui puissent affirmer que les habitans des pays chauds ont les mêmes dispositions, les mêmes passions, le même caractère que ceux des pays froids. L'auteur de *l'Esprit des lois* n'a fait que rappeler des faits incontestables; il ne s'ensuit pas que la religion chrétienne ne peut régner sur tous les peuples, mais qu'elle s'établira plus facilement dans un climat que dans un autre : ce n'est pas là du matérialisme, c'est de la raison. Que Montesquieu ait parfois attribué trop d'influence au climat, c'est possible, mais qu'il lui ait sacrifié la liberté de l'homme, cela ne peut être : le contraire ressort trop évidemment de tout l'ensemble de ses doctrines.

Il a été accusé de soutenir la légitimité de la polygamie dans certaines contrées, tandis qu'il a établi que la polygamie est en elle-même une chose mauvaise, mais qu'il existe des climats où son existence a des effets moins déplorables qu'elle n'en aurait dans notre occident. Les hommes parlent souvent des choses sans les comprendre, et quelquefois sans vouloir les comprendre.

La plus cruelle accusation portée contre Montesquieu a été celle de spinosisme et de déisme : heureusement qu'elles se détruisent l'une l'autre. Mon-

tesquieu a combattu Spinosa dans plusieurs passages de son livre, qui est fort opposé aux doctrines panthéistiques. Quant à l'accusation de déisme, c'est-à-dire de rejeter la vérité du christianisme, après examen on se convaincra qu'elle n'est pas fondée.

Les erreurs que renferment les *Lettres persanes* avaient justement prédisposé les hommes religieux à juger sévèrement *l'Esprit des lois*, aussi s'attacha-t-on à quelques détails non suffisamment expliqués peut-être, pour en tirer des conséquences générales qui faisaient de Montesquieu un philosophe à la manière de Voltaire. Dans sa spirituelle *Défense de l'Esprit des lois*, l'illustre publiciste développe toute sa pensée sur la religion; il cite les passages de son livre qui proclament sa croyance et son profond respect à l'égard du christianisme, et entre autres ceux-ci :

« La religion chrétienne, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures lois politiques et les meilleures lois civiles, parce qu'elles sont après elle le plus grand bien que les hommes puissent donner et recevoir.

. . . .

» Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort et la reçoivent, la religion chez les chrétiens rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet

que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

» . . . . . Sur le caractère de la religion chrétienne et celui de la mahométane, l'on doit, sans autre examen, embrasser l'une et rejeter l'autre. »

Après avoir cité plusieurs autres fragmens de son livre, Montesquieu proteste de nouveau de sa foi au christianisme. Que demander de plus? Si l'auteur s'est trompé dans sa jeunesse, les écrivains religieux doivent se féliciter qu'il soit revenu à la vérité quand l'âge et l'étude ont mûri son génie. Nous n'avons jamais compris le zèle malheureux qui s'efforce de rejeter ce grand esprit hors de nos rangs.

Nous avons cherché à indiquer l'immense importance de *l'Esprit des lois* sous le rapport du progrès du droit politique. Ce livre contient des vues très-hautes et très-profondes sur le droit civil; il faut en renvoyer l'examen aux hommes spéciaux. Quant au droit pénal, il doit aussi beaucoup à Montesquieu, dont le génie a encore été ici fidèle au christianisme en s'efforçant de rendre la législation moins cruelle. Cette partie des études du législateur a marché d'un pas hardi dans notre siècle, et *l'Esprit des lois* peut paraître timide aujourd'hui, mais il y aurait de l'ingratitude à ne pas reconnaître les services rendus par les écrivains qui furent nos initiateurs et nos modèles.

Non-seulement *l'Esprit des lois* a été le sujet de nombreuses controverses sur les idées qu'il en-

seigne, mais aussi sur le degré de génie qu'il indique chez l'auteur. Selon Voltaire, madame Duchâtelet aurait dit que *ce n'était que de l'esprit sur les lois*. On serait bien tenté de renvoyer le mot à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs des nations*, qui, bien plus que Montesquieu, a fait de l'esprit sur l'histoire. Des admirateurs ont au contraire trop vanté dans son ensemble cette vaste composition, dont l'harmonie laisse beaucoup à désirer. L'enchaînement des chapitres n'est pas assez saisissable, peu de parties sont complètes ; ce sont généralement des vues tantôt très-profondes, tantôt très-ingénieuses, quelquefois même revêtues d'un style plein de petites grâces qui rappelle le *Temple de Gnide*. Çà et là aussi le grave publiciste paraît se complaire à étaler des images voluptueuses qui font songer aux salons du dix-huitième siècle dont l'auteur n'avait pu perdre entièrement l'esprit frivole et licencieux.

Voilà des défauts qu'il est impossible de nier, mais ils n'empêchent pas ce livre de contenir des chapitres d'une noble et magnifique éloquence, et d'avoir jeté d'éclatantes lumières sur le droit politique, civil et pénal du monde entier. Montesquieu est surtout grand dans le dix-huitième siècle par son respect pour l'origine divine de la justice, antérieure à toute loi écrite, et par sa foi au christianisme, tant de fois exprimée dans la maturité de son âge et de son esprit. Voilà pourquoi M. de

Chateaubriand l'a nommé le véritable grand homme de son temps.

L'Esprit des lois avait été préparé en France par les travaux des jurisconsultes du seizième siècle, par le livre de Bodin sur la république, par les écrits de Domat et du savant et généreux d'Aguesseau sur la législation. L'œuvre de Montesquieu peut être placée auprès de ce que l'antiquité a produit de plus élevé dans cet ordre des connaissances humaines, des traités de Platon, *de la République et des lois*, et de la *Politique d'Aristote*. En comparant les livres grecs et *l'Esprit des lois*, on est vivement frappé de la supériorité de la civilisation chrétienne sur celle des peuples païens.

Des ouvrages de Montesquieu dignes d'occuper la postérité, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* et le morceau *sur Lysimaque* sont les seuls dont nous n'ayons pas encore parlé. On a dit avec raison que Montesquieu avait rappelé ici le génie politique du grand Corneille.

L'illustre publiciste ne survécut que sept ans à la publication de *l'Esprit des lois*; il mourut d'une fluxion de poitrine à Paris, le 10 février 1755, à soixante-six ans, après avoir reçu le viatique avec la foi et la résignation d'un chrétien.

Voltaire et Montesquieu dominèrent seuls la première moitié du dix-huitième siècle, leur influence fut puissante sur le siècle entier. L'esprit prodigieux, infatigable du premier, la haute intelligence et les

profondes études du second, expliquent l'empire de ces deux hommes. Un concours d'académie de province mit en évidenee, en l'année 1750, un autre écrivain qui devait puiser dans les souffrances que lui infligea la société une énergie de sentiment, un accent passionné, encore inconnus dans les lettres françaises. Si Voltaire et Montesquieu agirent principalement sur l'esprit de la nation, Jean-Jacques Rousseau remua violemment les cœurs, il fut l'idole de tous les êtres mal placés au sein de la société oppressive de son temps. Né à Genève, en 1712, d'un père horloger, il perdit sa mère en naissant; son enfance et sa jeunesse se passèrent dans un vagabondage qui convenait à cette imagination ardente et mobile : recueilli chez madame de Warens, à la recommandation de l'évêque d'Annecy, il devint l'amant de cette femme étrange, qui se disait sa mère, et à laquelle il n'a manqué peut-être que le sentiment de la pudeur de son sexe, dont elle avait la douce commisération. Rousseau quitta souvent sa bienfaitrice pour se livrer à la réalisation de mille rêves d'enfans que l'expérience faisait toujours évanouir. Nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails que *les Confessions* racontent avec tant de charme, quand elles ne s'égarent pas en des obscénités déplorables. Rousseau lutta pendant toute sa jeunesse contre le malheur de sa position, froissé par les grands qui humiliaient son amour-propre, et se consolant avec un sourire de jeune fille ou

l'aspect d'un beau paysage. Mais cependant le chagrin et la haine contre l'ordre social dont il était victime ulcéraient le cœur de ce jeune homme; il vint à Paris en 1741 (il avait vingt-neuf ans) et y vécut long-temps dans une position gênée. En 1743, des amis le placèrent chez M. de Montaigu, ambassadeur de France à Venise. Il ne vécut pas long-temps en harmonie avec son excellence; il avoue lui-même que son caractère avait toujours été une orgueilleuse misanthropie et une certaine aigreur contre les riches et les heureux de ce monde. Rousseau revint à Paris, et obtint une place de commis chez M. Dupin, fermier général et homme d'esprit. Cet emploi lui procura quelque aisance, et il s'en servit pour aider madame de Warens dont les affaires étaient alors très-mauvaises.

En 1750, l'Académie de Dijon avait proposé ce sujet de discours : Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? Il y avait deux ans que l'*Esprit des lois* avait paru, lorsque Jean-Jacques Rousseau fut couronné pour son éloquente diatribe contre les lettres. Il avait trente-huit ans; depuis long-temps déjà il sentait fermenter en lui la colère qu'il jeta alors à la face de la société française. On sentit dans ce livre une passion démocratique à laquelle la forme légère de Voltaire, l'opposition modérée de Montesquieu n'avaient pas accoutumé les lecteurs. On a dit que Rousseau avait d'abord eu l'intention de plaider la cause des lettres,

et qu'il en avait été détourné par Diderot, alors prisonnier au donjon de Vincennes ; la pente de ses idées l'entraînait à combattre contre la civilisation, et conséquemment contre ce qui la dominait alors, c'est-à-dire la littérature. Rousseau commençait dans ce discours sa carrière d'éloquente révolte. Voltaire lui-même crut devoir répondre à cet inconnu, et il le fit à sa manière, par un petit conte, *Timon le misanthrope*; M. Bordes, de Lyon, et le roi Stanislas répondirent sérieusement, et Rousseau répliqua avec un esprit et une vivacité qui fixèrent désormais l'attention de la France sur lui.

L'Académie de Dijon, se trouvant en veine de hardiesse, choisit pour programme d'un nouveau prix : les causes de l'inégalité parmi les hommes, et l'origine des sociétés.

Rousseau concourut de nouveau, et ici il révéla toute la partie politique et sociale de son génie : il ne gardait aucun ménagement; s'emportant avec âpreté contre toute l'organisation de la société, qui, selon lui, n'était basée que sur l'injustice et l'oppression du faible, il présenta la vie sauvage comme le suprême bonheur, comme le dernier mot de la destinée humaine. C'était méconnaître les vues de la Providence sur l'humanité, c'était ignorer la nature de l'homme qui a besoin de secours dès sa naissance. Le dernier mot de la destinée humaine est l'accomplissement du précepte divin de la charité dans l'organisation sociale.

Rousseau plaidait la cause de l'erreur, il y avait été amené par le spectacle odieux de la société de son temps, qui croulait en proie à la débauche, au luxe et au scepticisme des puissants, à la misère et au désespoir des masses. Aussi le cri véhément et sombre de cet éloquent révolté retentit dans les âmes de ceux qui souffraient, et effraya les classes privilégiées.

Cet effroi était très-légitime ; on se rappelle cette audacieuse définition de la propriété ; Saint-Simon n'est pas allé plus loin :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile ; que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant les fossés, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes per» dus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et » que la terre n'est à personne. »

« Quelle est donc, s'écria Voltaire, l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada ? N'est-ce pas celle d'un *gueux* qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ? »

Rousseau dédia son *Discours sur l'inégalité* aux citoyens de Genève, et dans cette dédicace il prodigua

les mots de *citoyens*, de *liberté*, de *souveraineté du peuple*, et montra une fierté toute romaine, qui augmenta encore l'effet de l'ouvrage. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable dans la destinée de Jean-Jacques, c'est que les classes de la société dont ses idées détruisaient le bonheur se mirent à vanter le philosophe, ce qui n'empêchait pas le malheureux d'écrire de Paris, en 1753 : Tout est cher ici, et *surtout le pain !*

Entre ses deux discours, Rousseau, qui toute sa vie s'était occupé de musique, avait donné son gracieux opéra, le *Devin de village*, dont la cour fut charmée. Le roi voulut voir l'auteur, et madame de Pompadour lui envoya cinquante louis, que la misère le força d'accepter.

De 1754 à 1760, Rousseau habita l'Ermitage et Montmorency ; c'est dans cette solitude que furent écrits la *Lettre à d'Alembert*, la *Nouvelle Héloïse*, *Émile* et le *Contrat social.*

Parlons d'abord de ce dernier ouvrage qui résume les idées politiques de l'auteur [1]. Ce qui apparaît le moins dans ses écrits est le sens pratique : on voit que s'il n'est pas toujours resté dans la solitude, c'est que sa position ne le lui a pas permis ; sa haine contre l'ordre social au milieu duquel il vivait l'a empêché d'étudier le jeu des institutions et d'aper-

[1] Il ne fut publié qu'en 1762, trois ans après la Nouvelle Héloïse.

cevoir la difficulté de concilier les théories et les réalités : aussi ne s'arrête-t-il jamais devant les obstacles de la mise en œuvre ; ses idées ne se modifient en rien, elles ne sont pas complexes, mais simples et tranchées. Le *Contrat social* proclame la souveraineté et l'infaillibilité du peuple : cette souveraineté est inaliénable et doit être exercée par chacun. Tout cela est démontré avec une rigidité de logique digne d'un mathématicien, et révèle, selon nous, une singulière ignorance de la vie pratique. Il y a dans tout le livre une étrange force d'abstraction, une affirmation impérieuse, un style plein d'énergie qui remue et parfois étonne. Qu'était-ce donc pour les contemporains qui lisaient ces axiomes républicains sous la monarchie absolue de Louis XV, au milieu des désordres de l'aristocratie et de la royauté?

Rousseau avait emprunté des idées aux ouvrages politiques de Sidney et de Locke, écrits au milieu des révolutions d'Angleterre, mais avec moins d'audace, avec plus d'expérience et de véritable philosophie sociale. La révolution française a obéi aux prescriptions de Jean-Jacques. « Depuis la déclaration des droits de l'homme jusqu'à la constitution de 1793, dit M. Villemain, il n'est aucun grand acte où vous ne trouviez l'influence bien ou mal comprise de Rousseau. C'est lui, et non pas l'éducation des colléges, comme on l'a dit, qui avait créé cet enthousiasme de l'antiquité, fécond en parodies et en cri-

més [1]. Que de fois, en parcourant les annales de la tribune d'alors, on trouve les principes, les pensées, les phrases de Rousseau imités, commentés, copiés, et souvent par quels hommes! Rousseau fut à quelques égards la Bible de ce temps. »

La secte des encyclopédistes était depuis long-temps déjà dans toute sa force; l'irréligion et le sensualisme le plus effréné débordaient de leurs livres, et Jean-Jacques s'épouvantait de ces désordres intellectuels; mais des relations assez intimes avec quelques-uns de ces hommes arrêtèrent long-temps sa plume. Il avait quarante-cinq ans lorsqu'il se prit d'une malheureuse et folle passion pour madame d'Houdetot. Ce fut à cette époque qu'il abandonna l'Ermitage pour Montlouis, et qu'éclata sa rupture avec les encyclopédistes. D'Alembert, à l'article GENÈVE, conseillait l'établissement d'un théâtre dans cette ville; Rousseau, indigné de l'immoralité de la société de son temps, et aussi peut-être entraîné par le besoin de commencer la guerre contre la secte dominante, reprit en main la cause défendue par Bossuet au dix-septième siècle, et publia sa *Lettre à d'Alembert*, si pleine d'esprit et de grâce, si cruellement amère pour la société brillante et dépravée qui la lisait.

Voltaire, d'Alembert, Marmontel, répondirent;

[1] Il faut reconnaître au moins que l'enseignement des collèges a secondé les idées du philosophe de Genève.

on reprocha à Rousseau d'avoir écrit une assez mauvaise comédie et l'opéra du *Devin de village* avant de s'être fait apôtre ; on le plaisanta sur sa passion pour madame d'Houdetot ; on annonça que le grave aristarque s'occupait d'un roman ; les femmes et les jeunes gens espérèrent y trouver l'autobiographie de cet homme bizarre, si faible dans sa vie, si austère dans ses ouvrages !

La Nouvelle Héloïse vint révéler tout le délire du cœur du citoyen de Genève ; jamais la passion n'avait été ainsi exprimée en France. L'effet fut prodigieux ; les femmes surtout adoptèrent l'auteur avec enthousiasme.

Si nous avons blâmé certaines parties de l'œuvre de Racine comme plongeant la nation dans la mollesse, que dirons-nous de *la Nouvelle Héloïse?* Ce livre exaltait les faiblesses de la femme, il jetait sur elles un charme aimable qui en faisait presque une vertu. Il faut respirer l'air de la corruption pour ne pas sentir à quel point ce roman est corrupteur : et d'ailleurs quel renversement de toute raison pratique ! et que penser de ce mari qui attire chez lui, pour le faire vivre dans son ménage, l'homme qui dans sa jeunesse avait séduit sa femme ? La critique ne partagea pas l'enthousiasme délirant d'une grande partie du public, elle mit en relief les inconséquences de l'auteur ; elle s'emporta contre ce philosophe austère qui défendait aux femmes chastes la lecture de son œuvre, et qui la publiait !

Le danger était d'autant plus grand que plusieurs parties de *la Nouvelle Héloïse* sont écrites avec une éloquence admirable, une passion qui fermente et entraîne. On y sent une énergie un peu fébrile peut-être, mais remuante et irrésistible pour certains lecteurs. Rousseau défend la vérité avec un talent magnifique; mais il semble se faire un orgueil de déployer plus de puissance encore en plaidant la cause de l'erreur. Dans ses lettres pour et contre le suicide, il rappelle les sophistes antiques.

Le sentiment du paysage, de la communion de l'âme avec la nature, apparaissait ici pour la première fois peut-être à ce degré dans la littérature française. Plusieurs lettres, et surtout la promenade sur le lac, si belle d'images, de passion et de style, me semblent le commencement très-glorieux de l'école appelée romantique, à défaut d'un titre qui ait le sens commun. Les lettres sur les femmes, sur l'opéra, sur la musique française d'alors, révélaient un esprit plein de charme et d'originalité. Enfin ce livre était l'erreur d'un homme de génie; aussi, malgré ses périls, ou plutôt à cause d'eux peut-être, il fut pendant plus de soixante ans la lecture favorite des jeunes gens et des femmes du monde. Son influence a été mauvaise, il n'est pas possible d'en douter; il a exalté bien des cœurs, il les a plongés en des désordres, il a détourné de la vie austère du devoir, il a fait du mal à l'immense majorité de ses admirateurs. Cependant il a pu être salutaire à

quelques êtres dissolus qu'il aura spiritualisés, à quelques cœurs glacés auxquels il aura donné une étincelle peut-être. Depuis vingt ans environ, *la Nouvelle Héloïse* est oubliée, elle est devenue fatigante, on l'abandonne; elle a été remplacée par des romans plus dramatiques et bien plus immoraux encore [1].

L'*Émile* est l'œuvre principale de Jean-Jacques Rousseau. Il ne pouvait choisir un sujet plus vaste, plus intéressant, que *l'éducation*. Le système qu'il a soutenu dans ses deux premiers discours apparaît dès sa première ligne : « Tout est bien, sortant des

[1] Nous placerons ici quelques-uns des jugemens de la critique française sur ce livre.

La Harpe a dit dans son Lycée, tome 16 :

Ce prétendu martyr de la vérité ne fut jamais au fond qu'un très-adroit charlatan, qui connaissait son auditoire. J'avais déjà observé qu'il avait surtout pour lui les femmes et les jeunes gens : et pourquoi? c'est qu'il avait eu l'art de donner à leurs passions favorites le ton et l'air des vertus. Quelle jeune personne en ne consultant que son cœur, et non pas son devoir, ne s'est pas crue une Julie et n'a pas été flattée de le croire? Quel étourdi, en cherchant à séduire l'innocence, ne s'est pas cru un Saint-Preux? Voilà ce que lui ont valu ses romans.

Il avait bien compris qu'on lui reprocherait l'inconséquence d'une production de ce genre, si peu compatible avec la morale austère qu'il professait dans d'autres ouvrages; mais rien n'embarrasse un homme qui se tire de tout avec une phrase tranchante. *Il faut des romans à un peuple corrompu*, et tout

mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme. » C'est toujours la même haine de l'ordre social. Aussi la théorie de Rousseau sur l'éducation consiste à laisser l'enfant abandonné à ses instincts qui, selon lui, ne sauraient le tromper. L'expérience démontre chaque jour combien, au contraire, l'éducation a à lutter contre les passions de l'homme; mais il faut reconnaître aussi que nos vices nous sont souvent donnés par la société elle-même, qui est encore imprévoyante et peu charitable, par la société qui place forcément un grand nombre d'individus dans des positions dé-

est dit pour les sots. Combien de sottises dans cette phrase! C'est comme si l'on disait : Il faut des poisons à un malade...

Palissot dit :

Le roman d'*Héloïse* a fait beaucoup de bruit. On pourrait presque lui appliquer ce qu'on disait du *Cid*, que c'était un excellent ouvrage dont on avait fait d'excellentes critiques. L'intrigue nous a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaise. Les personnages sont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés, quoique l'auteur ait voulu les représenter dans la belle nature. Le costume y est blessé sans cesse. C'est toujours M. Rousseau qui parle par la bouche de ses acteurs. Il a beau chercher à se mettre à leur place, à se plier à leur génie, à leur condition, à leur sexe, c'est un grand homme qui, bien qu'il se baisse, est souvent plus grand qu'il ne faut pour la vraisemblance.

M. Villemain a prononcé contre ce livre un jugement bien sévère quand il a dit, dans son cours de 1827 : Ce n'est pas ici que nous pouvons juger la *Nouvelle Héloïse*.

plorables. Rousseau a manqué de profondeur de vue; au lieu de jeter l'anathème sur toute société, et de faire un éloge emphatique de la vie sauvage, il fallait démontrer ce que cette société avait encore de barbare, et par quels moyens on pouvait améliorer le sort de l'homme en basant de plus en plus l'ordre social sur les idées chrétiennes, en faisant pénétrer la charité dans la législation, dans tous les rapports de l'homme avec l'État et avec ses semblables.

L'auteur d'*Émile* a exercé une heureuse influence sur plusieurs parties de l'éducation de l'enfance; il a plaidé avec une éloquence entraînante les droits de la nature. Les petites-maîtresses parisiennes se firent honneur d'allaiter elles-mêmes leurs enfans, qu'elles débarrassèrent en même temps des maillots qui les garrottaient. Rousseau devint, aux yeux des mères, un apôtre de l'humanité.

La partie la plus élevée de l'*Émile* est celle connue sous le titre de *Profession de foi du vicaire savoyard;* elle résume les idées de Rousseau sur la religion, c'est-à-dire sur ce qui importe le plus à un être intelligent.

Dès le début, nous nous sentons en plein dix-huitième siècle; la confession du vicaire elle-même nous parle de la licence de ce temps. Toute la première partie déplut aux philosophes d'alors. Dans un langage magnifique, et avec une force de raisonnement incontestable, Rousseau proclame sa foi à un Dieu

créateur, à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, à la responsabilité humaine, à une vie à venir de bonheur ou de souffrance, selon que nous aurons vécu sur la terre. Il tire du spectacle du monde la preuve d'une autre vie, et en cela il est d'accord avec tous les docteurs du christianisme : « Si l'âme est immatérielle, dit-il, elle peut survivre au corps ; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autres preuves de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. »

Voilà une des grandes gloires de Rousseau. Au milieu de l'orgie philosophique de son temps, du délire de ses anciens amis qui préconisaient un matérialisme abject et insensé, il démontra les grandes vérités que nous venons de rappeler avec l'entraînante et forte parole qui sortait de son cœur à ses momens d'inspiration.

Jean-Jacques aurait dû s'arrêter là. Dès qu'il aborde la question des religions établies, on sent que l'obscurité se fait dans son âme ; son indifférence pour les divers cultes, le conseil qu'il donne de rester dans la religion de ses pères, décident que toutes les religions sont également vraies ou également fausses. Et cependant il professe une admiration si ardente pour le christianisme et son divin fondateur qu'il n'hésite pas à lui donner la préférence sur tous les cultes. Pourquoi donc, o philosophe, un

mahométan ou un juif feraient-ils bien de rester dans la religion de leurs pères? Jean-Jacques Rousseau manquait de connaissances historiques, principalement en ce qui concerne les religions; malgré lui les préjugés de son temps avaient singulièrement obscurci son intelligence à cet égard. Ainsi il semble ne rien voir de l'imposante autorité du catholicisme, de la solidité de sa doctrine appuyée sur la tradition depuis l'origine du monde, de l'admirable unité de son enseignement. Cette immense puissance intellectuelle ne frappe pas ses regards. Aussi Rousseau a dû être jugé très-sévèrement du haut de l'orthodoxie catholique. Les réfutations contenues dans le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* resteront toujours justes et vraies.

Quand il traite de l'éducation de la femme, Rousseau est visiblement influencé par le spectacle de la société de son temps; il n'a pas le sentiment délicat de la pureté de la jeune fille; le sensualisme guide trop ici la plume du citoyen de Genève. Que l'on compare cette partie de l'*Émile* au *Traité sur l'éducation des filles* que Fénélon laissa tomber de son âme toute divine, et l'on se convaincra de l'immense supériorité du christianisme sur toute philosophie humaine. Les pages consacrées par Jean-Jacques à la peinture des amours d'Émile et de Sophie sont souvent pleines de charme et de vérité; mais quel dénoûment! L'auteur lui-même ne semble-t-il pas s'empresser de confirmer le jugement

que nous venons de porter, en livrant son héroïne sans résistance aux passions qu'il a prétendu combattre?

La beauté de certaines parties de l'*Émile* place cette œuvre auprès des plus magnifiques travaux sur l'éducation, auprès de la République de Platon et du livre si populaire de Xénophon, la *Cyropédie*.

L'*Émile* avait été accueilli favorablement par le duc de Luxembourg, par le prince de Conti, par le vertueux Malesherbes; il avait été protégé par l'aristocratie de naissance et par celle de l'âme; on savait gré à Rousseau de son spiritualisme en face de l'orgie intellectuelle qui troublait la France alors. Mais, dès que le livre parut, il s'éleva contre lui un orage au sein du parlement qui venait de triompher des jésuites et tenait peut-être d'autant plus à montrer sa sollicitude pour l'Église. L'*Émile* fut donc condamné; on ordonna l'arrestation de l'auteur qui fut averti secrètement et gagna la Suisse. Proscrit de sa propre patrie, il trouva un refuge dans la principauté de Neufchatel.

Non-seulement le parlement condamna l'*Émile*, mais l'archevêque de Paris crut devoir joindre sa voix à celle des juges de Rousseau par un mandement sévère, et qui eut d'autant plus d'autorité que le caractère du prélat était très-imposant. Les *philosophes* eux-mêmes l'approuvèrent en haine du citoyen de Genève dont les magistrats venaient aussi de frapper l'*Émile* d'une condamnation. Ainsi, repoussé par le

parlement, par le catholicisme et le protestantisme, Rousseau produisit un de ses plus remarquables écrits de controverse. Sa réponse à monseigneur l'archevêque de Paris est brûlante de cette éloquence de la révolte, qui secondait les passions du temps et préparait les terribles révolutions qui devaient surgir à la fin du siècle. La colère inspire à l'écrivain bien des exagérations erronées; mais il plaidait pour la liberté religieuse, et son accent retentissait dans tous les cœurs.

Les *Lettres de la montagne* suivirent la *Réponse à l'archevêque de Paris*; c'est de la polémique tout à la fois religieuse et politique, reproduisant les idées du Vicaire savoyard, toujours dans un magnifique style, et se mêlant aux affaires de Genève avec une rare éloquence de journaliste.

De nouvelles persécutions partirent de cette ville; les injurieux pamphlets de Voltaire aidaient bruyamment les oppresseurs : Jean-Jacques fut encore obligé de fuir et de se réfugier sur le lac de Bienne, dans cette charmante île de Saint-Pierre dont il nous a donné une délicieuse description. Le sénat de Berne le chassa encore de ce dernier asile : c'est alors qu'il se décida à suivre Hume en Angleterre, après s'être arrêté quelque temps à Paris sous la protection du prince de Conti, et caressé par toute l'inconséquente aristocratie de cette époque.

Nous avons déjà parlé, à propos de Hume, de l'amitié des deux philosophes, de leur rupture, de

leurs torts réciproques sans doute; il est inutile de revenir sur ces détails biographiques. Rousseau séjourna treize mois à Wootton, y écrivit les six premiers livres des *Confessions*, et revint en France. Le parlement ferma les yeux, et le pauvre banni erra dans le Dauphiné pendant quelque temps, puis retourna à Paris, où il demeura dans la rue Plâtrière. Pendant les huit années qui s'écoulèrent entre le retour de Jean-Jacques et sa mort, il s'efforça de se faire oublier, feignant de mépriser la profession d'auteur qui était sa gloire, la méprisant réellement peut-être, car qui peut apprécier les fantaisies de son humeur bizarre?

Son *Écrit sur le gouvernement de Pologne*, qui appartient à cette époque de sa vie, reproduit cependant toutes ses belles qualités d'écrivain, et aussi l'inébranlable ténacité de ses théories politiques. Pendant qu'il discutait sur les moyens de sauver ce noble peuple, les armées de l'Europe l'écrasaient sous le nombre et les rois se partageaient sa dépouille.

Il nous reste à examiner l'ouvrage dans lequel Rousseau a le plus mis de lui-même, *les Confessions*, singulier monument d'orgueil qui tend à abaisser son auteur, et n'est, à l'examiner de près, qu'une suite de la terrible guerre du citoyen de Genève contre l'ordre social.

En parlant de ce livre, il est impossible de ne pas se souvenir d'un autre livre, si profondément ad-

mirable, qui porte le même titre et fut inspiré par une ardente charité et l'humble repentir du chrétien. Rousseau semble au contraire triompher de ses chutes; ce qui est en cause chez lui, ce n'est pas sa propre conscience, mais la société, qui, par les obstacles invincibles qu'elle lui a opposés, l'a forcé de tomber dans toutes les erreurs qu'il étale à nos regards. Voilà ce qui nous fait dire que l'auteur continue ici sa lutte passionnée contre l'ordre social. Ce point de vue peut être moral pour les législateurs, qui doivent s'efforcer d'amoindrir les obstacles sociaux, afin que l'homme soit moins entravé dans l'exercice rationnel de ses instincts; mais il est très-dangereux pour l'individu, qui légitime ainsi toutes ses erreurs et tous ses vices en en rejetant la responsabilité sur les conditions mauvaises dans lesquelles sa vie est enchaînée.

C'est toujours avec un sentiment d'amertume et de commisération que nous ouvrons le livre des *Confessions* de Rousseau. Cet homme si éloquent, dont l'intelligence est si forte, commença par errer à la merci de chacun, recueilli par la charité d'une femme galante, humilié par les grandes dames qui le mettent à dîner à la table de leurs valets, poussé au vice par sa bienfaitrice elle-même, corrompu çà et là par la rencontre de gens de mœurs ignobles. Plus tard, il tombe dans la société des philosophes matérialistes; il les entend rire continuellement de l'âme, de Dieu, des devoirs des

hommes ; il s'attache à une malheureuse femme à laquelle il ne peut apprendre à lire, à une famille misérable et sans moralité qui exerce sur toute sa vie une influence pernicieuse. Il ne peut gagner assez d'argent pour nourrir ses enfans ; il craint, dit-il, d'ailleurs, qu'ils ne soient corrompus par la mère de cette femme dont il a fait sa compagne. Le malheureux! lui qui a trouvé des paroles si remuantes qu'elles ont ému la société tout entière en faveur de l'enfance, il met ses propres enfans à l'hôpital! Enfin il descend jusqu'à la monomanie, il voit des ennemis partout, jusque dans ce pauvre petit garçon qu'il rencontre errant dans la campagne. Il meurt... un mystère lugubre plane encore sur cet instant suprême [1].

Et cependant que de douces choses dans ce livre des *Confessions!* Jamais, avant Rousseau, un écrivain n'avait peint comme lui la nature, n'avait analysé à ce degré les influences du paysage sur l'âme humaine. Avec quel charme ne le suit-on pas à travers les lacs et les chalets de la Suisse, ou dans ses courses de jeune homme au milieu des sites romantiques de la Savoie, ému du doux gazouillement des ruisseaux et de la voix cristalline des jeunes filles au gracieux sourire?

[1] Il mourut le 2 juillet 1778, un mois après Voltaire. Plusieurs biographes affirment que Rousseau succomba à une attaque d'apoplexie ; nous croyons, à tout considérer, cette opinion la plus probable.

Pourquoi faut-il qu'au milieu des plus suaves peintures se rencontrent des pages d'une obscénité révoltante, des lignes qui ne permettent à aucune femme la lecture de ce livre?

Les Rêveries d'un promeneur solitaire, écrites vers la fin de la vie de Rousseau, révèlent de plus en plus un divin sentiment de la nature, qui manquait absolument à la poésie française. On respire dans certaines parties de ce volume une si pénétrante tendresse, une admiration si vive pour les beautés de la création, que l'âme en reçoit une impression profondément religieuse.

Oh! malgré les inconséquences de sa vie et de ses pensées, malgré ses graves erreurs comme homme et comme écrivain, ne confondons jamais Jean-Jacques Rousseau avec ces prédicateurs du matérialisme dont il nous reste à parler. Mais le moment n'est pas venu encore.

Un homme qui exerça moins d'influence sans doute que Voltaire, Montesquieu et Rousseau, mais que l'admiration publique plaça auprès d'eux, Buffon, naquit à Montbars, le 7 septembre 1707, de Benjamin Le Clerc de Buffon, conseiller au parlement de Bourgogne. Une éducation littéraire et des voyages en Italie et en Angleterre occupèrent sa jeunesse. De retour en Bourgogne, l'amour de la science et du monde l'attira souvent à Paris; ses biographes rapportent qu'il fut tout à la fois très-adonné au plaisir et au travail; ses goûts l'entraî-

nèrent bientôt vers l'étude des sciences naturelles, et il débuta par des traductions de la *Statistique des végétaux* de Hales et du *Traité des fluxions* de Newton. Plusieurs mémoires et fragmens scientifiques suivirent ces traductions. A la mort de Dufay, Buffon fut chargé de la direction scientifique du Jardin-du-Roi, ce qui donna à ses études une impulsion toute spéciale.

Il ne tarda pas à embrasser de son regard la nature entière, dont il voulut pénétrer les plus profonds mystères; rappelant ainsi, non les savans modernes qui se bornent souvent à des classifications, à des nomenclatures, mais les plus anciens philosophes de la Grèce, dont il reproduisit l'imagination splendide. Buffon voulut étudier et peindre la terre avant l'homme et les animaux, et, quelles que soient les erreurs qui ont été reconnues dans cette première partie de son vaste travail, on ne peut méconnaître l'éblouissante force poétique, et même scientifique, qu'il y déploya. Le sceptique Hume fut étonné de la *Théorie de la terre;* il écrivait : « J'étais arrivé, par mes réflexions, à un état de scepticisme complet, lorsque je reçus ce livre, et ce me fut une surprise extraordinaire de voir que le génie de cet homme donnait à des choses que personne n'a vues une probabilité presque égale à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exemples de la puissance de l'esprit humain. »

Buffon écrivait, en 1744, son *Discours sur l'histoire et la théorie de la terre;* nous n'avons pas à nous occuper ici de la partie purement scientifique de cette œuvre; rappelons seulement que l'intuition du génie entrevit les grandes découvertes de Cuvier: « Il peut se faire, dit Buffon, qu'il y ait eu de certains animaux dont l'espèce a péri; les os fossiles extraordinaires qu'on trouve en Sibérie, au Canada, en Irlande, semblent confirmer cette conjecture. » (*Théorie de la terre*, p. 185.)

Quant aux gigantesques hypothèses de Buffon sur la création de la terre, tous les critiques reconnaissent que, même dans leurs erreurs, elles révèlent un génie élevé et vaste.

Sur la grande question du principe du monde, Buffon n'est pas toujours conséquent. Ses sublimes invocations à Dieu ne devraient pas laisser de doutes sur sa croyance; mais dans quelques parties de son œuvre il semble imbu d'idées fausses sur la création, idées que Cuvier a réfutées de nos jours par l'observation savante des faits.

Il ne faut cependant pas faire à Buffon le reproche d'avoir partagé les erreurs déplorables de son temps, mais reconnaître qu'il est plus encore un grand poète, un grand coloriste, qu'un savant. Il n'a pas sur Dieu la fermeté d'idées qui fait la gloire de Platon dans le monde antique, de Newton et de Descartes dans le monde moderne.

Toute sa vie (et Buffon n'est mort que la veille

de notre révolution, en 1788) fut consacrée à l'étude de la nature, et ses recherches de détail révèlent une sagacité extraordinaire et fournissent à l'écrivain des pages d'une bien rare magnificence. Toute la France a ratifié ce jugement de M. de Barante : « Le caractère et les habitudes des animaux, l'aspect et la physionomie des contrées furent retracés par son pinceau avec une inconcevable magie. Personne, pas même Rousseau, n'a été au dix-huitième siècle un homme de style comparable à Buffon pour l'harmonie et la perfection du travail. »

L'auteur de l'*Histoire naturelle* a été soupçonné de partager les erreurs de quelques écrivains de son époque sur l'âme de l'homme et de tout ramener à la sensation : ce reproche n'est pas fondé. On a pu être conduit à cette opinion par quelques passages mal interprétés; mais que répondre au fragment suivant du Discours sur l'homme : « L'âme existe, elle est d'une nature différente de la matière; elle n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante, la pensée; elle est dès lors, comme la pensée même, indivisible et immatérielle. »

Buffon, qui prononça à l'Académie française un discours sur le style, en a été vivement préoccupé toute sa vie : il médita ses ouvrages lentement dans la solitude des châteaux de Montbard et de Buffon; sa vie de grand seigneur ne fut pas troublée, et Dieu sembla lui avoir fait ce repos opulent comme pour lui donner la facilité d'observer sans distraction la

nature qu'il devait peindre. Buffon disait quelques années avant sa mort : « J'apprends tous les jours à écrire... Il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. » Le travail absorba l'existence calme de l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Il se maria à quarante-six ans ; mais son mariage et la place qu'il occupa, tous ses soins d'homme et de propriétaire, ne troublèrent jamais les heures invariablement consacrées à l'étude.

Buffon jouit de sa gloire, dont il lui arrivait des témoignages de toutes les parties du monde. Durant la guerre de 1777, les corsaires anglais s'étant emparés d'un navire dans lequel se trouvaient des caisses adressées de l'Inde à M. de Buffon, elles lui furent envoyées au Jardin-du-Roi. L'infortuné Bailly, auteur d'une histoire de l'astronomie, soutenait avec admiration les hypothèses de l'auteur de l'*Histoire naturelle ;* des élèves glorieux se formaient autour de lui ; Louis XV, si insoucieux de tout ce qui concernait les gens de lettres, avait offert à Buffon l'intendance des eaux et forêts. Sa statue était placée sous ses yeux, à l'entrée du Muséum, avec cette inscription :

Majestati naturæ par ingenium.

La sanglante héroïne du nord, Catherine II, le flattait et en était flattée, tant l'orgueil caressé aveugle l'œil même des philosophes!

L'œuvre de Buffon peut être considérée comme la

plus éloquente qu'ait inspirée l'histoire naturelle. Ainsi le travail d'Aristote, exécuté d'après les ordres d'Alexandre, qui, dévoré d'une soif immense de savoir, avait, dit M. Villemain, chargé des milliers d'hommes de parcourir les forêts et les mers, afin de rassembler pour le philosophe des échantillons de tous les êtres; ce travail est bien plus exclusivement scientifique que celui du naturaliste français. Buffon a plus de rapports avec Pline; mais laissons aux historiens des sciences le soin de caractériser les prédécesseurs de Buffon dans l'étude de la nature, les Vincent de Beauvais, les Aldrovande de Padoue, les Gessner, les Linnée. Nous n'avons parlé avec quelques détails du grand naturaliste français que parce qu'il est un des premiers maîtres de notre langue au dix-huitième siècle.

Nous nous hâtons donc de rentrer dans notre sujet en poursuivant notre examen de la littérature française.

VII.

Suite de l'histoire des lettres françaises. — Le chancelier d'Aguesseau. — Rollin. — Poésie. — Louis Racine. — Le Franc de Pompignan. — Gresset. — Théâtre. — Destouches. — La Chaussée. — Piron. — Marivaux. — Lamothe. — Guymond de Latouche. — Debelloy. — Beaumarchais. — Collin d'Harleville. — Opéras.

Nous nous sommes plu à présenter de suite nos idées sur la vie et les travaux des hommes qui laisseront une trace profonde dans l'histoire littéraire de la France du dernier siècle. Au-dessous d'eux un grand nombre d'écrivains attiraient les regards du public. Parlons d'abord de ceux qui brillaient dans la première moitié du dix-huitième siècle, à l'époque où la gloire de Voltaire et celle de Montesquieu éclipsaient tout.

Une école grave et peu bruyante conservait l'esprit du dix-septième siècle et surtout celui de Port-

Royal. Parmi ces hommes il faut distinguer d'abord l'illustre chancelier d'Aguesseau, qui portait la même noblesse d'âme aux affaires et dans la retraite. C'était un homme d'une belle érudition : histoire, philosophie, littérature, il avait tout étudié dans le calme et le recueillement. Malheureusement il manque d'originalité et de verve; ses discours sont plutôt l'œuvre d'un cœur élevé que ceux d'un orateur. D'Aguesseau était au milieu de son temps un débris du grand siècle dont il avait connu les écrivains immortels. Dans une position bien moins haute, Rollin, qui appartient aussi aux deux époques comme le chancelier, soutenait les principes de Port-Royal. Nous avons déjà parlé de cet homme de bien dans notre précédent volume; nulle vie n'a été plus noble, plus dévouée que celle de ce simple professeur, qui voyait dans l'éducation un apostolat dont il s'acquittait sans bruit et sans faste. C'est à lui que Racine recommandait l'éducation de son fils en disant : M. Rollin en sait bien plus que moi là-dessus. Il écrivit à plus de soixante ans son *Traité des études*. M. Villemain a dit : « Le *Traité des études* est un monument de raison, de goût, et l'un des livres le mieux écrits dans notre langue après les livres de génie. Cet excellent style français, toujours fort rare, était chose inouïe dans l'Université, exclusivement célèbre alors par les harangues latines. » Aussi d'Aguesseau, en remerciant Rollin de son bel ouvrage, lui écrivait : « Vous parlez le français comme si

c'était votre langue naturelle. » Il ne faut pas demander à Rollin les théories scientifiques que l'Allemagne a introduites dans la critique de notre temps; mais son livre est remarquable par une naïve admiration du beau et par un sentiment religieux qui s'insinue dans le cœur de l'élève pour le fortifier et l'ennoblir.

L'*Histoire ancienne* suivit le *Traité des études*, et Rollin fut vanté par Montesquieu, et par Frédéric, qui lui adressait les félicitations qu'il prodiguait si généreusement aux gens de lettres français. L'*Histoire ancienne* est un livre écrit purement et qui traduit les historiens de la Grèce et de Rome, sans reproduire toutefois les physionomies diverses de ces grands hommes. Le style est plein de clarté et de simplicité, l'intention toujours saine et bienfaisante. Rollin était entouré de quelques amis jansénistes comme lui, l'abbé d'Asfeld et Mesenguy, auteur d'un livre élégamment écrit : *Exposition de la doctrine chrétienne.* Cet écrivain fut condamné par Rome pour des erreurs jansénistes; cette secte, à laquelle Rollin et ses amis restèrent fidèles, les entraîna dans quelques écarts. C'était le temps du diacre Pâris et de toutes ses folies : Rollin n'eut pas la force de s'élever contre tant d'aberrations.

La poésie du grand siècle était encore nouvelle et passionnait les imaginations; les enthousiastes de Corneille et de Racine repoussaient avec dédain les tentatives de Voltaire. Le fils de l'immortel auteur

de *Phèdre*, Louis Racine, élève de Rollin, était un des plus fidèles imitateurs de son glorieux père. Son poème sur *la Grâce* n'eut jamais beaucoup de retentissement, celui sur *la Religion* dut sans doute à la beauté du sujet la popularité dont il a joui; ses vers sont soignés et ne manquent pas d'élégance, mais la verve, la vie, le génie enfin, ne se trouvent pas là.

Les réflexions de Louis Racine sur la poésie et l'art dramatique sont remarquables par une admiration naïvement exprimée pour les chefs-d'œuvre de son père; mais on n'y trouve aucune profondeur de critique. Ses mémoires sur la vie de Jean Racine sont pleins de charme. Cette existence sévère et simple, si religieuse et si bourgeoise, contraste bien vivement avec tout l'étalage poétique et l'emportement passionné de quelques biographies de poètes contemporains. Louis Racine donne là à tout le monde des leçons de simplicité qu'il puise dans la vie de père de famille d'un des plus grands poètes de la langue française.

Un ami de Louis Racine, Le Franc de Pompignan, si détesté de Voltaire, essayait de reproduire J.-B. Rousseau dans l'ode en imitant, comme lui, les livres saints; il resta loin de ce poète, qui lui-même n'inspire plus aujourd'hui l'admiration qu'il inspira dans son siècle. Si on ne peut citer une belle ode de Le Franc, on cite au moins une magnifique

strophe. C'était quelque chose alors : heureux temps pour les poètes !

Gresset, qui passa une grande partie de sa vie à Amiens dans une situation opulente, prouva, dans son gracieux poème de *Vert-Vert*, que le charme de la poésie naturelle peut embellir les choses les plus frivoles ; sa comédie du *Méchant* restera comme une charmante et très-savante peinture des salons du dix-huitième siècle, comme une reproduction de leur langage et de leurs manières. Le *Méchant* est certainement une des meilleures comédies que la France ait produites depuis Molière. Voltaire, triomphant dans l'art tragique, n'avait pu ceindre une double palme au théâtre ; mais quelques écrivains du dix-huitième siècle ont soutenu avec distinction la vieille renommée de la France dans l'art difficile de la comédie.

Philippe Néricaut-Destouches, né à Tours, en 1680, d'abord militaire, s'attacha au marquis de Puysieux qu'il suivit dans son ambassade en Suisse. C'est dans ce pays qu'il fit jouer sa première pièce, *le Curieux impertinent*, qui fut fort applaudie. Trois autres comédies, *l'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant*, révèlent à peine le talent de Destouches ; faibles par la pensée, elles ne se recommandent que par un style assez harmonieux. Il paraît que le poète s'était fait une certaine réputation comme diplomate, car il fut envoyé par le régent à Londres pour seconder l'abbé Dubois dans des négociations difficiles. Il

resta six années en Angleterre, où il étudia les poètes de cette nation avec lesquels il n'avait aucun rapport. De retour en France, il se retira, à la mort du régent, dans une terre près de Melun, où il vécut en philosophe, loin des intrigues de la cour. Voltaire appelait Destouches le *moins comique des comiques;* en effet, il serait sans doute oublié depuis long-temps s'il n'avait pas écrit *le Glorieux*, car le succès du *Philosophe marié* est plutôt dû à l'étrangeté du sujet qu'à la valeur réelle de la pièce.

Les financiers n'étaient pas encore à cette époque parvenus à la puissance quasi royale dont nous les voyons revêtus aujourd'hui; mais cependant les dernières années de Louis XIV et les opérations financières de la régence avaient singulièrement enflé l'orgueil de l'aristocratie d'argent, et l'on peut se rappeler la colère du vaniteux duc de Saint-Simon en voyant le roi lui-même faire les honneurs de Marly au financier Samuel Bernard. C'est le conflit des prétentions de la naissance et de l'argent que Destouches mit heureusement en scène dans *le Glorieux*, qui est une des meilleures pièces du théâtre français, après celles de Molière. Nivelle de la Chaussée, né à Paris en 1692 et mort en 1754, créa en France la comédie larmoyante, le drame bourgeois, qui depuis a eu tant de retentissement sur notre théâtre. L'idée seule de cette création indique chez l'auteur un esprit peu ordinaire; mais le pathétique de la Chaussée est sou-

vent d'une affectation langoureuse, d'un sentiment faux, que la mode faisait aimer au dix-huitième siècle, et que le dix-neuvième sifflerait, Dieu merci. *La Métromanie* de Piron fonde plus solidement la renommée de son auteur que les volumineux recueils de plusieurs poètes ses contemporains. Alexis Piron, né à Dijon en 1689, et qui vécut jusqu'en 1773, fut bien malheureusement célèbre par des vers d'une révoltante obscénité. Ses épigrammes, sa lutte contre Voltaire lui avaient donné une popularité telle que quelques amis imprudens le comparaient au dominateur du dix-huitième siècle, rivalité que Piron avait l'air d'accepter d'assez bonne grâce. On ne se souviendrait guère de tout cela sans *la Métromanie*, jouée en 1738. Ce n'est pas une de ces conceptions d'un comique élevé et fort, telles que le génie seul de Molière sait les produire, mais c'est une œuvre charmante, prodigieuse d'esprit et de verve; une peinture vraie et saisissante de la vie de certains poètes et un peu de celle de Piron lui-même. C'est la pièce la plus gaie de l'époque, une de ces comédies qui vivront autant que le théâtre français. Quant aux autres ouvrages dramatiques de Piron, ils sont oubliés et méritent de l'être.

Marivaux, né à Paris en 1688, se fit une place à part dans l'histoire de notre théâtre. Ses comédies sont remarquables par de petites complications d'intrigues, et une analyse minutieuse des sentiments qui naissent de la coquetterie que Marivaux prend

pour de l'amour. Ce langage ingénieux, spirituel, mais prétentieux et *alambiqué*, fit fortune dans une société galante et préoccupée de mille intrigues qui se croisaient sans cesse; cette vogue s'est soutenue long-temps malgré les avertissemens de la critique. Il ne faut pas négliger la lecture de Marivaux quand on veut bien connaître cette face du monde parisien dans le dix-huitième siècle. Les romans de cet auteur, surtout *Marianne* et le *Paysan parvenu*, sont supérieurs à son théâtre malgré quelques peintures dangereuses. Marivaux est souvent un moraliste plein de sagacité; il s'élève jusqu'à l'éloquence lorsqu'il est ému par le sentiment des misères humaines. M. Villemain a fait de *Marianne* et du *Paysan parvenu* un éloge magnifique: « Ce sont les seuls ouvrages de notre langue où, pour la peinture de la vie, la sensibilité morale de Richardson soit égalée, sans dessein de l'imiter; c'est la belle innovation de Marivaux; c'est son génie. » Cette sensibilité de l'écrivain inspirait l'homme dans sa vie; Marivaux était généreux envers ses semblables, et plusieurs fois on l'a vu se priver du nécessaire pour secourir les malheureux.

Nous n'étions plus à la grande époque de Molière, rien n'a rappelé chez nous cet immortel génie; la comédie ne produisait plus de chefs-d'œuvre, mais des pièces spirituelles et intéressantes pour des contemporains. Notre théâtre actuel sera-t-il supérieur

pour les lecteurs du vingtième siècle? Il est très-permis d'en douter.

Ainsi *la Coquette corrigée* de La Noue, *les Fausses infidélités* et *la Mère jalouse* de Barthe, *l'Impertinent* de Desmahis, *les Dehors trompeurs* de Boissy, le *Turcaret* de Le Sage, peignent fidèlement les manières et les mœurs de cette époque si frivole et si corrompue dans ses relations de société. Barthe, dans son *Égoïste*, essaya une œuvre plus sérieuse qui est digne d'attention, quoique fort loin des chefs-d'œuvre de Molière; Saurin, dans *le Mariage de Julie* et *les Mœurs du temps*, cherchait à corriger, par une ironie piquante, un monde dont il partageait, dit-on, les idées. Que dire aujourd'hui de Legrand, de Fagan, de Pont de Veyle, de Collé et de tant d'autres? La foule de petites pièces dont ils inondèrent la scène fit rire les contemporains, mais ne saurait occuper la postérité.

La comédie française se souvint, à cette époque de la terrible mission remplie à Athènes par les comédies d'Aristophane, et attaqua, comme le poète grec, les puissans du jour, mais avec moins de liberté et d'audace. Ce fut Palissot, né à Nancy, qui se chargea de ce rôle dangereux; fort jeune il avait débuté par une petite pièce contre Rousseau; sa comédie des *Philosophes* parut en 1760 et eut toute la vogue d'un pamphlet mordant. Elle est écrite avec finesse, mais sans verve. Voltaire vengea Diderot et compagnie et chercha à écraser Fré-

ron en faisant jouer *l'Écossaise;* Dorat voulut venir en aide à Palissot en écrivant contre la secte philosophique sa comédie des *Prôneurs*, qui fut repoussée de la scène. Mais, à part ces deux tentatives, le théâtre resta, comme toujours, l'auxiliaire des idées à la mode.

Les succès éblouissans obtenus par Voltaire excitèrent chez ses contemporains une émulation bien facile à expliquer. Mille tragédies furent jouées dans le dix-huitième siècle; à peine quelques-unes ont survécu. Que de pièces, même parmi celles que La Harpe a cru devoir analyser avec quelque soin, sont oubliées aujourd'hui! Chaque siècle déblaie ainsi le terrain de celui qui l'a précédé : que de morts, hélas! sur le champ de bataille de la gloire littéraire!

Aux noms déjà cités par nous il faut ajouter Lamothe, cet homme qui visa à tous les genres, sans doute parce que Voltaire l'essayait avec éclat; sa tragédie d'*Inès*, dont le sujet est d'un pathétique saisissant, obtint un grand succès, malgré la médiocrité de sa versification. Piron, si étrangement célèbre et que sa comédie de *la Métromanie* recommande encore à l'estime des gens de goût, fit jouer des tragédies! *Gustave* est la seule de ses pièces qui ait été vue dans ce temps avec plaisir; le style de cette œuvre a été comparé à celui de Chapelain. La *Didon* de Le Franc de Pompignan, souvenir d'une des plus magnifiques inspirations de la muse romaine, ne put soutenir aucune comparaison avec

les chefs-d'œuvre de Racine destinés à peindre la même passion. Le *Mahomet* de Lanoue offre quelques traits de force, des scènes bien conçues, mais il pèche encore par le style. L'*Iphigénie en Tauride* de Guymond de Latouche est une étude sévère sur l'antique; plusieurs scènes produisent une impression profonde et révèlent une brûlante verve dramatique. *Les Troyennes* de Châteaubrun passèrent dans ce temps pour une heureuse imitation d'Euripide; on fit le même honneur au *Philoctète* de La Harpe, qui osa se mesurer avec Sophocle, quoique cette lutte eût épouvanté Racine. On pense bien que La Harpe ne pouvait atteindre à la solennelle harmonie du poète d'Athènes. Qui citer encore? Lemierre? Saurin? Mais à quoi peut servir le souvenir du théâtre de tous ces hommes? Il faut bien autre chose que des fragmens de talent pour vivre dans la mémoire des nations. Debelloy, auteur de quelques pièces très-médiocres, eut un moment d'éclat parce que sa tragédie du *Siége de Calais* fut jouée à Versailles au milieu de nos désastres, sous Louis XV; mais que sont aujourd'hui tous ces vers pompeux à la gloire de la France, ces expressions de l'amour des Français pour leurs rois? Tout cela ne constitue pas une œuvre d'art. *Le Siége de Calais* est une imitation de Voltaire, comme presque toutes les pièces du temps.

La Chaussée et Voltaire avaient cherché à créer un genre mixte, le drame, que les critiques ont long-

temps poursuivi comme une erreur, parce que l'antiquité ne nous en avait pas légué de modèles et que cette œuvre ne rentrait pas dans certain cadre conventionnel dont la routine n'aime pas à sortir. Diderot marcha dans cette voie, et son drame du *Fils naturel* fit un bruit prodigieux. Mais ce succès était dû à la position de l'auteur, alors à la tête de l'*Encyclopédie* et dominant par-là les organes de la renommée. *Le Père de famille*, qui s'est mieux soutenu au théâtre, est cependant d'une monotonie larmoyante et emphatique. *Le Philinte de Molière*, par Fabre d'Églantine, offre un caractère d'égoïsme savamment étudié; mais on a trouvé qu'il avait le tort de faire songer à un inimitable chef-d'œuvre, dont il travestissait un personnage : d'ailleurs le style est faible, et c'est un défaut que rien ne peut racheter. Les journaux du temps appelaient Fabre le Molière de l'époque. Tant pis pour l'époque!

Tout en continuant cette fatigante nomenclature, nous rencontrons le nom d'un homme qui occupe une place à part dans l'histoire du théâtre français, tant par l'originalité de son œuvre que par son influence puissante sur son temps. On a reconnu déjà Beaumarchais.

Sa vie fut un combat : il naquit à Paris en 1732; son père était horloger, comme celui de Jean-Jacques Rousseau. Il commença sa brillante carrière par la musique; devenu célèbre comme harpiste, les princesses, filles de Louis XV, voulurent l'en-

tendre et prendre de ses leçons; bientôt se révéla ce génie d'homme d'affaires qui le conduisit à une grande fortune. Il se lia avec les financiers les plus en crédit, fut chargé de missions secrètes, s'associa aux plus importantes affaires de son temps, fournit des armes aux insurgés américains, et excita la jalousie au point d'être accusé d'avoir empoisonné ses deux femmes pour jouir de leur fortune, quoique l'absurdité de l'accusation fût évidente. Toute la France retentit de ses procès; dans ses mémoires, étincelans de verve et d'esprit, il se fit le champion de l'opinion publique en combattant contre un parlement détesté, en défendant la liberté civile dont la nation avait soif. Jamais mémoires judiciaires n'eurent un retentissement comparable; c'était l'esprit de Voltaire dans ses meilleurs jours, mais présenté sous un style plus âpre, plus concis, plus savant. Toute la bourgeoisie adopta le nouvel athlète; la noblesse, des princes du sang allèrent se faire inscrire chez le fils de l'horloger après sa condamnation. La révolution s'avançait ainsi sous la bannière de tous ces libres penseurs dont chaque parole sapait la vieille société. Les mémoires de Beaumarchais inquiétèrent l'orgueil de Voltaire; il écrivait : « Ces mémoires sont bien prodigieusement spirituels; je crois cependant qu'il faut plus d'esprit pour faire *Mérope* et *Zaïre*. »

Le premier mémoire de Beaumarchais parut en

1775, et en 1776 il fit représenter le *Barbier de Séville*, imbroglio plein d'esprit et de gaîté, petit chef-d'œuvre d'intrigue et de grâce dont la vogue s'est soutenue si long-temps. Mais ce n'était là qu'une pierre d'attente : *le Mariage de Figaro* ne fut joué qu'en 1784 ; l'auteur passa quatre années à combattre les obstacles qui s'opposaient à la représentation. La lecture qu'il avait faite de sa pièce dans plusieurs salons jetait l'épouvante chez les hommes puissans; mais la curiosité publique, si vivement excitée, luttait avec force contre les résistances. *Le Mariage de Figaro* était devenu l'objet de toutes les conversations de Paris : Quand laissera-t-on jouer cette terrible comédie dont tout le monde a peur et que tout le monde veut voir? voilà ce que chacun se demandait. L'auteur était fatigué de questions et y répondait en riant de ses ennemis avec sa verve ordinaire. « Chaque semaine, dit un contemporain, la permission était promise, et retirée la semaine suivante. »

La fameuse comédie fut jouée enfin : deux ans de suite elle remplit la salle ; on y accourut de toutes les provinces de France et même des pays étrangers, dit La Harpe. La pièce valut cinq cents mille francs à la Comédie et quatre-vingt mille à l'auteur..... « Je vis quatre fois les Noces de Figaro, et quatre fois les trois premiers actes me firent le même plaisir, hors la scène de la reconnaissance. Dans les deux derniers, l'infériorité est si sensible que la

pièce tomberait si l'intérêt en était le mobile. »

Cette critique est fondée; *le Mariage de Figaro* n'est pas un chef-d'œuvre au point de vue sérieux de l'art; cette pièce ne relève d'aucun code littéraire, c'est un pamphlet en action, d'un esprit prodigieux, c'est tout l'ancien ordre social mis en cause, battu en brèche par le sarcasme voltairien, et cela en plein théâtre, en face de la cour, des grands seigneurs et des grandes dames, applaudissant avec enthousiasme chaque trait sanglant qui annonçait la ruine de leurs priviléges et de leur fortune, chaque mot qui préparait l'échafaud sur lequel devaient rouler leurs têtes! Voilà la puissance de cette comédie, de *cette folle journée*, comme l'appelle l'auteur. C'était tout le dix-huitième siècle; toutes les attaques de Voltaire, de Jean-Jacques, de Diderot, contre les préjugés de naissance et la corruption des grands, qui se faisaient drame et sortaient de la bouche des acteurs dans un style mordant, coupé, saisissant, se gravant dans la mémoire comme les meilleurs vers des grands maîtres. La verve incisive, l'audace de la parole, voilà la force du *Mariage de Figaro*, voilà son originalité. On a parlé de l'intrigue; elle est très-compliquée, il est vrai; mais cent pièces espagnoles offrent des labyrinthes aussi inextricables; là n'est donc pas la véritable originalité de Beaumarchais.

La Mère coupable n'est qu'un mauvais drame et une mauvaise action; tout le monde a blâmé l'auteur d'avoir traduit à la barre du public son adversaire

Bergasse sous le nom de *Begearss*. Tout le monde donna raison à l'accusé. Mais *le Mariage de Figaro*, malgré sa longueur interminable et les défauts qui le déparent, révèle une puissance dramatique étonnante.

Cette comédie est le résumé et le couronnement de toute la comédie française au dix-huitième siècle. Cette corruption galante, ce sensualisme élégant, reflet de la cour et de la société d'alors, se retrouvent dans *le Mariage de Figaro*. Les scènes entre la comtesse, Suzanne et le page, pleines de peintures voluptueuses, contribuèrent beaucoup au succès de l'ouvrage. Les grandes dames qui remplissaient les loges applaudissaient aux faiblesses de la comtesse; elles se reconnaissaient dans ce gracieux modèle. Et Beaumarchais disait qu'il avait écrit une pièce morale! Oui, sous le rapport politique peut-être: il combattait bien des abus, il livrait au sarcasme des administrateurs pleins de vices, une noblesse dégénérée; mais, sous le rapport des mœurs! *la Folle Journée* était digne de son titre, digne de la société, du théâtre et des romans de son époque; elle était immorale, elle parait les faiblesses humaines, elle les rendait aimables et séduisantes.

Non-seulement *le Mariage de Figaro* était le résumé et le couronnement de la comédie de ce temps, mais elle reproduisait tout le siècle sous le rapport des réformes administratives et sociales. *Figaro*, c'était Beaumarchais lui-même.

Un homme d'un esprit bien différent ramenait, vers la même époque, la comédie au ton de Destouches et de la Chaussée, avec plus de naïveté, plus de candeur; Collin d'Harleville, aidé un peu, dit-on, par le spirituel Andrieux, fixa quelque temps l'attention publique.

La Harpe a consacré tout un volume in-8° à examiner les poèmes d'opéras qui ont vu le jour au dix-huitième siècle. Si nous imitions cette méthode, nous n'aurions certes pas trois lecteurs en France. Qui prendrait intérêt aujourd'hui à savoir que Danchet, Lamothe, Roy, Pellegrin, Bernard, La Bruère et Voltaire lui-même sont restés inférieurs à Quinault dans ce genre de productions? A qui une telle étude serait-elle profitable?

L'opéra comique naquit dans ce siècle; il fut précédé du vaudeville dramatique, joué sur le théâtre de la Foire, pour lequel Le Sage, Piron et Vadé écrivirent de petites pièces qui ne doivent tenir aucune place dans l'histoire des lettres. On remarque dans les opéras comiques de Favart une douce et naïve poésie qui a long-temps charmé nos aïeux. Panard était loin de manquer d'esprit. Sedaine, ouvrier sans éducation, faisait de mauvais vers et des fautes de français; mais il possédait une sensibilité vraie et une certaine entente de la scène, qui, aidées de la musique de Grétry, enlevaient des applaudissemens frénétiques. Quel opéra moderne sera joué plus long-temps que *le Déserteur* et *Richard Cœur-de-Lion?* Mar-

montel, connu par d'assez mauvaises tragédies et des contes spirituels, écrivit aussi pour l'Opéra-Comique quelques poëmes qui devinrent populaires : les plus célèbres sont *Silvain, Zémire et Azor, la Fausse magie*; ils offrent des scènes ingénieuses, des ariettes bien tournées, mais révèlent moins de talent naturel que les naïves compositions de Sedaine. La Harpe, qui vivait au milieu de ces hommes, dit qu'il ne croit pas que tous les opéras comiques de Marmontel réunis lui aient pris deux mois de son travail. Nous ne parlerons pas ici de d'Anseaume, ni de Poinsinet, ni de Voisenon, ni de l'Anglais d'Hèle, qui eut parfois de véritable esprit comique. On trouvera, si l'on veut, tous ces détails, à peu près inutiles, dans le Lycée de La Harpe. Encore une fois, cet examen de faits littéraires sans importance réelle n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé.

VIII.

Des romans français au dix-huitième siècle. — Le Sage. — L'abbé Prévost. — Madame de Tencin. — Crébillon fils. — Marmontel, etc.

En parlant de la comédie, nous avons cité quelques romans du dix-huitième siécle; ce n'était pas encore le déluge de ces compositions qui inonde aujourd'hui la France, mais cependant il en parut un grand nombre à cette époque; nous ne parlerons que de ceux qui ont eu le plus de retentissement. La première partie de *Gil Blas* fut publiée l'année de la mort de Louis XIV. Le Sage, son auteur, né à Vannes en 1668, vint à Paris pour chercher fortune et n'écrivit qu'à plus de quarante ans. Son premier ouvrage fut *le Diable boiteux*, sa-

tire mordante de la société française à la fin du règne de Louis XIV. Ce livre eut un très-grand succès. Depuis, Le Sage traduisit de l'espagnol plusieurs romans et de petites comédies; puis enfin il arriva à cette vive et profonde peinture de la vie humaine qu'il intitula *Gil Blas de Santillane.* C'était une critique de la société française, que l'auteur affublait de costumes espagnols. Il y mit une telle vérité locale, que plusieurs écrivains de cette nation ont soutenu que *Gil Blas* était traduit d'un manuscrit espagnol découvert par Le Sage. Ce romancier n'avait pas déclaré la guerre à l'ordre social; il voyait la corruption, et il la peignait assez tranquillement, mais avec une vérité et un relief admirables. Le Sage descend de Molière : il n'en a pas toute la verve, ni surtout la hauteur morale, mais l'esprit, le naturel, et souvent la grâce. Il se plaît à reproduire les circonstances les plus ordinaires de la vie, et sait y trouver de charmans tableaux. Il n'a pas besoin pour intéresser son lecteur de recourir à des inventions extraordinaires, de prodiguer les situations effrayantes; la magie de son esprit est telle qu'elle amuse sans effort. Son style est sévère et très-étudié; on l'a comparé avec raison à celui de La Bruyère. Un écrivain à qui nous devons *Gil Blas* et la comédie de *Turcaret* occupe sans doute une belle place dans l'histoire des lettres françaises. On lui a reproché avec raison de manquer d'idéalisme, de ne pas chercher à élever l'âme de

l'homme vers la beauté morale. Nous n'entreprendrons pas de le venger de ce reproche. Napoléon, dans une conversation à Sainte-Hélène, en parlant de *Gil Blas*, dit que *tout ce monde a mérité la corde.* Il avait raison; mais, hélas! que de pendus encore dans la société actuelle si on lui appliquait une justice aussi sévère! Il n'en est pas moins vrai que la peinture de tous ces gens corrompus qui agissent dans le roman de *Gil Blas* peut être immorale, parce qu'elle est faite avec calme, sans indignation, et même sans blâme clairement exprimé. Certes l'intention de l'auteur n'était pas mauvaise; sa vie, dit-on, fut obscure et honorable; mais il n'a, selon nous, rempli qu'une partie de sa mission d'écrivain, celle du peintre; il a négligé la plus élevée, celle du moraliste, qui inspire l'amour de la vertu et cherche à consoler ses semblables en leur offrant de nobles exemples à imiter.

Le Sage est surtout un observateur; l'abbé Prévost, au contraire, sent avec passion et livre au papier les brûlantes impressions de son âme. Sa vie fut très-agitée. Né en 1697, à Hesdin, dans l'Artois, d'un père magistrat honoré, Prévost entra chez les jésuites et y devint un novice plein de piété fervente; à seize ans, l'inquiétude de son caractère l'arrache à ses études et le jette dans la carrière des armes; il s'en dégoûte bientôt, retourne chez les jésuites pour les quitter encore et rentrer dans l'armée; il mène alors une vie de dissipation et de plai-

sirs, et conçoit une passion profonde pour une femme qu'il eut le malheur de voir mourir. Désolé, Prévost entra dans l'ordre des Bénédictins et se fit prêtre; ce fut au milieu de ses travaux d'érudition qu'il commença son premier roman. Les passions de cet homme ne furent pas combattues par une foi assez forte; il ne put se plier au cloître et s'enfuit en Hollande; c'est à La Haye qu'il publia les *Mémoires d'un homme de qualité*, son premier ouvrage. Prévost n'était pas à la fin de ses aventures: il devint encore éperdument amoureux en Hollande d'une jeune personne protestante, qui le suivit en Angleterre. Il créa un journal littéraire, *Le pour et le contre*, et publia, en 1732, *Cléveland* et *Manon Lescaut*.

Après plusieurs années d'exil à Londres, Prévost, dont la renommée s'étendait en France, obtint d'y rentrer, et devint aumônier du prince de Conti. Accusé d'avoir pris part à une gazette désagréable à la cour, il fut de nouveau obligé de s'expatrier. Protégé par le chancelier d'Aguesseau, il revint bientôt et entreprit la grande et importante collection de l'*Histoire des voyages* et la traduction des romans de Richardson. Son extrême fécondité nuisit à son talent. Prévost mourut subitement en traversant le bois de Chantilly; il avait soixante-quatre ans. Ainsi cet écrivain fut le jouet malheureux de passions effrénées qui le jetèrent dans tous les excès et dans toutes les souffrances. Ses livres se res-

sentent de sa sensibilité et de son exaltation. Ses personnages sont des représentans de ses propres passions ; on retrouve partout l'abbé Prévost sous leurs divers costumes ; il est de la famille des écrivains qui puisent leurs inspirations dans leur âme et peignent surtout avec leurs souvenirs. L'impression produite par ses livres fut profonde : « La lecture des malheurs imaginaires de Cléveland, dit Rousseau, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens. » *Manon Lescaut* est encore regardée aujourd'hui comme un des rares chefs-d'œuvre de ce genre de littérature. A force de vérité dans la passion, l'auteur est parvenu à jeter de l'intérêt sur des êtres dégradés par tous les désordres ; il s'élève par momens à une éloquence admirable et peint avec un sentiment magnifique cette mort qui vient expier la vie de la malheureuse courtisane. Il aurait pu puiser dans le christianisme des accens de remords et d'amour bien supérieurs encore sans doute, mais jamais romancier n'est arrivé à produire une émotion plus forte.

Un autre conteur du dix-huitième siècle, une femme célèbre, madame de Tencin, eut encore une vie orageuse et tourmentée. Religieuse, elle fit annuler ses vœux, se mêla aux intrigues de la régence pour faire la fortune de son frère, et laissa exposer son enfant illégitime, qui fut d'Alembert. On rapporte qu'un amant de cette femme se tua à ses yeux

dans un accès de jalousie. Et cependant madame de Tencin (ceci peint le dix-huitième siècle) eut pour amis les premiers hommes de ce temps, et entre autres l'auteur de *l'Esprit des lois;* elle tint le salon des beaux esprits jusqu'à l'époque où madame Geoffrin lui succéda. Ses romans sont élégans et font parfois songer à madame de La Fayette, dont madame de Tencin n'a pas cependant l'imagination pure et presque sainte. Les *Mémoires du comte de Comminges* offrent des beautés d'un ordre très-élevé. « L'auteur, dit M. Villemain, a mis dans une fiction autant de passion et d'éloquence que mademoiselle de Lespinasse dans des lettres, véritable témoignage d'un amour qui lui coûta la vie. »

C'est faire un grand éloge de ce livre; car les lettres de mademoiselle de Lespinasse sont une de ces révélations qui éclairent toute une face de l'âme humaine. On sent qu'avec une éducation plus haute cette femme aurait pu trouver dans l'amour divin l'assouvissement de sa passion sublime, et que ce sentiment seul peut faire vivre les êtres de cette nature.

Les peintures de l'abbé Prévost et de madame de Tencin ont pour excuse la naïveté même de la passion; les héros de ces livres sont des hommes violemment entraînés et chez lesquels on sent que de meilleurs sentimens peuvent naître. Les romans de Crébillon fils, au contraire, peignent le vice élégant, musqué, sans énergie; c'est une corruption

qui se sourit à elle-même ; c'est, a dit M. de Barante, le vice revêtu d'impudence et d'affectation. Voici le jugement porté sur Crébillon fils par un homme qui a vécu au milieu des mœurs que retrace l'auteur des *Égaremens du cœur et de l'esprit*, par d'Alembert. « Crébillon le père peint du coloris le plus noir les crimes et la méchanceté des hommes. Le fils a tracé du pinceau le plus délicat et le plus vrai les raffinemens, les nuances et jusqu'aux grâces de nos vices; cette légèreté séduisante, qui rend les Français ce qu'on appelle aimables et ce qui ne signifie pas dignes d'être aimés ; cette activité inquiète qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même ; cette perversité de principes déguisés et comme adoucis par le masque des bienséances ; enfin nos mœurs, tout à la fois corrompues et frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule. » Un père de l'Église n'eût pas été au delà de ce dernier trait.

Marmontel, qui nous a laissé de curieux mémoires, débuta par des tragédies dont personne ne se souvient, et qui, vues à une certaine distance, ne peuvent plus occuper de place dans l'histoire littéraire; ses romans de *Bélisaire* et des *Incas*, vantés au dix-huitième siècle, visent au poëme sans y atteindre, et n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. On en fit grand bruit lors de leur publication, parce qu'ils flattaient les idées de l'époque. Ses *Contes moraux* sont plus durables ; ils peignent les mœurs

de ce siècle sous des couleurs moins vives que Crébillon fils. C'est du libertinage voilé, qui n'en est pas moins immoral, mais passe plus aisément dans les mains de toutes les femmes qu'il n'effarouche pas. Crébillon fils est le romancier qui peint le plus naïvement la société française sous madame de Pompadour : on a dit que ses contes ressemblaient à des parures de dentelles dans ces salons si gracieusement ornés où tout respire le sensualisme et le plaisir.

Vers la fin du dix-huitième siècle, la corruption des mœurs eut un peintre énergique et profond, Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, tableau de mœurs dépravées dont malheureusement le siècle dernier n'est pas le seul à offrir des modèles. Rétif de la Bretonne nous donna aussi des scènes de débauche qu'il traça d'une main libre et audacieuse; enfin la France, déjà souillée par *la Guerre des Dieux* et par quelques livres de Diderot, vit reculer les bornes du dégoûtant et de l'horreur par les œuvres infâmes du marquis de Sade. Au milieu de ce débordement, quelques femmes, entre autres mesdames de Graffigny et de Riccoboni, publiaient de petits romans spirituels et de bon goût, et M. de Florian commençait la série de ces gracieuses petites compositions qui ont amusé notre enfance à tous, sans avoir pour cela un grand mérite d'art, quoique *Estelle* et *Galatée* soient supérieures peut-être à la plupart des célèbres pastorales espagnoles.

IX.

Historiens français. — Mably. — Hénault. — Velly. — Garnier. — Villaret. — Crévier. — Lebeau. — De Brosses. — Raynal. — Critique, érudition. — Lamothe. — Fontenelle. — Marmontel. — Diderot. — Mercier. — La Harpe. — Thomas. — Barthélemy, etc. — Poésie. — Bernardin de Saint-Pierre. — Delille, etc., etc.

Nous avons parlé des travaux historiques de Voltaire, de Montesquieu et de l'Histoire de Louis XI de Duclos ; quelques autres ouvrages d'histoire, appartenant au dix-huitième siècle, ont exercé une certaine influence sur la nation. Le président Hénault, né à Paris en 1685 et mort en 1770, est le plus célèbre des historiens qui soutinrent systématiquement la cause de l'ancienne monarchie française. Son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, tant de fois réim-

primé au dix-huitième siècle, passa long-temps pour un ouvrage d'une rare profondeur. C'est au moins un livre remarquable par l'exactitude et par des réflexions d'une grande sagacité. Le président Hénault, « fameux, dit Voltaire, par ses soupers et sa chronologie, » vécut assez bien avec tous les partis, avec la cour, les parlementaires et les philosophes. Son livre fut écrit franchement dans le sens du pouvoir absolu; le règne de Louis XIV éblouissait encore l'auteur. Aussi il ne faut rien lui demander sur l'histoire de l'affranchissement de nos communes, sur nos états généraux, sur tous les faits par lesquels se révéla d'abord la tendance de la nation à se mêler elle-même de ses affaires.

Mably, né à Grenoble en 1707, débuta en 1740 par un ouvrage empreint aussi des idées absolutistes, le *Parallèle des Français et des Romains.* Les premières relations de l'auteur semblaient le porter cependant vers les idées nouvelles. Élevé chez les jésuites de Lyon, il vint de bonne heure à Paris, et connut chez madame de Tencin, alliée à la famille de Mably, Fontenelle et Montesquieu.

Mais la mobilité de son esprit se révéla bientôt; après avoir travaillé quelque temps avec le cardinal de Tencin et avoir puisé dans ce contact beaucoup de notions diplomatiques, il publia son ouvrage *du Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, dans lequel il se passionnait pour les institutions des républiques anciennes. Il émit les mêmes idées dans ses

Entretiens de Phocion. Mais toute cette admiration pour les démocraties grecques et romaines aurait eu peu d'influence sur la société française si Rousseau n'était pas venu reproduire les mêmes pensées dans son style brûlant et original. Mably a été, sous ce rapport, le précurseur de Jean-Jacques ; sa puissance ne saurait toutefois se comparer à celle de l'auteur d'*Émile*. Les *Observations sur l'histoire de France* sont remarquables sous plus d'un rapport ; l'auteur est frappé de l'idée que nos historiens ne se sont pas appliqués à reproduire la physionomie des diverses époques de notre histoire. Mais, malgré cet aperçu et des études consciencieuses sur nos monumens législatifs, Mably n'a pas su éviter le défaut qu'il reproche aux autres. Il professe dans tout ce livre une véritable haine du despotisme ; les idées de gouvernement absolu qu'il défendit dans sa jeunesse sont bien loin de lui ; cependant il blâme sévèrement la frivolité des histoires de Voltaire, et proclame son admiration pour les historiens de la Grèce et de Rome, qu'il trouve très-supérieurs aux modernes. Cette franchise ne pouvait être du goût de nos philosophes qui ne la lui ont guère pardonnée. Le style de Mably est faible et sans caractère ; mais, quand il en serait autrement, les travaux historiques du dix-neuvième siècle empêcheraient d'étudier ses livres aujourd'hui.

Les premiers volumes de l'*Histoire de France* de l'abbé Velly parurent en 1755 et obtinrent un véri-

table triomphe. « L'on a peine à s'expliquer, au milieu de la France du dix-huitième siècle, le succès de l'ouvrage de Velly, dit M. Augustin Thierry dans sa quatrième Lettre sur l'histoire de France. Il fallait qu'à cette époque la partie la plus frivole du public eût le pouvoir de donner à ses jugemens le caractère et l'autorité d'une opinion nationale; car tout se tut et fut obligé de se taire devant la renommée du nouvel historien. Les savans mêmes n'osaient le reprendre qu'avec respect de ses méprises géographiques, de ses erreurs de faits et de la manière dont il travestit les noms propres. Velly n'a ni la science qui manquait à Mézeray, ni cette haute moralité qui manquait à Daniel. Il se mit à composer son histoire (Garnier, son continuateur, en fait l'aveu) sans préparation et sans études, sans autre talent qu'une déplorable facilité à faire des phrases vagues et sonores. Lui-même eut des scrupules de conscience sur le succès de ses premiers volumes; il lut, pour s'aider à rédiger les suivans, les mémoires de l'Académie des inscriptions, et transcrivit au hasard, pour rendre son ouvrage plus substantiel, de longs passages de dissertations inexactes sur les usages et les mœurs antiques. »

Le jugement de notre célèbre contemporain sur l'Histoire de France de Velly et de ses continuateurs, Garnier et Villaret, qu'il trouve supérieurs à l'abbé, est adopté aujourd'hui par tout le monde. Le succès, au dix-huitième siècle, fut basé sur ce style

facile et assez élégant dont parle M. Augustin Thierry; c'était plus commode à lire que Mézeray : voilà pourquoi chacun adoptait le livre.

Une des gloires du dix-neuvième siècle sera d'avoir étudié consciencieusement nos chroniqueurs originaux, d'avoir saisi les physionomies des diverses époques de notre grande histoire nationale, d'avoir étudié avec succès le progrès de nos institutions politiques. De notables efforts se tentent encore au moment où nous écrivons; notre temps a été justement appelé le siècle de l'histoire.

En dehors de nos annales nationales, il se fit, au siècle dernier, des travaux dignes d'intérêt. Jean-Baptiste Crévier, élève de Rollin, continua l'histoire romaine de son maître, et publia ensuite une *Histoire des empereurs* et quelques autres travaux qui se recommandent par d'immenses recherches; mais le style de Crévier est froid, quoique naturel. Il n'a pas les hautes qualités des historiens antiques qu'il admire avec tant de raison. Lebeau, qui écrivit avant Gibbon l'*Histoire du Bas-Empire*, était un érudit dont les travaux immenses ne doivent pas être oubliés. Malheurement il n'eut pas le génie de l'histoire; ses croyances chrétiennes auraient dû lui faire apprécier la mission de la grande religion du Christ, lui inspirer de magnifiques peintures de l'œuvre des premiers siècles que les préjugés de Gibbon ne lui ont pas permis d'apercevoir. Lebeau fut moins lu qu'un autre écrivain religieux, traduc-

teur peu fidèle de quelques livres de Tacite, l'abbé de la Bletterie, auteur d'une *Vie de Julien*, écrite avec esprit. Cet écrivain est au nombre des victimes de Voltaire, qui le lacéra de ses sarcasmes habituels.

Le président de Brosses, né en 1709 à Dijon, et mort en 1777 à la tête du parlement de Bourgogne, fut encore poursuivi par Voltaire pour je ne sais quel procès relatif à quelques cordes de bois; il est surtout célèbre en France par son livre sur l'Italie, ouvrage très-spirituel, mais parfois licencieux. Le président ne se contenta pas, durant son séjour à Rome, de juger le temps présent avec la causticité naturelle de son esprit, mais il étudia les ruines et se fit contemporain de la république. Ses *Lettres sur la découverte de la ville d'Herculanum*, et surtout son *Histoire de la république romaine* dans le cours du septième siècle, par Salluste, attestent une profonde perspicacité et un sentiment bien rare des temps antiques. Ce dernier ouvrage, en partie traduit du latin sur l'original de Salluste, en partie rétabli et composé sur les fragmens qui sont restés des livres perdus du grand historien romain, a fait dire à M. Villemain : « Au-dessous de Bossuet et de Montesquieu, il n'y a pas, dans notre langue, un plus beau fragment d'histoire ancienne que cette restauration d'après l'antique. »

Si le travail du président de Brosses n'eut pas tout le retentissement qu'il méritait, l'*Histoire philosophique des deux Indes*, par Raynal, acquit prompte-

ment une célébrité énorme. C'était un magnifique sujet qui convenait parfaitement aux peuples modernes; rien de plus intéressant pour eux que l'histoire de leurs expéditions et de leur commerce dans l'Inde et en Amérique. Mais quel mauvais goût! que de sophismes monstrueux! « Peut-être aucun auteur jusqu'alors n'avait manqué à un tel point de raison dans les idées et de mesure dans la manière de les exprimer, dit M. de Barante. Il est difficile de concevoir comment on peut parvenir à un pareil délire dans les opinions, à une emphase si ridicule dans les paroles. »

Des travaux d'érudition chrétienne, commencés au dix-septième siècle, se continuaient silencieusement au milieu des orages de l'époque. La *Gallia christiana*, entreprise sous un autre titre dès 1631, par Jean Cheenu de Bourges, fut poursuivie sous son titre définitif par Claude Robert, prêtre de Langres, et par plusieurs membres de la même famille, du nom de Sainte-Marthe, aidés par des bénédictins. Ce fut de 1715 à 1728 que ce grand ouvrage fut livré au public tel qu'il existe aujourd'hui. La *Gallia christiana* est une histoire religieuse de la France, de ses évêques, de ses archevêques, de ses abbés, de ses prêtres. Les *Acta sanctorum*, des bollandistes, commencés, en 1630, par Jean Bollandus et continués par vingt-six auteurs, mirent cent soixante-quatre ans à paraître; le dernier tome fut publié en 1794. C'est une source immense de

renseignemens sur la vie de toutes les classes de la société au moyen âge.

Les bénédictins et les jésuites furent infatigables au dix-huitième siècle. *L'Art de vérifier les dates depuis la naissance de Notre-Seigneur* et l'*Histoire littéraire de la France*, dont le prospectus fut publié en 1728 par dom Rivet, sont de précieux monumens de patience et d'érudition. Nous ne citons que les plus célèbres.

Dans le même temps Saint-Foix écrivait ses *Essais historiques sur Paris*, Barbazan ses *Fabliaux* et *Contes* des douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, de Paulmy sa *Bibliothèque universelle des romans*, Sainte-Palaye ses curieux *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, Millot ses *Élémens d'histoire*, qui furent populaires en France jusqu'aux travaux de l'école du dix-neuvième siècle, Le Grand d'Aussy son *Histoire de la vie privée des Français* et les *Fabliaux* ou contes des douzième et treizième siècles, Mellin ses *Antiquités nationales*. En même temps toutes nos provinces voyaient paraître des chroniques locales d'un grand intérêt, dont la nomenclature est impossible ici.

La critique allemande s'est souvent plu à reconnaître que la France est, sous le rapport des documens historiques et des mémoires particuliers, plus riche que tous les autres peuples de l'Europe. Notre époque a su puiser dans ce trésor, et les progrès de notre histoire nationale seront une des princi-

pales gloires littéraires du dix-neuvième siècle. Le plus grand fait des temps modernes, la révolution française, a produit un grand nombre d'autobiographies d'un intérêt immense; nous ne nous y arrêtons pas, à cause de la date récente de leur publication. C'est de l'histoire contemporaine; nous l'abandonnons désormais aux critiques qui nous succéderont.

Le travail de la critique française au dix-huitième siècle n'a pas le caractère de profondeur que nous avons remarqué en Allemagne; mais une foule d'idées s'agitèrent bruyamment dans notre patrie. Les écrivains qui s'occupèrent de critique littéraire le firent avec cette ardente polémique de l'époque, et les plus grands esprits prirent part à cette lutte. Jean-Jacques, dans sa *Lettre sur les spectacles*, fit remarquer tout ce que notre théâtre avait de peu naturel. Lamothe attaqua vivement les unités par son *Discours sur la tragédie*, plein de vues saines et neuves; Voltaire, si hardi quand il s'agissait d'ébranler l'ordre social, trembla devant les règles suivies par Racine et s'efforça de réfuter Lamothe, bien plus par de l'esprit que par des raisons. Au reste, cette imagination mobile passa dans le camp des novateurs lorsque fut écrit en Angleterre l'*Essai sur la poésie épique*. Mais Lamothe ne se borna pas à attaquer la règle des unités : secondé par Fontenellé, il voulut anéantir les vers français, qu'il soutint être fort inférieurs à la prose. On a dit que

ces hommes étaient surtout guidés par leur orgueil froissé, qui leur disait qu'ils ne sauraient égaler les grands poètes de la France; ils pouvaient bien aussi être blessés de la solennité peu naturelle du théâtre français et n'avoir pas assez de tact ou de connaissance des littératures étrangères pour voir qu'il fallait modifier le vers tragique et non le détruire. Fontenelle et Lamothe étaient soutenus par les abbés Trublet et Terrasson. Le premier, qu'il ne faudrait pas juger par les sarcasmes de Voltaire, car il avait eu le bon sens de le placer au-dessous de Corneille et de Racine dans ses *Essais de morale et de littérature*, était un prêtre fort honorable et un homme de goût, beaucoup trop enthousiaste de Fontenelle et de Lamothe, ses amis et ses maîtres, et défendant leurs idées avec l'ardeur d'un disciple. Madame de Lassey disait de l'abbé Terrasson : « qu'il n'y avait qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une pareille imbécillité. » En effet, il était, dans la vie privée, aussi naïf que La Fontaine. Il se mêla aux disputes esthétiques de son temps par une mauvaise dissertation contre Homère. Son roman-poème de *Séthos* a l'impardonnable malheur d'être ennuyeux, quoiqu'on y trouve des fragmens fort distingués. Sa traduction de l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile est digne d'estime.

Ainsi que nous avons vu, de notre temps, presque toute l'école novatrice en littérature appartenir aux doctrines politiques de l'ancienne monarchie, ainsi

la plupart des novateurs de la première partie du dix-huitième siècle restaient attachés aux doctrines catholiques. Voltaire allait du camp des classiques à celui de leurs adversaires, avec la mobilité ordinaire de son esprit et la puissance de sa parole mordante. Les *Élémens de littérature* de Marmontel révèlent la même mobilité de pensée; l'auteur est partisan de la liberté dans l'art lorsqu'il s'agit de théories générales, mais dans les applications il se sent enchaîné par les grands génies qui sont la gloire des lettres françaises. Le besoin de la réalité dans l'art tourmentait tous les esprits; c'est ce besoin qui inspire les préfaces que Diderot place en tête de ses drames. Le fougueux écrivain secoue les chaînes classiques; il demande que l'on s'affranchisse de la pompe de convention qui enlève à l'art toute vérité, toute liberté. Mais nul ordre ne règne dans ses observations, nulle idée supérieure n'éclaire et ne domine sa théorie. Beaumarchais vint à son tour plaider la cause de la liberté, et il le fit avec sa puissance de sarcasme; il faut l'entendre railler les gens qui s'appuient sur Aristote, qu'ils ne comprennent même pas. Dans tout le cours de sa vie, à la tête de chaque pièce, l'auteur de *Figaro* défendit les mêmes doctrines, et toujours avec une verve nouvelle. Le critique le plus avancé du dix-huitième siècle, Sébastien Mercier, avait publié, en 1773, son *Essai sur l'art dramatique*. « La hardiesse et la nouveauté des aperçus qu'il renferme étaient si

grandes, dit M. Alfred Michiels dans son *Histoire des idées littéraires en France*, que depuis soixante ans on les répète mot pour mot. A l'exception de quelques idées importantes, mais peu connues, le *romantisme* est là tout entier. » Voici, en effet, une page qui prouvera toute l'indépendance de cet esprit que les merveilles de Corneille et de Racine n'avaient pu ébranler :

« Jodelle, Garnier, Hardi, Mairet, Tristan, Rotrou, sont les vrais fondateurs de notre scène : c'est une vérité incontestable. Ils ressuscitèrent les premiers les sujets antiques, et, ne pouvant faire mieux, ils donnèrent la *Cléopâtre captive*, la *Didon qui se tue*, la *Phèdre amoureuse*, la *Troade*, l'*Antigone*, l'*Hercule mourant*, etc.; ils traduisirent le grec et le défigurèrent; ils entraînèrent sur leurs traces ceux qui vinrent après eux. Nos grands maîtres ont suivi le même plan; les ressemblances sont frappantes : leur génie, leur goût, leur style ne les ont point rendus créateurs; on aperçoit chez eux la même coupe, le même ton de dialogue, la même marche, les mêmes dénoûmens, et beaucoup plus de paroles que d'action. Ils ont été copistes comme leurs prédécesseurs. Ils ont su écrire, peindre, intéresser, mais ils n'ont point déployé une verve originale; ils ont composé avec leurs bibliothèques et non dans le livre ouvert du monde, livre dont le seul Molière a déchiffré quelques pages. Goût bizarre et bien étrange de dénaturer un ancien théâtre au lieu d'en construire un

neuf, relatif à la nation devant laquelle on parle! Mais, ne cherchant pas même la route de l'invention, ils ont cédé à l'impulsion donnée lors de la renaissance des lettres, aurore pâle et lugubre, plus triste que les ténèbres; ils n'ont su ni rompre cette impulsion, ni en imaginer une nouvelle. »

Inclinons-nous devant les chefs-d'œuvre à jamais consacrés du dix-septième siècle; mais reconnaissons la haute raison qui a dicté ces paroles et soyons convaincus que l'avenir de la littérature dramatique en France est dans cet ordre d'idées. Nous voudrions pouvoir citer encore, mais il faut renvoyer au livre lui-même. On y trouvera, non-seulement des pages de cette force, mais des notions religieuses et spiritualistes qui contrastent énergiquement avec les préjugés de l'époque. Cependant Mercier est oublié; c'est qu'il n'est pas homme de style, et sans cela il n'y a d'avenir pour personne, quelle que soit d'ailleurs la profondeur de la pensée. Cet écrivain, qui possédait si bien les théories de l'art dramatique, n'a écrit que des drames médiocres, qui sont plutôt des dialogues sur la morale que des pièces destinées à la scène.

La Harpe a maltraité Sébastien Mercier; nous ne craignons pas de dire que sous plusieurs rapports il était cependant fort inférieur, comme critique, à l'écrivain qu'il dédaigne. Les leçons de La Harpe, réunies sous le titre de *Lycée, ou cours de littérature ancienne et moderne*, ont été, jusqu'au mouvement

littéraire qui s'est manifesté de 1820 à 1830, le livre de critique le plus populaire; il conserve encore une certaine influence, tant les nations perdent difficilement leurs habitudes d'admiration ou de blâme.

La Harpe ne comprend pas l'antiquité, il ne sent pas la liberté de l'art grec, qui est bien plus près, sous certains rapports, des belles créations de Shakspeare que des imitations que l'on nous a données. L'auteur du *Lycée* analyse souvent d'une manière supérieure la littérature latine et surtout la littérature française du dix-septième siècle. Il s'élève parfois jusqu'à l'éloquence; mais notre théâtre est un type qu'il adopte exclusivement, ou plutôt il ne connaît que lui. Quant à son examen du dix-huitième siècle, il a tous les défauts des jugemens contemporains : d'abord il est démesurément long, puis il subit toutes les réactions de la pensée de l'auteur que les passions du moment entraînent en tous sens. La Harpe est un écrivain de talent; mais l'ignorance des littératures étrangères a nécessairement borné son horizon et faussé ses idées. Aussi son enseignement n'est-il plus applicable à l'époque actuelle; incomplet, étroit, il pourrait aujourd'hui être un obstacle à une instruction large et forte. Qu'est-ce, en 1844, qu'un cours de littérature qui ne fait connaître ni les travaux des pères de l'Église, ni le Dante, ni Shakspeare, ni Calderon?

Thomas étudia l'antiquité plus consciencieusement que La Harpe et que le dix-huitième siècle en

général; mais il ne semble pas en avoir eu un sentiment bien éclairé. Ses éloges emphatiques, quoique souvent animés par des idées généreuses et grandes, ne ressemblent guère à l'éloquence grecque, si libre, si simple, si remuante. Cependant lorsque l'auteur rend compte des travaux de la science on sent qu'il en a l'amour, quoique son enthousiasme se communique peu au lecteur. L'*Essai sur les éloges* révèle chez Thomas une érudition très-vaste; seulement on regrette qu'il ne l'ait pas appliquée à des parties plus intéressantes de l'histoire de l'intelligence humaine. La vie de cet homme fut pure et austère; l'amitié sainte qui le liait au noble poète Ducis est un des plus beaux spectacles que présente l'histoire des lettres.

L'abbé Barthélemy consacre les immenses ressources d'une érudition profonde à un sujet bien autrement intéressant que les *Éloges*, à tout ce monde grec qui a été l'initiateur des peuples modernes et présente une des plus magnifiques manifestations du génie humain.

Barthélemy, né près d'Aubagne, en Provence, montra dès l'enfance un goût décidé pour les recherches sur l'antiquité. Sa vie fut celle d'un bénédictin; il travailla trente années au *Voyage du jeune Anacharsis*, et le publia en regrettant de n'avoir pu y travailler plus jeune. Arrivé à Paris, il fut protégé par M. de Boze, conservateur du cabinet des médailles, et mis par lui en rapport avec les gens de let-

tres. Il connut à Rome le duc de Choiseul; il s'attacha à lui et revint vivre à Paris au sein de l'étude et du repos, étranger au mouvement philosophique et social qui entraînait le monde alors.

Barthélemy, avant de s'occuper de son célèbre *Voyage*, avait eu l'idée de peindre l'Italie du seizième siècle; mais les études de toute sa vie l'entraînèrent vers la Grèce. Le *Voyage du jeune Anacharsis* a tous les caractères d'un talent conciencieux et patient. Toutefois nous pensons, comme plusieurs critiques contemporains, que le plan adopté par Barthélemy a nui à son œuvre, qui eût été très-supérieure si l'auteur nous avait donné *une histoire du génie de la Grèce*, sujet vaste et sublime qui mérite bien d'absorber toute une vie. « C'est par le christianisme et la langue grecque que le monde a été changé, dit M. Villemain. Tous ces missionnaires qui allaient de la Judée jusqu'à Lyon, jusqu'à Rome, étaient des Juifs hellénistes ou des Hellènes judaïsans; toutes ces écoles, qui florissaient dans Alexandrie, dans Antioche, dans Ascalon, dans Gaza, étaient grecques. Cette immensité, ce cosmopolitisme, pardonnez-moi ce mot barbare, qui sera le dernier état de la littérature grecque, est le dernier caractère de sa puissance. On a bien tort de croire qu'elle finit au règne d'Alexandre. Elle se transforme, elle s'étend au contraire. Après avoir été, jusqu'à Alexandre, la première souveraine de l'imagination et du

goût, elle est devenue, après Alexandre, la pensée de l'univers. »

Le *Voyage du jeune Anacharsis* parut en 1788, à la veille de la révolution. Les idées étaient tournées vers la Grèce ; le comte de Choiseul-Gouffier publiait son ouvrage enrichi de gravures. Le livre de Barthélemy devint populaire dès son apparition, et depuis il jouit de l'estime de l'Europe qui l'a traduit dans toutes ses langues. Cette estime est méritée ; le *Voyage d'Anacharsis* est une belle source d'instruction ; le style a de l'ampleur et de la pompe, trop peut-être ; il sent un peu l'académie. Ses analyses de la littérature grecque sont certainement très-supérieures à ce que le dix-huitième siècle a produit dans ce genre. Cependant il faut reconnaître que l'auteur habille souvent les grands hommes de l'Hellénie à la mode française et qu'il remplace leur belle simplicité par des ornemens factices. On n'échappe guère à l'influence de son pays et de son temps. Barthélemy n'a pas assez d'entraînement ; on ne sent pas qu'une émotion vive l'échauffe lorsqu'il examine les chefs-d'œuvre de l'art. Le Germain Winkelmann le domine de très-haut. On a remarqué que dans la partie politique il a manqué à l'auteur, pour bien apprécier ces républiques agitées et ardentes, d'avoir vécu au milieu d'un peuple régi par des institutions libérales. Sous ce rapport, on préfère au *Voyage d'Anacharsis* un ouvrage anglais de la fin du dix-huitième siècle, les *Lettres athéniennes*,

écrites par quelques élèves de l'Université de Cambridge, dont plusieurs sont devenus ministres.

Malgré tous ces reproches, l'ouvrage de Barthélemy est un monument imposant dont la France a le droit d'être fière, un de ces livres graves et consciencieux qui instruisent et apaisent, qui suffisent à assurer l'immortalité d'un homme.

Le dix-septième siècle n'avait étudié que l'antique et une partie de la littérature de l'Espagne, le dix-huitième commença à répandre en France la connaissance des lettres allemandes et anglaises. Le célèbre économiste Turgot attira l'attention sur l'Allemagne par quelques travaux de critique et par la traduction de Gessner. Le Tourneur publia sa version de Shakspeare, et Voltaire, qui avait annoncé à la France la gloire de ce poète, fut effrayé de cette espèce de naturalisation, car il était aussi jaloux des morts que des vivans. « Avez-vous lu, écrivait-il, cet abominable grimoire, dont il y aura encore cinq volumes? Avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile? Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Il n'y a point en France assez de *camouflets*, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et, pour

comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakspeare, etc. »

Ceci est très-curieux. Un des plus grands poètes qui aient paru dans le monde traité d'imbécile par un des plus célèbres écrivains de la France ! Voilà de quoi consoler de toutes les injustices contemporaines. Cette colère n'empêcha pas Shakspeare de faire son chemin ; le public s'émut de plus en plus de la puissance de ce drame nouveau qui remuait tant de passions et de souvenirs historiques. Un homme doué d'une sensibilité profonde, Ducis, imita plusieurs chefs-d'œuvre du poète d'Élisabeth, timidement il est vrai, mais avec assez de succès pour inspirer à tout le monde le désir d'étudier l'auteur d'Hamlet.

Plusieurs écrivains secondaient d'ailleurs cet entraînement vers ce sublime peintre, en ouvrant de nouvelles voies à l'imagination française. Nous avons parlé de Rousseau et de Buffon; un ami du premier, Bernardin de Saint-Pierre, doit être considéré comme un des hommes qui ont le plus influé sur l'avenir poétique de la France. Il naquit au Havre, et fut, comme Rousseau, éprouvé par toutes sortes de vicissitudes. Son goût pour les voyages se manifesta si vivement dès l'enfance, que sa famille le laissa partir à douze ans pour la Martinique, avec un de ses oncles qui était capitaine de vaisseau. Bernardin s'ennuya de la vie de marin et revint en France; on l'envoya chez les jésuites de Caen, où il fut charmé

par la lecture si intéressante des *Lettres édifiantes et curieuses*. Devenu ingénieur des ponts et chaussées, Bernardin de Saint-Pierre part pour l'Allemagne et se bat au siége de Dusseldorf, dont il revint blessé et inquiet. Dès lors il méditait des plans de réforme sociale et voulait fonder une colonie, une espèce de république de Platon, de *phalanstère*, comme on dirait aujourd'hui. Il fut accueilli par l'indifférence et tomba dans la pauvreté. Alors il vendit ses livres, emprunta quelques louis et partit pour la Russie, voulant *fonder sa colonie* sur les bords du lac Aral. Il s'arrête en Hollande où il devient journaliste, part pour Lubeck et de là pour Saint-Pétersbourg. Il est protégé par le maréchal de Munich qui l'envoie à Moscou, où il est présenté à Catherine II par M. de Vilbois, grand-maître de l'artillerie.

Le jeune Français, accueilli avec une bienveillance singulière, plut beaucoup au puissant Orlof, qui voulut se l'attacher; mais de Saint-Pierre était peu propre à la vie administrative, sa tête fermentait sans cesse; il parla au ministre de son plan de colonie, fut traité de rêveur et envoyé en Finlande comme capitaine d'artillerie, pour étudier des positions militaires. Ennuyé, il quitte la Russie pour la Pologne, où il s'endort en des séductions dangereuses, séjourne à Vienne, à Dresde, en Prusse, voit Frédéric vieux et ennuyé lui-même, puis revient en France, éprouvé par toutes sortes de travaux, de voyages et d'obstacles vaincus. Les bureaux

ministériels s'encombrent de nouveau des projets de Bernardin sur la manière de prévenir le partage de la Pologne, sur une nouvelle route des Indes et sur la colonisation de Madagascar. Un de ses amis, M. Hénin, le fait envoyer comme ingénieur à l'Ile-de-France; là il se querelle avec les autorités et revient encore une fois à Paris, où il veut se lier avec les philosophes qui repoussent cet homme dont les idées religieuses leur semblent une faiblesse. Il vécut donc obscur dans une petite chambre de la rue Saint-Étienne-du-Mont; mais il connaissait Jean-Jacques Rousseau qu'il accompagnait souvent dans ses promenades aux environs de Paris. Quelques années après la mort de l'auteur d'*Émile*, en 1784, Bernardin publia les *Études de la nature*, qui eurent en France un immense retentissement; les savans et les gens de lettres les accueillirent avec dédain; mais le public s'obstina à les aimer, et le public eut raison.

Tout le monde a dit que *les Études et les Harmonies de la nature* ont peu de valeur scientifique; mais leur gloire n'est pas là, elle est tout entière dans la religion et dans la poésie. Au milieu du scepticisme et de la sécheresse de l'*Encyclopédie,* cet hymne au Créateur s'éleva pur et radieux; il amollit les cœurs, il parla à l'homme des bontés de la Providence; l'amour remplaça l'amer sarcasme de Voltaire, l'orgueilleux sophisme de Diderot. Cette grande renaissance religieuse, que l'on fait généralement remon-

ter à Chateaubriand, a sa source au milieu du dix-huitième siècle, dans le déisme de Rousseau, dans la tendre et sainte contemplation de Bernardin. Voyez combien il aime la nature, avec quelle grâce il peint une fleur, un champ, un lac, une forêt! Tout ce délicieux mystère de la communion de l'âme avec le paysage inspire à l'auteur des *Études* de suaves et de brillantes pages que le public aima de toute son âme malgré l'anathème des savans. Les idées de Bernardin sur l'âme humaine, la poésie et les arts sont souvent d'une beauté ravissante. On l'a remarqué avec raison, les écrits de Bernardin de Saint-Pierre sont une magnifique transition entre Jean-Jacques Rousseau et Chateaubriand. Si l'auteur des *Études* n'est pas catholique, l'esprit du christianisme vivifie son œuvre, et, malgré des erreurs de détails, Dieu est toujours au fond du cœur de cet homme, il éclaire et anime sa pensée.

En politique, Bernardin est souvent rêveur sans doute; mais que d'idées qui passaient alors pour des utopies ont été réalisées par la société depuis sa mort! Grâce à Dieu, bien d'autres *utopies* passeront encore dans le domaine des faits.

Un soir, Bernardin fit une lecture dans le salon de madame Necker. Là se trouvaient Buffon, Thomas et quelques autres hommes célèbres. Le grand naturaliste s'ennuyait, regardait à sa montre et demandait ses chevaux; Thomas, l'emphatique

Thomas, bâillait bruyamment; les belles dames souriaient de pitié en retenant leurs larmes avec peine. Le manuscrit, qui répandait autour de lui cette influence somnolente, c'était le délicieux petit livre de *Paul et Virginie*, le plus populaire des livres français peut-être. L'auteur ne fut consolé que par son ami, le grand peintre de marine Vernet; mais lorsque ces amours si purs et ces déchiremens de cœur si cruels furent placés sous les regards du public, Bernardin de Saint-Pierre fut vengé par l'attendrissement du monde entier. Cette églogue si neuve et si pathétique a sa place dans l'admiration des hommes auprès de tout ce que l'art a enfanté de plus vrai et de plus suave.

Le style de Bernardin ne contraste pas moins que son esprit avec le style ordinaire du dix-huitième siècle; on a remarqué avec raison que l'auteur des *Études de la nature* s'inspirait du seizième siècle, de Montaigne et d'Amyot, et de l'antiquité à travers les ouvrages de ces écrivains.

Bernardin de Saint-Pierre a tous les caractères des véritables poètes : la simplicité, la naïveté, l'amour de Dieu et de l'homme. Il est bien plus simple et plus naïf dans *Paul et Virginie* que dans *la Chaumière indienne*, où il se rapproche un peu, je crois, des écrivains du temps. La naïveté, qui donc l'avait alors dans la poésie française?

Les *philosophes* avaient fait grand bruit du poème des *Saisons* de Saint-Lambert. Ce brillant militaire

voyait la nature des salons de la petite cour de Lorraine ou du balcon de l'Opéra. Aussi son poème, qui ne manque pas d'une certaine élégance, n'offre ni véritable enthousiasme ni sentimens profonds. Impossible de le comparer aux magnifiques peintures de la vie des champs que nous a laissées l'antiquité, ni même au beau poème anglais de Thompson. Le chevalier de Boufflers avait rappelé l'abbé de Chaulieu par des poésies épicuriennes, on peut même dire licencieuses; elles devaient être très-goûtées dans les soupers du dix-huitième siècle; on y admirait Pierre-Joseph Bernard, imitateur musqué d'Ovide, qui donna comme le poète romain un *Art d'aimer*, où l'on trouve beaucoup de galanterie et point d'amour. Le comte François-Joachim de Pierre de Bernis, poète mort cardinal à Rome en 1794, était encore fort à la mode à peu près dans le même temps que Bernard. On a comparé son talent à celui du peintre Boucher; il prodiguait tant les fleurs, que Voltaire l'a surnommé *Babet-la-Bouquetière*. C'était un homme né avec des facultés rares, mais que la société de son temps avait entraîné dans un système absurde. On en peut dire autant de Dorat (Claude-Joseph), venu quelques années plus tard que Bernis : après avoir échoué dans la tragédie, dans la comédie, dans toute la poésie élevée, Dorat était parvenu à se faire une réputation énorme au moyen de petits vers pleins de mignardises, que personne n'aurait le

courage de lire aujourd'hui. Il fit école et eut de nombreux élèves, parmi lesquels il ne faut pas oublier Demoustier, auteur assez fade des *Lettres à Émilie sur la mythologie*. Lemierre, las de ses chutes au théâtre, écrivait ses poèmes des *Fastes* et de *la Peinture;* ils renferment des pages remarquables, mais peu de pensées, peu de sensibilité qui se communique à l'âme du lecteur. La langue s'appauvrissait, on ne visait plus qu'à une certaine élégance de second ordre. Colardeau et Léonard sont les versificateurs auxquels nous pensons en écrivant ces lignes. Le savant traducteur des *Géorgiques,* l'abbé Delille, commençait alors sa brillante carrière. Il a été très-populaire au commencement de ce siècle; mais que reste-t-il de sa renommée? Que de vers éclatans sans pouvoir parvenir à être poète! Ses poèmes des *Jardins* et de *l'Imagination* révèlent cependant des facultés rares, une belle fécondité; mais jamais l'auteur ne parvint à la grande éloquence; sa poésie est toujours artificielle. Delille semble créer des difficultés pour les vaincre; il écrit parfois dix lignes pour remplacer un mot qu'il eût été très-simple de prononcer sans tant de façons. Le lyrique Lebrun n'est plus lisible: quel insipide mythologisme! quelles allégories glacées! quel amas de termes impropres! Il faut se souvenir, pour pardonner à ses enthousiastes (car il a eu des enthousiastes), que çà et là on rencontre des strophes heureusement travaillées. Le laborieux histo-

rien de la littérature italienne, Ginguené, prit de très-bonne foi Lebrun pour un grand poète. Bertin et Parny s'efforçaient de ressusciter l'élégie romaine; le second, qui a sali son nom par un poème sacrilége, a laissé plusieurs pièces d'un style très-pur, qui reproduisent la presqose de Jean-Jac-Rousseau. Que n'a-t-il, comme le grand prosateur, le sentiment du paysage! Une victime de la misère, Malfilâtre, a révélé des qualités réellement supérieures : ses fragments traduits de Virgile sont d'une poésie forte et savante qui promettait de retremper le vers français du dix-huitième siècle. Son poëme de *Narcisse* est plein de grâce et de mollesse; mais il mourut à l'âge de trente-quatre ans. « La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré », a dit Gilbert, autre martyr du dix-huitième siècle, qui lutta presque seul contre la puissance colossale des philosophes et n'eut pas la force de vivre! Son œuvre est inégale sans doute, mais dans la satire il rappelle les grands maîtres, Juvénal principalement. Il avait aussi le génie lyrique et en a laissé, ainsi que Malfilâtre, quelques preuves incontestables. Il se tua à l'hôpital dans un accès de folie.

X.

Philosophie. — Vauvenargues. — Duclos. — Condillac. — Diderot. D'Alembert. — Le baron d'Holbach. — Helvétius. — Boulanger, etc. — L'Encyclopédie. — Les Économistes.

Loin de tout le tumulte intellectuel de Paris, à Aix en Provence, vivait un jeune gentilhomme, Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, né le 6 août 1715. Ses études furent assez faibles; à dix-huit ans il fit la campagne d'Italie comme sous-lieutenant au régiment du roi infanterie. Sa vie s'écoula dans les garnisons et les camps; il ne vint à Paris que deux ans avant sa mort, en 1745, car Vauvenargues mourut à trente-deux ans. Il ne fut cependant pas toute sa vie sans communications

avec les puissances intellectuelles de son temps ; sa correspondance avec Voltaire est remarquable, et ses relations avec le dominateur du dix-huitième siècle furent assez suivies en 1746 et 1747.

Quelques mois avant de mourir, Vauvenargues publia son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes ;* ce livre n'eut pas un grand retentissement. Cinquante années après on retrouva quelques manuscrits de l'auteur, et vers 1820 la collection de ses œuvres fut complétée par d'autres opuscules, parmi lesquels on remarque des dialogues qui font penser à ceux de Fénélon.

On ne trouve pas un monument dans toutes ces œuvres (n'oublions pas que l'auteur est mort à trente-deux ans) ; mais une teinte mélancolique, une manière douce et triste de considérer la vie, une sainte espérance mêlée au doute, font de ce philosophe une figure très-curieuse à examiner au milieu du dix-huitième siècle. Vauvenargues est une âme née pour la vérité, et que les bruyantes négations de son temps épouvantent. Cependant cette intelligence n'est pas assez forte pour s'arracher à des influences aussi terribles, et le scepticisme s'y glisse pour la tourmenter. Tous les écrits de Vauvenargues attestent ce combat entre la foi et le doute ; il aime, au milieu de tout le faux éclat de ce temps, à rappeler d'imposantes autorités en faveur de la religion, comme lorsqu'il dit : « New-

ton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénélon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ. »

Duclos, né à Dinan en Bretagne, en 1704, suivit bien plus que Vauvenargues les voies habituelles du dix-huitième siècle. C'est un de ces hommes spirituels qui font mieux leur chemin dans le monde par les relations de société que par leurs écrits. Il fut membre de l'Académie des inscriptions en 1739, et de l'Académie française en 1747. Son humeur facile et son honorable caractère le firent rechercher des personnages les plus influens de son époque. Après avoir été lié long-temps avec le parti philosophique, il s'effraya de ses excès. « Le funeste effet, dit-il, que ces écrivains produisent sur les lecteurs est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, et des malheureux dans l'âge avancé. » Il est impossible de mieux peindre les résultats sociaux du matérialisme. Duclos était très-estimé dans sa province. Quoique domicilié à Paris, il fut nommé maire de Dinan en 1744, et anobli en 1755, par lettres patentes du roi, à l'occasion de la part qu'il prit au rôle glorieux que jouèrent alors les États de Bretagne (le père de Duclos était chapelier). N'oublions pas, parmi ses titres de gloire, qu'il fut désigné unanimement par le tiers-état comme le plus digne des grâces

du souverain, et qu'il mourut historiographe de France en 1772.

Ses romans, *la Confession du comte de **** et *la Baronne de Luz*, sont des tableaux assez scandaleux du dix-huitième siècle, retracés avec une modération qui était presque de la pudeur alors. Son *Histoire de Louis XI*, écrite selon la manière épigrammatique de l'époque, lui valut les éloges de Voltaire; elle est oubliée depuis long-temps, et elle le mérite. Duclos n'a pas su peindre la physionomie barbare de ce siècle; il n'a pas compris nos vieux chroniqueurs; les a-t-il lus? Commines en dit plus en trois pages sur cette époque et sur ce roi que l'historien moderne dans tout son livre. Ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle* révèlent sans doute un homme d'esprit habitué à la fréquentation d'un monde élégant, mais c'est un livre froid et qui ne laisse que bien peu de traces dans la mémoire. Cependant il renferme des observations d'une rare finesse, et Louis XV, que la dédicace appelait un grand roi, dit que c'était l'ouvrage d'un honnête homme. Aux titres de l'auteur il faut ajouter celui de grammairien. On estimait beaucoup ses remarques sur la grammaire de Port-Royal et son active collaboration à l'édition de 1762 du *Dictionnaire de l'Académie française*.

Avant d'entrer dans l'étude des écrivains les plus audacieux et les plus bruyans du dix-huitième siècle, nous avons à parler d'un homme grave, d'un

esprit patient et solitaire. Né à Grenoble, onze ans après Duclos, l'abbé Étienne Bonnot de Condillac, de l'Académie française et de celle de Berlin, fut long-temps précepteur de l'infant don Ferdinand, duc de Parme. Ses principaux ouvrages sont intitulés : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, *Traité des sensations*, *Traité des systèmes*, cours d'études composé pour son élève.

L'abbé de Condillac fut un disciple de Locke, dont il reproduisit les idées fondamentales; comme son maître, il réservait l'ordre de foi, déclarant que tout un monde échappait à nos sens; mais il enseignait, ainsi que le philosophe anglais, que toutes nos connaissances nous venaient de la sensation, dont il faisait notre faculté première et dominatrice. Condillac était religieux et ne prévoyait pas plus que Locke les déplorables conséquences de ce système, d'où allait naître le matérialisme de Diderot et de la Mettrie; mais il n'étudiait qu'une partie de la science, celle qui tombe sous nos sens, et cet enseignement incomplet et souvent faux eut en France un très-rapide succès dû à la lucidité du style et à la simplicité de ces leçons qui, en rejetant toute la partie transcendentale de la science, lui enlevait la vérité, mais aussi les difficultés de ses problèmes les plus élevés.

Le sensualisme envahissait tous les esprits. Le Genevois Charles Bonnet, naturaliste profond, philosophe d'une âme élevée et contemplative, souvent

inspiré par le christianisme, a reproduit beaucoup d'idées de Leibnitz dans sa *Contemplation de la nature* et sa *Palingénésie philosophique*; mais le fameux aphorisme de Locke « Rien n'est dans l'intelligence qui ne soit d'abord dans la sensation » fut adopté par lui; il ne sembla pas frappé de la lumineuse adjonction de Leibnitz : « si ce n'est l'intelligence elle-même », et son *Essai analytique sur les facultés de l'âme* fut rédigé dans l'esprit de Locke. Charles Bonnet est encore un homme qui ne prévoyait pas les excès que cette doctrine allait enfanter en France. Un autre Genevois, Abauzit, né vers le milieu du siècle de Louis XIV, et connu surtout chez nous par une note de Rousseau qui le comparait à Socrate, est resté plus profondément spiritualiste que Bonnet; ses écrits sur la *Connaissance du Christ et sur l'honneur qui lui est dû* ont inspiré les pages les plus religieuses de Jean-Jacques.

Mais il est temps de chercher à caractériser ce groupe de philosophes qui effrayaient Duclos. Le plus célèbre est le fougueux Diderot, né à Langres en 1712. Son père fut un honnête coutelier qui mit son fils chez les jésuites de la ville; le jeune homme fit ainsi d'excellentes études qu'il vint achever à Paris. On le destinait à l'état ecclésiastique; les jésuites et l'Université cherchèrent à l'attirer, car l'ardeur infatigable de son esprit avait excité l'attention; mais il voulut rester libre et vécut à Paris, souvent en proie à la pauvreté, recevant quelques

petits secours de sa mère et donnant, quand il en trouvait l'occasion, des leçons de mathématiques.

« Un de ses expédiens, écrit M. Villemain, fut de dire à un religieux en crédit qu'il voulait entrer dans son ordre et se consacrer à Dieu, mais qu'avant de quitter le monde il avait des dettes à y payer. Le religieux l'accueillit; il lui prêta plusieurs fois de l'argent sur sa conversion future; mais, comme les demandes se renouvelaient, enfin il refusa. « Vous ne voulez plus me prêter d'argent? lui dit le néophyte. — Non, assurément. — Eh bien! je ne veux plus être carme. » Cette feinte nous paraît moins piquante et moins bonne que ne le croit un admirateur de Diderot. Elle semble annoncer déjà l'art qu'eut souvent ce philosophe de prendre avec emphase des rôles un peu factices et de s'imposer parfois à autrui au nom de la philanthrophie, de la vertu et de l'amitié. »

Diderot se maria à une femme sans fortune et vécut pendant quelque temps en traduisant des ouvrages anglais pour les libraires. Il publia, en 1745, le *Traité* de Shaftesbury *sur le mérite et la vertu*, et se fit théiste à la manière de l'auteur qu'il imitait. Trois ans après il donna un recueil sous le titre de *Pensées philosophiques*. Le public le lut avec avidité. Diderot marchait hardiment dans la voie déplorable que nous allons le voir parcourir. Il est vrai qu'il ne professe pas encore ici le matérialisme; il croit encore à un Dieu créateur, mais il attaque

violemment la religion et la morale par des sarcasmes pleins de verve qui firent le succès de cette brochure. C'est dans sa *Lettre sur les aveugles* que Diderot arriva au matérialisme; c'est là qu'il émit cette doctrine insensée que la matière en mouvement s'est organisée elle-même en débrouillant le chaos. De cette négation absurde de la puissance créatrice il arriva à la négation de l'âme humaine, et à faire dépendre les idées de nos organes physiques. Il annula ainsi d'un trait de plume la liberté et la responsabilité de l'homme.

C'est cette absurdité déshonorante que Diderot soutint continuellement avec une verve exubérante de langage et une éloquence énergique, lorsqu'elle n'est pas ridicule, dans les ouvrages qui suivirent : la *Réfutation de Maupertuis*, l'*Interprétation de la nature*; dans ses romans, dans sa *Promenade des sceptiques*, dans son *Rêve de d'Alembert*.

La *Lettre sur les aveugles* fit mettre Diderot au château de Vincennes : depuis on le laissa débiter tranquillement ses folies dont les résultats ont cependant été déplorables. Son *Interprétation de la nature*, œuvre pleine de déclamation et de désordre, peut être considérée comme le commencement et le modèle de tous ces ouvrages monstrueux qui salirent en France la seconde partie du dix-huitième siècle; on ne parla plus que de la nature. Nous eûmes le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature*, le *Code de la nature*, etc. La nature faisait dé-

raisonner tous ces pauvres hommes qui se croyaient savans parce qu'ils déclamaient de grands mots en sablant du champagne. Voltaire passait pour fort arriéré; l'athée Grimm écrivait : « Le patriarche ne veut pas se départir de son remunérateur vengeur; il raisonne là-dessus comme un enfant. »

Diderot, non content de nier la vérité philosophique, s'empressa, dans ses romans, d'appliquer ses théories et de corrompre l'intelligence par des tableaux d'une volupté grossière. *Jacques le fataliste*, *la Religieuse* et *les Bijoux indiscrets* firent plus de mal que tous les traités prétendus scientifiques de l'auteur : ce sont de ces livres qui souillent la mémoire d'un homme.

Et cependant, s'il n'avait pas cherché à éteindre en lui la lumière divine, Diderot aurait pu conquérir la véritable gloire; personne ne fut plus que lui doué d'enthousiasme; quelques fragmens de ses critiques sur la littérature et sur la peinture l'attestent suffisamment. Il est parfois chaleureux et même profond, mais presque toujours sa désolante doctrine matérialise les arts et ne lui laisse apercevoir qu'une partie de l'œuvre qu'il analyse. Il a tracé quelques petits récits pleins du talent de conteur; on cite principalement *les Deux amis de Bourbonne*, l'*Histoire de mademoiselle de la Chaux et du docteur Gardeil*, et *le Neveu de Rameau*, dialogue étrange, cynique, déclamatoire, mais dont l'originalité n'est pas contestable.

Un homme d'une nature bien différente, le mathématicien d'Alembert, vécut pendant vingt ans dans l'intimité de Diderot : fils naturel de madame de Tencin et du commissaire de marine Destouches, il fut exposé sous le portail de Saint-Roch et recueilli par une pauvre femme. Cependant son père, qui ne put le reconnaître, ne l'abandonna pas entièrement, et une pension, qu'il paya avec régularité, permit à d'Alembert de faire de bonnes études à l'Université. Entraîné dès l'enfance vers les mathématiques, c'est à cette science qu'il doit sa véritable illustration ; car il reste, comme écrivain, fort loin des grands maîtres du dix-huitième siècle. Une certaine dignité de vie, un caractère bienveillant et sa réputation scientifique effacèrent le souvenir de sa naissance et donnèrent à d'Alembert une place très-élevée au milieu de la société de son temps.

Il était, comme Diderot et quelques autres dont nous allons bientôt parler, l'ami du baron d'Holbach, que l'abbé Galiani appelait le *maître-d'hôtel de la philosophie*. Ce Mécène, *fort petit seigneur allemand*, avait de l'esprit et surtout de la fortune. La correspondance de Diderot donne des détails très-curieux sur l'intérieur de cet hôtel Rambouillet du dix-huitième siècle, où l'on remplaçait les discussions sur le bel esprit et l'amour platonique par des conversations d'une licence effrénée sur Dieu, sur l'univers, sur les mœurs et les idées des nations,

sur les réformes sociales, dont la nécessité y était proclamée chaque soir par des convives enthousiastes. Le baron d'Holbach avait donné une sorte de reproduction de l'*Interprétation de la nature* de Diderot, qu'il intitula *Système de la nature* : ce n'est qu'un peu plus pitoyable que le modèle; l'analyse d'un de ces livres peut servir à tous. *La Politique naturelle* et *le Christianisme dévoilé* du baron sont aussi de malheureuses conséquences des principes matérialistes posés par le maître.

Mais si les livres de Mécène étaient médiocres, ses dîners étaient excellens et la société qui fréquentait son hôtel très-agréable. On y trouvait non-seulement les philosophes, mais des personnages de la plus haute société : le marquis de Jaucour, les comtes de Tressan, de Schomberg et bien d'autres. L'abbé Morellet dit, dans ses mémoires : « C'était là que Diderot, le docteur Roux et le baron lui-même établissaient dogmatiquement l'athéisme absolu, celui du *Système de la nature*, avec une persuasion, une bonne foi, une probité édifiante, même pour ceux d'entre nous qui, comme moi, ne croyaient pas à leur enseignement [1].

» Car il ne faut pas croire que, dans cette société, toute philosophique qu'elle était, au sens défavorable qu'on donne quelquefois à ce mot, ces

[1] Tant pis pour les intelligences qui restent probes en défendant des absurdités monstrueuses.

opinions libres outre mesure fussent celles de tous. Nous étions là bon nombre de théistes, et point honteux, qui nous défendions vigoureusement; mais en aimant toujours des athées de si bonne compagnie! »

Diderot et le baron d'Holbach avaient pour ami un fermier général, épicurien et millionnaire, Helvétius, auteur du livre de *l'Esprit*, in-quarto publié peu d'années avant le *Système de la nature*, et que toutes les grandes dames plaçaient sur leur toilette, sans intention de le lire, croyons-nous. Le style en est assez pur, mais sans originalité; le raisonnement y est presque toujours absurde, ou plutôt l'auteur ne raisonne jamais, il affirme, et cependant son ouvrage est une négation parfaite. Personne ne ressemble moins à un philosophe qu'Helvétius; ses doctrines ou plutôt celles de son livre sont d'une brutalité d'égoïsme effrayante. Il est impossible de rabaisser plus l'espèce humaine; mais c'est le crime de toute l'école matérialiste.

« La douleur et le plaisir, dit le livre de *l'Esprit*, sont les seuls moteurs de l'univers moral, et le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondemens d'une morale utile. »

On dit cependant que ce philosophe insensé était bienfaisant et d'une société agréable. Pourquoi donc tant d'efforts dans l'intérêt du mensonge et de la démoralisation?

On rencontrait encore dans la société du baron d'Holbach des hommes moins célèbres, mais qui travaillaient avec zèle à l'œuvre de destruction. Damilaville, que M. Capefigue appelle dédaigneusement le *commissionnaire du parti athée*, parce qu'il se chargeait de colporter les impiétés de la secte, écrivit des ouvrages plus que médiocres contre la révélation chrétienne. Naigeon, privé d'esprit et d'intelligence, proclama naïvement la gloire de l'athéisme. Le malheureux Condorcet (qui, en 1794, évita l'échafaud par le suicide), ami intime de d'Alembert, était un géomètre habile, auteur d'une sorte d'apothéose de Voltaire; Rivarol disait de lui « qu'il écrivait avec de l'opium sur une feuille de plomb. » Toute la science de ces hommes est puisée dans les ouvrages de Boulanger, né à Paris en 1722, et mort à trente-cinq ans. C'était un ingénieur, qui étudia les langues hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe, et se servit de ses connaissances philologiques pour essayer de détruire la révélation, tant la fureur d'un philosophisme mensonger transportait alors tous les esprits!

On dit que Boulanger se repentit amèrement à sa mort de la guerre insensée qu'il fit au christianisme. Ses livres sont dangereux pour des lecteurs ignorans, parce qu'ils offrent un grand étalage de science, confuse et pleine d'erreurs, il est vrai, mais imposante pour des yeux peu clairvoyans. Son ouvrage intitulé *l'Antiquité dévoilée* parut un tel chaos

à Voltaire, qu'il l'accabla de ses sarcasmes ; il ne l'appelait jamais que *l'Antiquité voilée.* Quant au *Christianisme dévoilé*, odieuse rapsodie attribuée à Boulanger, elle est à ce qu'il paraît du baron d'Holbach ; mais on n'a pas là-dessus de certitude, car une pudeur que nous aurions désirée plus forte faisait lancer tous ces livres destructeurs sous le voile de l'anonyme. A quoi bon analyser le *Système de la nature?* c'est toujours la même folie : « *Le monde s'est développé par son propre mouvement, la matière est éternelle.* » Tel est le résumé de cette œuvre, le résumé de celles de Diderot et de toute cette malheureuse école. Cette matière en mouvement crée aussi apparemment l'intelligence de l'homme!! et voilà les impossibilités stupides qu'une population qui se disait éclairée acceptait à la place des hautes vérités du christianisme! C'est à rougir de honte pour l'humanité.

Au milieu de toute cette boue, les salons du baron d'Holbach, d'Helvétius et de madame Geoffrin tressaillaient d'orgueil. Cette dame Geoffrin était une bonne femme qui, sans manquer d'esprit, ne comprenait que très-médiocrement les théories philosophiques ; elle aimait les conversations spirituelles et aurait tout aussi bien accueilli des écrivains religieux, si la mode s'était tournée de ce côté alors. Ce qu'elle voulait, c'était vivre au milieu des coryphées du jour, parce que cela flattait son amour-propre, que les *philosophes* caressèrent si bien

qu'elle donna deux cent mille francs pour concourir aux frais de l'*Encyclopédie*.

Ce fut la grande œuvre de la secte; d'Alembert et Diderot en eurent la direction suprême : un esprit mathématique et froid associé avec une des plus actives et des plus fougueuses imaginations que nous ayons jamais pu étudier. D'Alembert se chargea de modérer cette fougue; il voulait produire avant tout une œuvre grave et calme qui donnât une idée de l'état des connaissances humaines au dix-huitième siècle. D'ailleurs autour de la grande entreprise se groupaient des hommes qui exigeaient une certaine tempérance de pensée, Buffon, Voltaire lui-même un peu effrayé parfois des excès de d'Holbach et de Diderot, et dans d'autres momens excitant l'orgie de son rire passionné.

Les deux premiers volumes, contenant les lettres A et B, offraient quelques articles où la vérité était respectée, auprès de travaux moins heureux; cependant on avait gardé une certaine modération dans l'erreur. L'esprit général déplut néanmoins, et ces deux premiers volumes furent arrêtés sur l'ordre de la censure; toute la secte encyclopédique jeta des cris. Le duc de Choiseul dominait alors le conseil, quand madame de Pompadour le permettait. On ordonna d'examiner attentivement l'*Encyclopédie*, M. de Malesherbes, ami des philosophes, M. de Malesherbes, qui avait revu les épreuves d'*Émile*, était alors directeur de l'imprimerie et de la librai-

rie; il fut facilement entraîné et l'entreprise se continua.

Bientôt elle envahit tout; les *encyclopédistes* régnèrent despotiquement sur l'intelligence française; tous les jeunes hommes qui cherchaient une carrière dans les lettres éprouvaient le besoin de se ranger autour des directeurs de l'opinion.

Que si nous recherchons aujourd'hui quelle est la valeur réelle de ce livre qui exerça tant d'empire sur le dernier siècle, nous trouverons qu'il est inégal comme toutes les œuvres auxquelles concourent un grand nombre d'écrivains. D'Alembert et Diderot ne pouvaient d'ailleurs y maintenir l'unité sans perdre l'ouvrage, car leurs doctrines présentées franchement auraient révolté la majorité des lecteurs.

Le *Discours préliminaire*, écrit par le premier de ces philosophes, est son principal titre à la renommée littéraire. Ce vaste projet de présenter une sorte d'inventaire des connaissances humaines, et le tableau des investigations et des découvertes au moyen desquelles elles étaient parvenues progressivement à leur état actuel, avait préoccupé Leibnitz. L'anglais Chambers voulut réaliser seul cette idée gigantesque; nécessairement il échoua dans son immense entreprise. Les philosophes du dix-huitième siècle ne parvinrent pas à élever un monument harmonieux; mais le discours préliminaire révélait une intelligence forte et étendue.

D'Alembert se montra supérieur dans ce qui a rapport aux sciences exactes. On sent à chaque ligne un mathématicien éminent auquel il n'a peut-être manqué que l'idée religieuse pour être un homme de génie; mais dans l'appréciation des sciences morales et de leurs origines le savant se montre incomplet et superficiel. C'était au reste la grande erreur de son temps qui se reproduisait ici : le sensualisme exclusif qui ne peut mener à la compréhension de l'homme ne conduit pas plus à celle de la science. Quelle qu'ait été la force intellectuelle de d'Alembert, en partant d'un faux principe, il ne pouvait arriver qu'à des conséquences sophistiques.

Le défaut capital de l'*Encyclopédie* du dix-huitième siècle est la variété de ses doctrines. Un article orthodoxe se trouve entouré d'articles déistes, spiritualistes, sensualistes, matérialistes. La vérité elle-même se glissait dans ce grand arsenal de destruction; Diderot la laissait passer pour chercher à séduire quelques lecteurs naïfs. Il en est résulté une Babel, un chaos de doctrines où la lumière ne saurait pénétrer.

Mais ce qui en ressort clairement, trop clairement, hélas! c'est l'irréligion, c'est le scepticisme où vinrent aboutir toutes ces divagations philosophiques de Voltaire, de Diderot, du baron d'Holbach, d'Helvétius et de tant d'autres. Le matérialisme, l'athéisme furent l'erreur d'un petit nombre

d'hommes peut-être, mais le scepticisme devint national, il s'infiltra dans le cœur de la société française.

Ce vaste doute de Bayle, que l'anglais Hume avait érigé en principe, en proclamant que l'homme ne pouvait parvenir à aucune certitude et qu'il ne devait conséquemment être astreint à rien croire, caressait la paresse et toutes les mauvaises passions. Aussi fit-il fortune, non-seulement en Angleterre, mais en France; la société ne songea plus qu'aux voluptés sensuelles et aux intérêts égoïstes. *Je n'en sais rien* fut la devise de chacun, et l'on se rendit ainsi gaîment à l'abîme jusqu'au moment terrible où l'on se réveilla dans le sang.

Cette ardente passion d'examen que le dix-huitième siècle portait dans l'étude de la philosophie se retrouve dans toutes les branches des connaissances humaines. Les embarras financiers du gouvernement firent naître la secte des économistes: des magistrats, des gens de lettres scrutèrent à l'envi les causes de la richesse des nations, les théories se succédèrent rapidement dans le but de détruire la guerre, l'oppression et surtout la pauvreté. Le marquis de Mirabeau, le docteur Quesnay et Vincent de Gournai sont regardés comme les chefs des écoles économistes. Quesnay avait enseigné que l'agriculture était la source de toutes les richesses; Gournai, jetant sur le monde un regard plus synthétique, l'avait reconnue dans le travail

et tendait à ne laisser en France aucune force inactive. En même temps il réclama à grands cris la liberté du commerce, le *laisser faire*, *laisser passer*, enjoignant au gouvernement de rester spectateur bienveillant de tous les efforts de l'industrie, de l'agriculture et du commerce d'échange. Cette vaste indépendance, ces libres communications entre tous les peuples, cet abaissement des barrières qui les avaient séparés jusqu'alors, parurent un *Eldorado* qui éblouit toutes les imaginations. Voltaire essaya en vain ses sarcasmes contre ces innovations brillantes. Un jeune administrateur, qui devait jouer plus tard un grand rôle politique, Turgot, cherchait à appliquer ces théories dans son intendance de Limoges; Lamoignon de Malesherbes, fils du chancelier et premier président de la cour des aides; et Trudaines, fils de l'administrateur auquel on devait les belles routes de France, se firent les auxiliaires zélés des doctrines nouvelles qui entraînèrent bientôt le gouvernement lui-même dans la voie de la liberté.

Turgot, d'ailleurs, qui ne tarda pas à marcher à la tête des économistes, arriva au pouvoir; Louis XVI, dont l'âme noble et aimante était vivement émue des souffrances du peuple, secondait le grand ministre, qui cherchait à réaliser ses théories. Mais les privilégiés de la naissance et de l'argent, redoutant le règne de la justice parce qu'elle entravait leurs agiotages iniques, renversèrent

Turgot, et le malheureux Louis XVI disait en le renvoyant : « Il n'y a cependant que M. Turgot et moi qui aimions le peuple. » Un autre homme de bonnes intentions, le ministre Necker, échoua également dans ses projets de réformes pacifiques; il était trop tard, les abus avaient été trop accumulés, les passions remuées trop profondément; le peuple allait faire un appel à la force, et de nobles victimes devaient payer de leur sang les fautes et les crimes de leurs pères. C'est ici qu'il faut encore se courber devant cette mystérieuse loi de l'expiation par la souffrance du juste, loi écrite à chaque page de l'histoire du monde.

XI.

De la littérature française pendant la révolution. — Éloquence de la tribune. — Mirabeau. — Éloquence de la chaire et du barreau pendant le dix-huitième siècle. — Les deux Chénier. — Ducis. — Madame de Staël. — M. de Maistre. — M. de Chateaubriand.

Depuis la mort de Louis XIV, le vieil ordre social, qu'aucun éclat ne dérobait plus aux regards, s'était démembré de plus en plus dans les orgies de Louis XV et de la Régence. Les abus intolérables des priviléges qui incombaient à une petite partie de la nation, sapés depuis long-temps par les écrits des philosophes et supportés avec une impatience toujours croissante, une soif ardente d'innovations prêchée depuis long-temps déjà par d'éloquens génies, des finances délabrées, enfin cette puissance magnétique qui est dans l'air et finit par imprégner

tous les esprits des idées et des lumières d'un siècle, toutes ces causes, et d'autres encore, amenèrent la convocation des États-généraux et notre grande révolution de 1789.

On a souvent comparé 1789 et 1640, la révolution d'Angleterre et la révolution française; la ressemblance n'est que superficielle. Le mouvement de 1789 a eu, en effet, des résultats sociaux bien autrement profonds, il en aura de bien autrement universels. 1640 n'a fondé qu'une société aristocratique, respectant le privilége de naissance, et, le plus grand de tous, le droit d'aînesse. 1789 a créé la seule puissante nation démocratique de l'Europe, la seule société du vieux monde qui prépare réellement pour les peuples une ère nouvelle et mystérieuse.

Aussi l'Assemblée constituante offre-t-elle au publiciste un spectacle unique dans le monde, un mélange inouï de théories généreuses et d'esprit pratique. La terre de France semblait alors tressaillir d'espérance; de toutes nos provinces, l'élite de la nation accourait à Paris; les idées de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, fermentaient dans toutes les têtes. On croyait arriver en peu d'années, en peu de mois peut-être, à cet Eldorado social rêvé par l'âme brûlante des philosophes et des poëtes; on s'avançait le cœur gonflé d'allégresse sans apercevoir le fleuve de sang qui devait déborder quatre ans plus tard.

Pour donner une idée de l'éloquence des hom-

mes qui ont concouru à cet immense drame, il nous faudrait refaire l'histoire de la révolution française; il y a ici une complication de faits et de travaux qui ne sauraient s'analyser en peu de pages, comme ceux de la tribune anglaise; nous devons donc nous borner à des indications et renvoyer aux historiens pour l'étude des détails.

Le seul orateur qui ait acquis dans le monde moderne un nom comparable à celui de Démosthènes est Mirabeau. « Né avec un corps de fer, avec un tempérament de feu, il surpassa les vertus et les vices de sa race, dit M. de Cormenin. Les passions le prirent presque dans son berceau et dévorèrent toute sa vie; ses exubérantes facultés, ne pouvant se développer au dehors, se concentrèrent sur elles-mêmes. Il se fit en lui un amas, un travail, un bouillonnement de toutes choses, comme le volcan qui condense, amalgame, fond et broie ses laves avant de les lancer dans les airs par sa bouche enflammée : littérature grecque et latine, langues étrangères, mathématiques, philosophie, musique, il apprenait tout, retenait tout, savait tout. Escrime, natation, équitation, danse, course, tous les exercices gymnastiques lui étaient familiers.

» Les maux que les heureux philosophes du siècle avaient peints, il les avait sentis. Il avait fièrement regardé le despotisme paternel et ministériel face à face, sans qu'il eût peur et sans s'en laisser abattre. Pauvre, fugitif, exilé, proscrit, incar-

céré; chaque jour, chaque heure de sa jeunesse fut une faute, un orage, une étude, un combat. Sous les verrous des donjons et des bastilles, la plume à la main et le front penché sur les livres, il emplissait les vastes réservoirs de sa mémoire des trésors les plus riches et les plus variés. Il trempait et retrempait son âme dans ses bouillans assauts contre la tyrannie, comme ces aciers qu'on plonge dans l'eau, encore tout rouges de la fournaise [1]. »

Tel était l'homme qui arrivait, nommé par le peuple, à l'Assemblée constituante; le vieux monde croulait entraîné par les fautes de toutes les puissances qui l'avaient dominé. La voix tonnante de Mirabeau venait amonceler ces ruines; il portait à la tribune tous les sentimens, toutes les idées, toutes les passions que les philosophes répandaient dans la société depuis près d'un siècle. Son génie s'échauffait au contact de cette nation qui tressaillait d'espérance à la vue d'un avenir mystérieux dont elle n'entrevoyait pas les orages; le grand orateur et le grand peuple réagissaient puissamment l'un sur l'autre. Mirabeau possédait toutes les facultés des tribuns : la force et la profondeur de la pensée, un langage d'une énergie foudroyante et d'une clarté toute française, un physique terrible, une action admirable. Ses discours écrits peuvent rivaliser de logique et d'entraînement, sinon tou-

[1] *Livre des orateurs*, 2e partie.

jours de forme, avec les plus célèbres harangues de Démosthènes. Tels sont les discours sur la constitution, sur le droit de paix et de guerre, sur le *véto* royal, sur la loterie, sur la banqueroute, et d'autres encore.

On trouve à chaque instant dans Mirabeau de ces vérités immortelles applicables à tous les temps et à tous les pays, comme lorsqu'il dit :

« Trop souvent, on n'oppose que les baïonnettes aux convulsions de l'oppression ou de la misère. Mais les baïonnettes ne rétablissent jamais que la paix de la terreur et le silence du despotisme. Ah ! le peuple n'est pas un troupeau furieux qu'il faille enchaîner ! Toujours calme et mesuré lorsqu'il est vraiment libre, il n'est violent et fougueux que sous les gouvernemens où on l'avilit pour avoir le droit de le mépriser. » Une des grandes puissances de Mirabeau était son étonnante facilité de réplique ; c'est à l'improvisation qu'il faut surtout juger un orateur, c'est par-là principalement qu'il domine les hommes, parce qu'il les étonne et les effraie. « Alors, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, il laissait là les notes mesurées de sa déclamation habituellement grave et solennelle. Il lui échappait des cris entrecoupés... des accens déchirans et terribles. »

Toute la France sait par cœur les mots qu'il adressa à M. de Brézé.

« Les communes de France ont résolu de délibé-

rer : et vous, monsieur, qui ne sauriez être l'organe du roi auprès de l'Assemblée nationale ; vous qui n'avez ici ni place, ni voix, ni droit de parler, allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et qu'on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes! »

Une députation de l'assemblée allait sortir pour demander au roi le renvoi des troupes, qui déjà avait été refusé trois fois.

« Dites au roi, s'écria Mirabeau, dites-lui que les hordes étrangères dont nous sommes investis ont reçu hier la visite des princes, des princesses, des favoris, des favorites, et leurs caresses et leurs exhortations et leurs présens! Dites-lui que toute la nuit ces satellites étrangers, gorgés d'or et de vin, ont prédit dans leurs chants impies l'asservissement de la France, et que leurs vœux brutaux invoquaient la destruction de l'Assemblée nationale! Dites-lui que, dans son palais même, les courtisans ont mené leurs danses au son de cette musique barbare, et que telle fut l'avant-scène de la Saint-Barthélemy! »

L'ironie était une arme terrible dans la bouche de Mirabeau; mais cette ironie se montrait bien plus encore dans son attitude, dans le mordant de sa voix, que dans les paroles que nous pourrions citer.

Si le grand orateur avait le génie de la destruction, il avait aussi celui de l'organisation, et quoi-

que ses vices l'aient mis à la merci de l'or de la cour, il est probable que sa haute raison entrevit l'aurore sanglante de la Terreur, et recula effrayée dans l'arène qu'elle avait ouverte. Le souvenir des plus célèbres orateurs de la Constituante disparaîtra dans la postérité, éclipsé par la colossale figure de Mirabeau, comme il est arrivé pour la Grèce du temps de Démosthènes. M. de Cormenin dit avec raison : « L'abbé Maury n'était qu'un élégant rhéteur, Cazalès un parleur facile, Siéyes un métaphysicien taciturne, Thouret un jurisconsulte, Barnave une espérance. »

Les désordres de la vie de Mirabeau n'avaient pas corrompu sa pensée ; ses discours respirent toujours la plus haute morale politique, la haine des abus qui écrasaient le peuple, le sentiment de la justice, l'horreur de la tyrannie des grands : le génie de l'orateur avait été plus fort que ses passions terribles. Si cet homme puissant n'était pas mort en 1791, peut-être la cause sublime de l'émancipation humaine aurait-elle été souillée par moins de crimes.

En peu d'années l'éloquence de la tribune se modifia étrangement, le mot de *terreur* est justement resté comme le titre de cette époque. « La Convention, dit un habile écrivain déjà cité, M. de Cormenin, s'ouvrit sous les sombres auspices de la mort, ayant la guillotine à ses côtés et le tribunal révolutionnaire en perspective. »

« Les constituans avaient été des hommes de théorie; les conventionnels furent des hommes d'action.

» La Montagne et la Gironde s'avançaient l'une contre l'autre comme deux armées ennemies sur un champ de bataille, se mesuraient des yeux et se renvoyaient des défis à outrance, tandis que le Marais, ballotté par les vents contraires, se portait, ainsi qu'un corps flottant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et se laissait aller aux dérivations de sa frayeur.

» Il semblait qu'un glaive, suspendu par quelque fil invisible, se promenât sur la tête du président, de chaque orateur, de chaque député. La pâleur était sur les visages; la vengeance bouillonnait au fond des cœurs; l'imagination se remplissait de cadavres et de funérailles : un frisson de mort courait dans tous les discours. On ne parlait, à mots entrecoupés et comme involontairement, que de crimes, de conjurations, de trahisons, de complicité, d'échafauds.

» Marat tirait de son sein un pistolet, et, se l'appuyant sur le front, « Un mot de plus, s'écriait-il, et je me fais sauter la cervelle. » Personne autour de lui ne reculait ni ne s'épouvantait; tant de se tuer ou d'être tué, cela paraissait alors naturel!

» David, debout sur son banc, disait : « Je demande que vous m'assassiniez!..... » On s'élançait à la tribune, l'œil en feu, le poing fermé, la poi-

trine haletante, pour incriminer ou pour se défendre. On offrait pour témoignage de son innocence sa tête, on demandait celle des autres. On n'invoquait pour tous les crimes sans distinction d'autre peine que la peine capitale. Il ne manquait plus dans l'assemblée que le bourreau qui n'était pas loin. »

L'éloquence sauvage, l'absence d'art, une effrayante énergie, tels sont les caractères véritables de la Convention; cependant au milieu de ces sanglans orages se trouvaient les Girondins, c'est-à-dire des hommes rêveurs, aimant les grâces du langage antique, portant en eux un idéal social inconnu de leurs farouches adversaires. Vergniaud est dans ce groupe l'orateur qui dispose le mieux un discours et conduit le plus habilement sa phrase; on sent l'artiste éminent, mais foudroyé par les cris incultes de la Montagne. Voici quelques lignes qui feront juger de sa manière.

« Si nos principes se propagent avec lenteur chez les nations étrangères, c'est que leur éclat est obscurci par des sophismes anarchiques, des mouvemens tumultueux, et surtout par un crêpe ensanglanté.

» Lorsque les peuples se prosternèrent pour la première fois devant le soleil, pour l'appeler père de la nature, pensez-vous qu'il fût voilé par les nuages destructeurs qui portent les tempêtes? Non, sans doute; brillant de gloire, il s'avançait dans

l'immensité de l'espace et répandait sur l'univers la fécondité et la lumière. »

Cette phrase ne ressemble-t-elle pas à une strophe? Telle est l'éloquence de Vergniaud : éclatante d'images, mais assez pauvre d'idées, elle convient plus à un poète qu'à un orateur, dont chaque parole est une action.

Plusieurs esprits élégans, qui auraient produit de l'effet ailleurs peut-être, se présentent encore dans la Convention. Tels sont Guadet et Louvet, auteur d'un ouvrage peu digne d'un législateur.

Camille Desmoulins, esprit ardent et cœur tendre, fut plutôt un libelliste qu'un orateur; ses pamphlets sont pleins de verve, de coloris et de naïveté, mais gâtée par le désordre, le cynisme et le défaut de goût de cette époque.

Que devenaient toutes ces âmes délicates au milieu des dominateurs de la Convention?

Marat, espèce de monstre dévoré par la rage, s'agitant convulsivement sur son banc, disait de ses adversaires : « Quelle clique! ô les cochons! ô les échappés de Bicêtre! » Il criait à l'orateur : « Tais-toi, vil oiseau! tu es un infâme! tu es un radoteur! tu es un imbécile! »

Robespierre, jaloux, envieux, dissimulé, méditant lentement ses vengeances, visait à l'imitation de l'antiquité; il travaillait ses harangues, qu'il remplissait de souvenirs de la Grèce et de Rome; mais elles ne supportent pas l'analyse, tant il y a peu

d'ordre dans les idées, continuellement entravées par des divagations sans bornes!

Danton était un orateur d'une bien autre puissance, il avait toutes les passions terribles du peuple de cette époque, et ses improvisations les expriment d'une manière foudroyante. Citons quelques fragmens :

« Le peuple n'a que du sang, il le prodigue. Allons, misérables! prodiguez vos richesses. Quoi! vous avez une nation entière pour levier, la raison pour point d'appui, et vous n'avez pas encore bouleversé le monde! Laissez là vos querelles futiles; je ne connais que l'ennemi; battons l'ennemi! Eh! que m'importe d'être appelé buveur de sang! que m'importe ma réputation! Que la France soit libre, et que mon nom soit flétri! »

« Une nation en révolution est comme l'airain qui bout et se régénère dans le creuset. La statue de la liberté n'est pas encore fondue, le métal bouillonne! »

. . . .

« Marseille s'est déclarée la montagne de la république : elle se gonflera cette montagne, elle roulera les rochers de la liberté, et les ennemis de la liberté seront écrasés. »

. . . .

« Quand un peuple brise la monarchie pour arriver à la république, il dépasse le but par la force de projection qu'il s'est donnée. »

Danton n'était pas exempt de l'emphase de mauvais goût dont les clubs offraient une déplorable école; ainsi il s'écriait : « Je me suis retranché dans la citadelle de la raison, j'en sortirai avec le *canon de la vérité* et je pulvériserai mes accusateurs. »

La puissance absolue de Napoléon Bonaparte vint réduire momentanément la tribune au silence; l'éloquence passa dans les camps, ou plutôt dans la bouche du héros qui dominait le monde alors. C'était une sorte de lyrisme oriental qui égalait tout ce que l'antiquité nous a conservé dans ce genre.

Il disait à Milan :

« Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut des Apennins. Le Piémont est délivré. Milan est à vous. Votre pavillon flotte dans toute la Lombardie. Vous avez franchi le Pô, le Tésin, l'Adda, ces boulevards tant vantés de l'Italie. Vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos triomphes et se vantent avec orgueil de vous appartenir. Oui, soldats! vous avez beaucoup fait, mais ne vous reste-t-il plus rien à faire? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Partons! Nous avons encore des marches forcées à entreprendre, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger! . . . .

» Rétablir le Capitole et les statues de ses héros, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage ; voilà ce qui vous reste à faire,

» Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : Il était de l'armée d'Italie. »

. . . .

Au peuple égyptien :

« Cadis, cheiks, imans, chorbadgys, on vous dira que je viens pour détruire votre religion, ne le croyez pas. Répondez que je viens pour rétablir vos droits et punir vos usurpateurs.

Dites au peuple que tous les hommes sont égaux devant Dieu. La sagesse, les talens et les vertus mettent seuls de la différence entre eux.

Or, y a-t-il une belle terre? elle appartient aux mamelucks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? tout cela appartient aux mamelucks. Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait! Mais Dieu est juste et miséricordieux pour ce peuple. Tous les Égyptiens seront appelés à gérer toutes les places. Que les plus sages, les plus éclairés, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux.

Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce! qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mamelucks?

. . . .

» Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et dans leur rang. Heureux ceux qui seront neutres, ils auront le

temps de nous connaître et ils se rangeront avec nous.

» Mais malheur, trois fois malheur à ceux qui s'armeront pour les mamelucks et qui combattront contre nous! il n'y aura pas d'espérance pour eux, ils périront! »

Napoléon savait parler avec puissance aux soldats, renfermer dans un mot de grandes images, et dans une ligne tout un discours militaire. Telles sont ces phrases célèbres :

« Du haut des pyramides quarante siècles vous contemplent. »

« La république française est comme le soleil: aveugle qui ne la voit pas! »

« Soldats, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

« C'est le soleil d'Austerlitz. »

L'éloquence appliquée à la politique domina la fin du dix-huitième siècle, l'éloquence de la chaire fut bien inférieure à ce qu'elle avait été dans le siècle précédent. Il y a cependant de belles choses dans les sermons des pères Bridaine, Segaud et Neuville, et dans ceux de l'abbé Poulle; mais ils sont venus après les chefs-d'œuvre de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, et ils se sont perdus dans cette gloire. L'éloquence sacrée eut alors dans l'abbé Maury son historien et son critique. Le barreau produisit au dix-huitième siècle des orateurs dont la France se souviendra toujours avec respect.

Le chancelier d'Aguesseau, Reverseaux, Degennes, Lenormand, Cochin, Gerbier, Loiseau, Élie de Beaumont, Target de Monclar, de La Chalotais, Servan, Dupaty, et d'autres encore, excitèrent l'admiration de leurs contemporains; mais si à propos de Démosthènes[1] nous avons parlé de la supériorité durable des grandes questions religieuses ou philosophiques, si nous avons dit que l'intérêt des plus belles harangues politiques s'affaiblissait à mesure que s'éloignaient de nous les circonstances qui les avaient fait naître, à plus forte raison émettrons-nous la même idée à l'occasion des discours du barreau qui concernent des intérêts particuliers et ne sont dignes de fixer les regards de la postérité que lorsqu'ils défendent les principes généraux du droit public.

Mais que devint la littérature au milieu de la tourmente révolutionnaire? La voix du poète put-elle encore se faire entendre au sein de ces orages terribles? Hélas! le poète chantait sous les verrous; sa tête roula sur l'échafaud. La fatale charrette traînait un jour deux jeunes gens, qui se rendaient à la mort en déclamant le début de l'*Andromaque* de Racine : le premier était l'auteur du poème *des Mois*, Roucher, dont l'imagination ne fut pas sans éclat; le second, à peu près inconnu alors et si illustre aujourd'hui, était André Chénier. Fils d'une Grecque

[1] Voir notre 2e volume.

et né à Constantinople, il cultiva avec amour les muses de la patrie de sa mère, et en reproduisit, mieux que tous les autres modernes peut-être, la grâce libre et enchanteresse. Ses églogues et ses élégies rappellent souvent les poètes de la Sicile. André Chénier fut assassiné parce qu'il aimait la liberté et avait horreur du sang[1]. Son frère, Marie-Joseph Chénier, que la calomnie la plus atroce s'efforça de salir, chercha au théâtre une gloire bien autrement bruyante : mêlé à nos débats politiques, il porta sur la scène les idées de la tribune et poursuivit la tyrannie de son vers passionné. C'était là toute l'originalité de son théâtre, car ce novateur politique n'était qu'un imitateur timide des modèles classiques du siècle de Louis XIV. Nous trouvons bien dans Chénier les noms de Charles IX, de Catherine de Médicis, de L'Hôpital, de Henri III, mais où est la physionomie, l'esprit du seizième siècle? Les passions politiques firent le succès de ces œuvres. Plus tard, quand le dix-neuvième siècle fut commencé, lorsque Napoléon eut absorbé la liberté dans sa gloire, la colère inspira à Chénier de beaux vers intitulés *la Promenade* et sa tragédie de *Tibère*, aussi servilement imitée sous le rapport du système dramatique, mais empreinte d'une verve

[1] Les poésies d'André Chénier n'ont été connues que de nos jours : nous en avons parlé dans notre livre intitulé : *Du travail intellectuel en France*, 1815-1837.

originale et forte. Dans son *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, Chénier a montré un esprit impartial qui étonne quand on se rappelle les détails de sa vie littéraire. Il faut encore mentionner vers cette époque quelques poésies de Fontanes, et entre autres *le Jour des morts*, qui semble l'aurore de la poésie chrétienne de notre temps.

Le culte du dix-septième siècle enchaînait tous les esprits; nous ne pouvons en donner une preuve plus frappante que le théâtre de Ducis. Voilà un poète d'une imagination forte, d'une sensibilité profonde, d'une âme sublime; il a la prétention de traduire Shakspeare, et il se croit obligé de le mutiler pour le faire entrer dans le cadre étroit de la tragédie française! Ce vertueux et noble ami de Thomas a donné, dans *Abufar*, une œuvre grande et neuve, qui n'est peut-être pas assez admirée aujourd'hui. Mais nous sommes arrivés au terme de notre long voyage; cependant nous devons dire encore un mot des commencemens de quelques écrivains qui annonçaient le nouveau siècle et ont laissé des traces brillantes dans l'histoire littéraire de la France.

Le ministre Necker réunissait habituellement dans son salon les littérateurs les plus célèbres, Buffon, Thomas, esprit sérieux quoique emphatique, le déclamateur Raynal, Chamfort, si étonnant dans la conversation que ses mots se colportaient dans tout Paris, le spirituel et ingénieux

Marmontel. C'est au milieu de ces causeries que fut élevée mademoiselle Necker, si célèbre depuis sous le nom de madame de Staël. A l'époque de la Terreur elle se réfugia sur le lac de Genève avec sa famille, revenant de temps en temps à Paris quand l'orage fut apaisé. La lecture de Rousseau, les événemens politiques au milieu desquels mademoiselle Necker se trouva placée, et surtout les souffrances d'un cœur ardent, donnèrent à son génie un caractère de profondeur qui a fait sa gloire. Avant la fin du dix-huitième siècle elle avait publié plusieurs ouvrages encore célèbres : les *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*, le livre *De l'influence des passions* et celui intitulé *De la littérature*. Tous portent le cachet d'un esprit vaste et pénétrant ; son volume sur *l'Influence des passions* est un de ceux où madame de Staël a mis le plus de son âme, de ses tortures et de ses aspirations ; il est d'une tendresse exaltée qui produit une émotion durable ; le souvenir de cet ouvrage reste toute la vie enpreint fortement dans le cœur. Madame de Staël procède de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre ; moins chrétienne que le second et même que le premier, elle est aussi spiritualiste que tous deux ; ses écrits servirent donc glorieusement la brillante réaction qui avait lieu alors contre le matérialisme de Diderot et de d'Holbach. Dans ses ouvrages qui appartiennent au dix-neuvième siècle, madame de Staël continua de marcher en cette voie sublime :

Delphine et *Corinne* tendent à spiritualiser l'amour et à faire aimer tout ce qui est beau. L'auteur exerça une heureuse influence sur la littérature de son pays en faisant apprécier l'Allemagne, en révélant le génie du Nord à la France, qui est peut-être arrivée, à travers les écrits de madame de Staël, à l'étude profonde, non-seulement de Schiller et de Goëthe, mais de Shakspeare. Par la profondeur de sa pensée sur la littérature, sur la politique[1], sur les passions, madame de Staël occupe une place très-élevée parmi les prosateurs de la France. Nous ne connaissons chez aucun peuple une femme que l'on puisse lui comparer sous le rapport de la force intellectuelle; son style manque parfois d'harmonie. En même temps que *l'Influence des passions* paraissait le premier ouvrage du comte Joseph de Maistre, ancien sénateur du Piémont et réfugié à Saint-Pétersbourg après l'occupation de son pays par la France. C'était un esprit plein de fierté, qui, effrayé des désordres et des crimes de la révolution française, venait protester avec une énergie sublime contre les doctrines de la souveraineté nationale, en faveur de l'antique monarchie et du pouvoir théocratique. Ce livre contenait de sanglantes prophéties qui ne tardèrent pas à se réaliser.

Comme on le voit, la réaction spiritualiste, chrétienne et même catholique était en bonne voie,

[1] Voir ses *Considérations sur la révolution française.*

quand le siècle nouveau commença par une œuvre d'un grand éclat et d'une élégance charmante, *le Génie du christianisme*, par M. le vicomte de Chateaubriand.

C'était un gentilhomme breton qu'une imagination inquiète avait entraîné dans les déserts de l'Amérique, et qui en revint tout ébloui de la grandeur et des merveilles de cette nature. Son imagination, préparée dès l'enfance par le magnifique spectacle de la mer, qui gémit le long des grèves de Saint-Malo, sa patrie, s'était splendidement colorée à l'aspect des forêts vierges et des immenses fleuves du Nouveau-Monde. Aussi le *Génie du christianisme* eut dès son apparition un retentissement immense. Il venait dans un magique langage parler de religion à tous ces cœurs désolés qui avaient soif de Dieu après les effrayantes catastrophes et les saturnales impies de la Terreur. C'était un vaste tableau de ce que le christianisme avait fait pour la vérité, pour l'ordre social, pour la poésie, pour les arts. Ce livre eut un effet d'autant plus étendu qu'il était bien plus remarquable encore par l'éclat de l'imagination que par la profondeur de la pensée. Malgré les connaissances variées qu'il révèle, c'est plutôt une œuvre de poésie qu'une œuvre de science; mais ces tableaux enchanteurs de la nature, ces merveilleuses peintures des cérémonies du culte catholique, de ses missions périlleuses, de ses miracles de dévouement et d'amour, séduisirent toutes les

âmes souffrantes qui gémissaient alors dans la société française.

Comme critique, Chateaubriand allait au delà de madame de Staël, au delà du spiritualisme philosophique; il étudiait le christianisme sous le rapport poétique et démontrait que de lui émanait nécessairement une inspiration très-supérieure à celle du paganisme.

Atala et *René* ornaient le livre; la poésie descriptive de ces deux petits récits est admirable; les funérailles d'Atala sont un tableau qui peut soutenir la comparaison avec les plus belles créations des poètes. René, plus caractérisé peut-être encore, analyse cette vague rêverie d'une âme ardente qui cherche sa voie et s'ennuie de toutes les impressions de la vie présente, maladie morale dont le plus ancien interprète connu est peut-être Salomon, et dont Hamlet est le type le plus célèbre dans le monde moderne.

Les ancêtres naturels de Chateaubriand sont Rousseau, Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, quoique son style rappelle parfois le dix-septième siècle. La qualité dominante de son génie est une élégance ravissante que personne peut-être n'avait possédée à ce degré dans la prose française. Son défaut est la recherche, la combinaison des effets parfois trop visible. Cette éloquence, très-grande cependant, ne semble pas naturelle comme celle de Bossuet ou de Pascal.

Chateaubriand ouvrait dignement le dix-neuvième siècle; il ne s'agissait plus ici de spiritualisme vague, le progrès de l'humanité s'opérait par cette grande religion qui est venue régénérer l'homme il y a plus de dix-huit cents ans. Cette inspiration allait se répandre sur toute la génération actuelle, car ses plus hautes intelligences, nous le disons avec bonheur, se meuvent dans le sein du christianisme.

XII.

Le dix-huitième siècle. — Aurore du dix-neuvième. — Conclusion.

Pendant que l'humanité s'avançait, ainsi que nous venons de le voir, au milieu des orages de l'intelligence, la guerre, ce grand fléau long-temps civilisateur, continuait de sévir avec rage; les hommes ne se tuaient plus pour des opinions religieuses, mais pour l'ambition des princes; l'Europe tendait à modifier ses divisions d'États, à former ses nationalités, telles que nous les voyons exister aujourd'hui.

Le génie stratégique de Frédéric II agrandissait

le royaume de Prusse; Catherine continuait l'œuvre de Pierre-le-Grand et portait la puissance russe sur la mer Noire, convoitant déjà cette grande proie de Constantinople que les czars n'osent pas encore saisir. Ces deux souverains caressaient les philosophes français qui disposaient alors de l'opinion de l'Europe et rendaient avec usure les royales flatteries.

La Pologne, cette nation chevaleresque et remuante, disparaissait étouffée entre ses trois redoutables voisins. Divers peuples de l'Europe se disputaient la possession de l'Inde, qui resta enfin à l'Angleterre comme pour lui payer l'émancipation de ses colonies d'Amérique.

La France ne conserva pas la suprématie militaire des beaux jours de Louis XIV; mais cependant n'oublions pas que notre territoire s'agrandit sous Louis XV et que la bataille de Fontenoy est un des plus glorieux faits d'armes de nos annales.

N'oublions pas que jamais les idées françaises n'ont exercé un empire plus irrésistible qu'au dix-huitième siècle, et que, même au moment de nos plus grands malheurs militaires, nous avons dominé le monde par nos écrivains. Ne calomnions pas la philosophie française : si Diderot, d'Holbach, Helvétius ont répandu les doctrines insensées du matérialisme, les véritables hommes de génie, Rousseau, Montesquieu, Voltaire lui-même, ont

souvent combattu ces monstrueuses erreurs de quelques esprits secondaires.

En Allemagne, Kant donna de nouvelles démonstrations du spiritualisme, il releva le drapeau de Descartes et se montra métaphysicien, moins créateur sans doute, mais aussi savant que le grand philosophe français. Le panthéisme fut l'erreur colossale des successeurs de Kant; ils auraient ramené le monde à l'enseignement des bords du Gange, vers l'aurore de l'humanité, si les vérités acquises par les siècles pouvaient périr.

Le matérialisme français nous était venu de l'Angleterre, Locke l'avait créé, probablement sans le vouloir; David Hume et Priestley exagérèrent les doctrines de l'*Essai sur l'entendement humain ;* le premier descendit jusqu'à enseigner le scepticisme absolu.

Mais l'Écosse sembla vouloir dédommager le monde des erreurs de l'école anglaise, en se révoltant contre cet enseignement absurde, contre cette ruine de l'intelligence que David Hume proclamait incapable de reconnaître la vérité. Les faits intellectuels furent étudiés avec soin : le docteur Reid, tout en adoptant le principe d'examen soutenu par Locke, découvrit ses erreurs et laissa des observations si judicieuses sur quelques parties de la science philosophique, que l'école écossaise a été nommée l'école du bon sens; elle a préparé la rénovation spiritualiste de la philosophie française qui a puis-

samment secondé les écrivains catholiques du commencement de ce siècle dans la restauration de l'étude de la philosophie en Europe.

Le dix-huitième siècle fut une époque de triomphe pour les sciences naturelles et mathématiques. En astronomie, Herschell, Clairaut, d'Alembert, Euler, Lagrange, Laplace, recueillirent l'héritage de Newton et continuèrent ses démonstrations admirables. La météorologie se glorifie des noms de Demaison, Saussure, Franklin, Mairan, Volta, Dufay, Kraaf, Halley, et d'autres encore. Les physiciens étudièrent surtout l'électricité et le magnétisme, Watt perfectionna la machine à vapeur. La chimie se dépouilla des vieux préjugés et marcha à pas de géans; son plus grand homme fut l'infortuné Lavoisier, dont la vie est une suite magnifique de découvertes. L'anatomie et la physiologie firent aussi de rapides progrès. Pour la gloire de la zoologie générale, il suffit de nommer Linné et Buffon. Le premier renouvela toute la botanique, tandis que les études géologiques préparaient les sublimes découvertes de notre siècle.

La géographie, protégée spécialement par Louis XV et par d'autres monarques, fut l'objet d'études profondes et de voyages périlleux; nous ne citons que les noms les plus célèbres : Anson, Cook, Bougainville, Lapeyrouse, Chardin, Levaillant, Bruce. Les musées de l'Europe s'enrichissent de magnifiques collections, les contrées les plus lointaines sont

explorées, l'homme pénètre de plus en plus dans la connaissance de son immense demeure.

Les arts sont florissans et reflètent la poésie de l'époque. La pompeuse magnificence de Le Brun n'existe plus. Même dans les sujets religieux Coypel place les marquises du dix-huitième siècle; Vanloo prépare les deux rois de la mode, Watteau et Boucher, dont la peinture riante et sensuelle est une véritable décadence. Greuze reproduit les scènes de la vie de famille mises en faveur par les drames lamentables de Lachaussée, et Vien annonce la réaction antique dont David sera plus tard le représentant le plus illustre. On peut observer les mêmes phases dans la sculpture et l'architecture. En musique, Rameau, Gluck et Piccini, peuvent faire présager les sublimes développemens de ce bel art à notre époque.

L'Allemagne exceptée, la poésie européenne ne se soutint pas à la hauteur des siècles précédens. L'Espagne et le Portugal ne revirent point les temps de Cervantes et de Camoëns; en Italie, Métastase et Alfieri ne peuvent être comparés au Dante et à Torquato; Pope et Addison restent bien loin de Shakspeare et de Milton; qui placera-t-on en France sur la ligne de Corneille, de Molière, de Racine, de La Fontaine? Nous ne pensons pas non plus que la prose française ait rien produit d'aussi majestueux, d'aussi admirable que les chefs-d'œuvre de

Bossuet. La palme de l'éloquence reste au dix-septième siècle.

Ce qui caractérise principalement son successeur, c'est la tendance générale des lettres à se faire sociales, à préparer de profondes modifications dans les rapports des gouvernans avec les gouvernés, à adoucir la législation, à détruire ou au moins à diminuer les distances qui existaient entre les hommes, à saper tous les priviléges de la naissance, à protéger le faible contre le fort.

Partout ce mouvement social se fait sentir; les doctrines de liberté, que Montesquieu et Voltaire étaient allés puiser en Angleterre, recevaient du génie de la France cette généralisation qui semble être la mission principale de notre pays. L'Italie elle-même, dominée par des princes étrangers, soumise à des gouvernemens absolus, accueillait avec bienveillance les idées nouvelles. Naples protégeait Vico et fondait comme Milan des chaires d'économie politique. Les pontifes romains Benoît XIV, Clément XIII, Clément XIV, Pie VI, tout en restant fermes dans leur sainte croyance, ne repoussaient pas les philosophes dans leurs projets de rénovation sociale. Léopold faisait de la Toscane un pays de mœurs douces et de législation tolérante, la peine de mort y était abolie.

Le Vénitien Algarotti parcourt l'Europe, devient l'ami de Frédéric, expose les systèmes de Newton, et introduit dans son pays les idées de Montesquieu

et de Voltaire que le jésuite Bettinelli visite aux *Délices* : ses écrits se ressentent trop de son admiration pour le dominateur du dix-huitième siècle. Un pape même, Benoît XIV, tremble un peu devant la puissance de ce terrible esprit. A Milan, le jeune Beccaria rend une sorte de culte à Montesquieu ; son *Traité des délits et des peines* demande l'abolition de la peine de mort et s'élève partout avec énergie contre la sévérité de la législation. Beccaria est un esprit plein d'enthousiasme pour l'humanité ; mais il confond trop dans une même admiration tous les philosophes français du dernier siècle. Un autre Milanais, membre comme Beccaria de l'Académie de cette ville, Pierre Veri, publie un écrit éloquent contre la torture. A Naples, Giannoné était proscrit pour des travaux politiques, mais on honorait Filangieri auteur de la *Science de la législation*, livre plein d'illusions un peu candides sans doute, quoique produit par l'*Esprit des lois*, mais révélant une générosité d'âme admirable. Filangieri n'a pas le génie politique, la haute raison pratique de Montesquieu ; c'est un jeune homme à l'âme ardente qui rêve pour l'humanité une destinée dont aucun peuple ne lui offre la réalisation.

Paris était le foyer, le centre brûlant de tout ce mouvement du monde. Le régent et Louis XV furent, par la licence effrontée de leurs mœurs, des princes très-dignes de régner en France au dix-huitième siècle. Quoi de plus en harmonie avec les

doctrines sensualistes et sceptiques que les orgies du duc d'Orléans, que les adultères et le *Parc aux cerfs* de Louis XV?

Les femmes eurent encore sous ce règne, comme sous celui de Louis XIV, une influence puissante : mesdames de Tencin, Geoffrin, du Chastelet, du Deffand, réunissaient dans leurs salons l'élite des gens de lettres et cette foule d'hommes et de femmes qui s'agitaient autour des noms célèbres. Nous ne pouvons plus nous faire l'idée de ces conversations brillantes, audacieuses, qui exerçaient une si irrésistible influence alors, le journalisme a tout remplacé. Madame de Châteauroux lutta souvent contre le cardinal Fleury; madame de Pompadour, dont les goûts d'artiste charmaient le roi, seconda Voltaire et les encyclopédistes qui la comblaient de flatteries; madame du Barry servit le pouvoir royal contre les parlemens, et contribua à leur chute. Mais tout cet étalage d'immoralité déconsidérait de plus en plus la monarchie, et les classes opprimées par les priviléges de la naissance, par les abus de toutes sortes qui pesaient sur elles, secondées d'ailleurs par les idées des philosophes qu'adoptaient les membres les plus distingués de la noblesse, et par la terrible éloquence de la tribune, devaient bientôt ensevelir sous des monceaux de cadavres ce trône souillé par tant de vices.

Terrible expiation! Louis XVI, dont l'âme sympathisait si noblement avec cette réaction morale des

Turgot et des Malesherbes, fut le juste qui souffrit le martyre pour les crimes de la royauté. Un moment tout sembla disparaître sous une mer de sang.

Quand la société respira, domptée par une des plus colossales volontés dont l'histoire fasse mention, quand le dix-huitième siècle finit, la pensée humaine sembla aussi rentrer dans l'ordre.

Toutefois l'école de Locke et de Condillac continua son œuvre : des hommes haut placés dans l'État, des sénateurs, Volney et Cabanis, furent les successeurs les plus directs des philosophes du dix-huitième siècle. Le premier fonda sa morale sur l'intérêt bien entendu et professa l'indifférence du vicaire savoyard pour toutes les religions établies ; le second voulut démontrer dans le système nerveux l'âme tout entière de l'homme ; mais plus tard il réserva les droits de l'âme immatérielle, et osa se déclarer incompétent pour étudier la nature du principe *qui anime* les corps vivans. Le commentateur de Montesquieu, sénateur comme Volney et Cabanis, Destutt de Tracy, entreprit de donner plus de profondeur aux principes moraux de l'école ; plus tard le docteur Broussais resta aussi sensualiste que ses prédécesseurs, tout en soutenant la cause de l'humanité et d'une morale sévère. D'autres descendans de Condillac, Maine de Biran, La Romiguière, de Gérando, ne tentèrent pas une réaction contre le maître ; seulement ils étudièrent avec succès la partie spiritualiste de la science, et préparèrent l'avène-

ment de la philosophie éclectique, du mysticisme de saint Martin et de l'école catholique du dix-neuvième siècle, que M. de Chateaubriand inaugura comme poëte et comme critique; mais nous touchons aux régions des vivans.

La tâche que nous nous étions imposée ici est terminée. Le dix-neuvième siècle n'est pas encore à la moitié de sa course, et déjà on peut voir qu'il occupera une grande et glorieuse place dans l'histoire du monde.

Dieu semble avoir suscité un conquérant de la race des Alexandre et des César comme pour en finir avec la guerre d'une manière éclatante. En effet, la paix règne depuis trente ans entre toutes les grandes nations chrétiennes, et c'est un magnifique spectacle donné à la terre. La presse a remplacé la mort comme moyen de civilisation.

Chose admirable! dans le même temps, la vapeur appliquée à la locomotion rapproche les peuples du nord et du midi, de l'orient et de l'occident, et prépare cette magnifique unité qui est le but suprême du genre humain : *Ut omnes unum sint.*

Les généreux principes de 1789 sont sortis triomphans des luttes sanglantes qui ont suivi leur apparition dans le monde; on en poursuit de plus en plus l'accomplissement. Jamais les souffrances du pauvre n'ont autant préoccupé l'intelligence d'un

siècle : un nouvel et meilleur avenir se prépare. Les idées religieuses fermentent : là encore le besoin d'unité tourmente tous les esprits ; quand verrons-nous l'Église universelle enserrer le monde dans son vaste et ferme enseignement ?... Malgré d'étranges aberrations, la poésie se rapproche du ciel. La science semble ouvrir les yeux et découvrir de plus en plus la vérité cachée sous les symbóles, sublime réconciliation entre la raison et la foi, entre l'homme et Dieu.

Nous avons étudié les trois grandes phases des travaux de l'esprit humain appliqués à la littérature. Dans le monde oriental, dans la Grèce et dans Rome avant le christianisme, puis enfin chez les peuples dont la civilisation est née de cette religion sainte. Nous avons trouvé l'idée de Dieu régnant presque exclusivement sur les intelligences à l'aurore du monde. La Grèce et Rome, son élève, ont surtout glorifié l'homme. Les poètes et les philosophes chrétiens sont principalement inspirés par les rapports du créateur et de la créature ; ils chantent ou étudient l'harmonie complète de l'univers. Le christianisme paraît ainsi fondre dans l'unité les deux phases du monde qui l'ont précédé, l'Orient et la Grèce.

On a long-temps discuté sur le beau ; les hommes de bonne foi, qui auront lu ce livre avec quelque attention, reconnaîtront que s'il peut

exister une beauté secondaire en dehors des grands principes moraux, la beauté suprême n'est qu'un reflet de Dieu, et que l'intelligence humaine grandit toutes les fois qu'elle s'approche de sa source divine et s'abaisse quand elle s'en éloigne.

FIN.

TABLE

DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Cosson, rue du Four Saint-Germain, 47.

